V

uabra, uabrum : v. *uafer*.

uacca, -ae f. : vache ; cf. Varr., R. R. 2, 5, 6.

Dérivés : *uaccula* (rare, poétique) ; *uaccīnus* (Plin.). *Vacca* est panroman, M. L. 9109 ; *uaccīna* est très rarement représenté, M. L. 9110.

Il n'y a de rapprochement plausible que celui avec skr. *vaçá* « génisse qui vêle pour la première fois ». Le vocabulaire général de l'indo-européen n'avait pas de termes différents pour le mâle et la femelle des animaux domestiques (v. *bōs*) ; *uacca* doit être un terme d'éleveur, et le *cc* géminé de type populaire y est à sa place.

uacciniu̇m, -ī n. (ordinairement au pl. *uaccīnia*) : vaciet (arbuste) et fruit du vaciet. Attesté depuis Virgile. M. L. 9111, *uaccīnus*.

On rapproche ὑάκινθος (= *Fάκινθος* ?), de sens discuté, que sa forme dénonce pour un emprunt à une langue égéenne, et Virgile traduit par *uaccīnium* le ὑάκινθος de Théocrite. On ne peut déterminer par quelle voie le latin aurait reçu ce même mot.

uacerra, -ae f. : *-m dicunt stipitem, ad quem equos solent religare. Alii dicunt maledictum hoc nomine significari magnae acerbitatis, ut sit uecors et uesanus*, P. F. 513, 5. Ancien (Liv. Andr.), mais rare, sans doute populaire et emprunté (à l'étrusque?). Non roman.

Dérivé : *uacerrōsus*, employé par Auguste pour *cerritus*, Suét., Aug. 87. Pour le développement de sens, cf. *stipes*. Rappelle, pour la finale, *acerra*.

uacillō (*uaccillō* ; Lucr. 3, 502, *tum quasi uaccillans consurgit et omnis | paulatim redit in sensus*), **-āre** : vaciller, chanceler (sens propre et dérivé). Mot favori de Cicéron ; non attesté avant lui, rare dans la langue impériale. Formes savantes dans les langues romanes. M. L. 9112.

Dérivés : *uacillātiō* (= ἀοράσία), *-tor* (Gloss.).

Mot expressif (cf. le type *sorbillō*, etc.), d'origine obscure. Le *-cc-*, attesté chez Lucrèce, est un exemple de gémination expressive. V. Ernout, R. Phil. I, 1927, p. 199 sqq.

uacō, -āre, -āuī (*-uī* tardif), **-ātum, -āre** : être vide (absolu), être vide de (avec complément à l'ablatif) ; être vacant, libre ; par suite, « avoir du temps pour » (et le datif *u. philosophiae*) « vaquer à ». Impersonnel : *uacat* « il y a temps pour » ou « il est loisible de » (époque impériale). Du participe *uacāns* le neutre pluriel a été substantivé : *uacantia*. Usité de tout temps. M. L. 9108.

Dérivés : *uacuus* : vide et « vide de », « libre (de) », « vacant » ; *uacuum* « le vide » ; v. B, W. *vague* III ; celtique : britt. *gwag* ; *uacuitās* ; *uacuēfaciō* ; *uacuō, -āre* (attesté surtout au participe *uacuātus*), M. L. 9114, et *ēuacuō* (époque impériale) « vider », dans la langue médicale « purger, évacuer », dans la langue de l'Église, d'après le gr. κενόω (traduit aussi par *exināniō*) « (se) dépouiller, abolir, détruire » ; et *ēuacuātiō* ; *uacīuus* : doublet de *uacuus*, rare, archaïque (Plt., Tér.), M. L. 9113 ; *uacīuitās* (Plt.) ; *uacēfiō* (Lucr. 6, 1005, 1017) « devenir vide », qui suppose un verbe **uacēre* (cf. *patēre/patefiō*), non attesté directement en latin, mais dont le participe *uacitus* (*uocitus*) a survécu dans les langues romanes, v. B. W. *vide*, *vider*, et qui, d'autre part, est représenté en ombrien par *uaçetom* ; *uacātiō* : terme de la langue du droit « exemption, dispense », spécialement « dispense du service militaire » (classique) ; *superuacuus* (époque impériale = ἀχρεῖος, Ital.) ; *superuacāneus* (attesté depuis Caton, classique) ; *superuacuitās* (Vulg. = κενοδοξία) ; *superuacō* (Gell.).

A côté de *uacō*, *uacīuus*, *uacātiō* sont attestés des doublets archaïques *uocō*, *uocīuus*, *uocātiō*. Plaute joue sur *uocō* « être vide » et *uocō* « appeler », Cas. 527 : *fac habeant linguam tuae aedes. — quid ita? — quom ueniam uocent. — Vocīuus* est, entre autres, dans Tri. 11 ; *uocātiō* dans CIL I 198, 77 (Lex Repet.). Les formes en *uo-* ont disparu de la langue écrite, mais ont continué de vivre dans la langue parlée ; c'est à **vocitus* que remontent ital. *voto*, v. fr. *vuit*, M. L. 9429 ; cf. aussi 9108, *vacāre* et *vocāre* (logoud. *bogare*) ; 9115, *vacuus* et **vacus*, *voc(u)us* (conservé dans des dialectes italiens).

L'*a* de *uacāre* se retrouve en ombrien : vaçetum, *uasetom* « uitiātum » ; antervakaze, *anderuacose* « intermissiō ». Le flottement entre *uac-* et *uoc-* est un fait singulier, qui ne se laisse ramener à aucune formule (v. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*[5], p. 36, avec la bibliographie). Hors de l'italique, ce radical à gutturale n'est pas connu. Tout ce qui comporte une étymologie, c'est le *u-* initial ; en latin même, cf. *uānus* et *uastus* ; hors du latin, cf. got. *wans*, v. isl. *vanr* « manquant », skr. *ūnd-* = av. *ūna-* « qui manque de, incomplet », arm. *unayn* « vide », gr. εὐνις « privé de », gr. ἐτός « sans raison, vainement », (*F*)ετώσιος « vain, inutile », αὔτως « vainement », got. *auþs* « désert », v. h. a. *ōdi* « vain, léger ».

Vacūna, -ae f : nom d'une vieille déesse honorée chez les Sabins, dont la figure et le caractère sont obscurs ; v. Horace, Epist. I 10, 49, et les scoliastes. Le rapprochement de *uacō*, *uacuus*, proposé par Varron, qui l'identifie à *Victōria* et l'explique par « *quod ea maxime hi gaudent qui sapientiae uacent* », n'est qu'un calembour.

Dérivé : *Vacūnālis* (Ov.).

uādō, -is, uāsī (Tert. ; usuel dans les composés), **-uāsum** (dans *ēuāsum*, etc.), **-ere** : aller, s'avancer. Attesté depuis Ennius chez les poètes et dans la langue courante, notamment dans les lettres familières de Cicéron ; les composés *ēuādō*, *inuādō* sont, au contraire, très classiques. Sur *uādō* avec un réfléchi *u. sē*, *u. sibi*, v. Löfstedt, Syntactica, II, 390. Conservé partiellement dans toutes les langues romanes, où il a fourni des formes de présent, M. L. 9117, avec des dérivés **vadīcāre*, **vadītāre*, M. L. 9118-9119. Sur *eō* et *uādō*, v. Ernout, *Aspects*, p. 156 sqq. ; B. W. sous *aller*. Pas de substantifs dérivés du verbe simple.

Composés : *circum-uādō* (époque impériale) ; *ēuādō* : sortir de, s'échapper ; et, comme *exīre*, « avoir un terme, finir par être, ou par devenir » ; « échapper à » (accusatif) ; *ēuāsiō* ; *inuādō* : marcher dans ou sur, envahir (sens propre et figuré), M. L. 4525 ; *inuāsiō* ; *per-*, *super-*, *trāns-uādō*.

Vādō comporte, tout au moins dans ses emplois anciens, une nuance de rapidité ou d'hostilité qui n'est pas dans *eō* : cf. Enn., A. 273, *sed magis ferro | rem repetunt regnumque petunt : uadunt solida ui* ; 479, *ingenti uadit cursu qua redditus termo est*. De là *inuādō*, en face de *ineō*. Le simple a perdu cette nuance, qui est restée dans le composé.

Le germanique a un verbe, aussi d'aspect « déterminé » : v. isl. *vaða*, v. h. a. *watan* « aller de l'avant, passer (à gué) » ; cf. lat. *uadum*. On est donc amené à supposer soit un ancien athématique **wādh-*, **wədh-*, soit l'élargissement d'une racine **wā-* « venir » par un suffixe caractéristique ; l'arménien a *gam*, mais au sens de « je viens » qui fait penser à hittite (*u*)*wāmi* « je viens ». En vieil irlandais, le prétérit « déterminé » *ducuaid* (Mil.), *docoid* (Wb.) renferme une forme du type de lat. *uādō*. Le lat. *uādō* comporte un suffixe *-de/o-* de présent, ce qui explique qu'il n'ait pas de perfectum ancien.

uadum, -ī n. (*uadus* m., Varr., Sall.) : gué ; bas-fond(s). Synonyme poétique de *undae*, *maria*, e. g. Vg., Ae. 5, 158, ... *longa sulcant uada salsa carina*. Panroman, avec mélange de formes influencées par le germanique (ital. *guado*, fr. *gué*, prov. *ga*, catal. *gual*). M. L. 9120 a ; B. W. *gué*.

Dérivés : *uadō, -ās* (tardif, rare) : passer à gué ; *uadōsus*, M. L. 9120.

Substantif à grouper avec *uādō*, mais la spécialisation de sens et l'*ā* l'en ont complètement séparé. Vocalisme comme dans v. h. a. *watan*. Le germanique a, de même : v. isl. *vað*, v. h. a. *wat* « gué ».

uae : interjection marquant la souffrance ou le malheur. S'emploie absolument ou avec un datif d'intérêt : *uae tibi* ; quelques exemples isolés avec l'accusatif *uae tē*. Appartient à la langue parlée.

Exclamation de date indo-européenne. Avec même valeur, on trouve gall. *gwae*, got. *wai*, lette *wai*, arm. *vay* et, dans l'Avesta, av. *vayōi*, gâth. *avōi*. Cf. M. L. 9126, *vai* (roum. *vaĭ*, ital. *guaĭ*).

uafer, -fra, -frum (doublet *uaber* dans les gloses, qui ont des formes *uabra*, *uabrum*, cf. Thes. Gloss., s. u.) : rusé. Classique (Cic.), mais sans doute familier ; manque dans la poésie épique. Le premier sens a dû être « bigarré » ; cf. les gloses *uafrum* (*uabrum*) : *uarium*, *multiformem* ; *u.* : *uarium*, *pictat* (l. *pictum*) ; *u.* : *uersipellem*. Conservé seulement dans quelques parlers suditaliques, ce qui correspond à l'origine dialectale du mot. M. L. 9120 b.

Dérivés : *uafrē* adv. ; *uafrītia*, *uafrāmentum*, tous deux d'époque impériale ; *uafellus* (Gl.).

La forme dialectale *uafer* a prévalu sur le romain *uaber*. Sans étymologie connue.

uāgīna, -ae f. : gaine (d'un épi, etc., cf. Varr., R. R. 1, 48, 1 ; Plin. 18, 3, *ita enim est in commentariis pontificum... priusquam frumenta uaginis exeant et antequam in uaginas perueniant*) ; fourreau (d'une arme) ; par suite « enveloppe, étui ». *Sensū obscēnō* dans Plt., Ps. 1181, *conueniebatne in uaginam tuam machaera militis?* Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9122 ; celtique : irl. *faigin*, britt. *gwain*.

Dérivés et composés : *uāgīnula* ; **vagīnella*, M. L. 9123 ; *ēuāgīnō, -ās* (depuis l'Itala) ; **inuāgīnō*, M. L. 4527.

Le lituanien a un verbe *vóžiu* « je couvre en rabattant un objet ». Il n'est signalé aucun autre rapprochement net, et l'on n'ose tirer parti de cette coïncidence. Terme technique sans doute emprunté.

uāgiō, -īs, -īuī (*-iī*), **-ītum, -īre** : vagir, chevroter. Se dit du cri des petits enfants, des chevreaux, des lièvres (Varr., L. L. 7, 104), etc. Par dérivation, « résonner » ; Enn., A. 531, *clamor ad caelum uoluendus per aethera uagit*. Ancien, usuel. M. L. 9124.

Dérivés : *uāgor* (Enn., Lucr.) ; *uāgītus* ; *uāgulātiō* (dérivé d'un dénominatif **uāgulō* d'un adjectif **uāgulus* non attesté) f. ; cf. F. 514, 6 : *uagulatio in XII* (2, 3) *significat quaestio cum conuicio. « Cui testimonium defuerit, is tertiis diebus ob portum obuagulatum ito »* ; *obuāgiō* (Plt.) ; *obuāgulō* (Lex XII ap. F. l. c.) ; *uāgillō, -ās* : crier (en parlant de l'onagre).

Formation expressive (« faire *wā* ») du même type que *ragiō*. Le grec a parallèlement, avec un χ qui ne peut répondre à lat. *-g-*, une racine **Fāχ-* « crier », le skr. a *vagnúḥ* « cri ».

uagus, -a, -um : errant, qui va à l'aventure. Sens physique et moral, d'où « indécis, capricieux, vague » : *de dis immortalibus habere non errantem et uagam, sed stabilem certamque sententiam*, Cic., N. D. 2, 1, 2. Ancien, usuel et classique. M. L. 9125.

Dérivés et composés : *uagor*, *-āris* (et *uagō*, archaïque, M. L. 9121 a) ; *uagābundus* (archaïque et postclassique ; formes savantes en roman, M. L. 9121) ; *uagātiō* ; *uagātus, -ūs* m. (époque impériale) ; *uagulus* (rare et tardif) et *uagulor, -āris* (Ital.) ; **uagātīuus*, M. L. 9121 b ; *circum-*, *dī-*, *ē-*, **extrā-*, M. L. 3101, *per-uagor* ; *circum-*, *arēni-*, *monti-*, *multi-*, *ponti-*, *uolgi-uagus*, *-a*, *-um*, composés poétiques correspondant à des composés grecs tels que θαλασσόπλαγκτος (Esch., Eur.), ὁρειπλανής ; *uagurriō, -īs* « per ōtium uago » (Gl.).

Sans étymologie précise.

uah (*uaha*) : exclamation marquant l'étonnement, la joie, etc. Introduit souvent une réponse à une question marquant un doute.

ualeō, -ēs, -uī, -ēre : être fort ; par suite « être bien portant » (cf. les formules *si uales bene est* ; *uale* « porte-toi bien », formule d'adieu, d'où *ualēdīcō, -faciō* « dire adieu ») ; être efficace (en parlant d'un remède) ; être puissant, être en vigueur (*dē lēge*), prévaloir, être in-

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

fluent, etc. Avec l'infinitif « avoir la force ou le pouvoir de ». En parlant de monnaies, « valoir, avoir une valeur », e. g. Varr., L. L. 5, 174, *denarii, quod denos aeris ualebant*. En grammaire, traduit le gr. δύναθαι, « avoir un sens, signifier », e. g. Cic., Off. 3, 9, 39, *hoc uerbum quid ualeat non uident*. De *ualēns* : *ualenter, ualentulus* (Plt.) ; *Valentia* « dea Ocriculāna », CIL XI 4082 ; Tert., Apol. 24 ; *Valentīnus*, etc. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9130. Sur irl. *failte*, v. Vendryes, s. u.

Dérivés et composés : **ualor* (Gloss. = τιμή) ; *ualidus* : fort, bien portant, etc. ; *ualidē, ualdē* : fortement, fort. Dans la langue parlée, synonyme expressif de *multum* ; cf. Cic., Rep. 1, 43, 66 : *magistratus ualde lenes et remissi*, v. Ed. Wölfflin, Kl. Schr., 134 sqq. ; quelquefois même, affirmation correspondant à un « oui » énergique ou « parfaitement », cf. Plt., Pseud. 345, *meam tu amicam uendidisti? — ualde, uiginti minis*. De là *ualiditās* (rare et tardif) et *inualidus* (fréquent), M. L. 4526?, *praeualidus*.

ualētūdō : bonne santé (sens ancien) ; personnifiée et déifiée chez les Marses ; puis « état de santé », bon ou mauvais, le sens étant précisé par un adjectif : *u. bona, commoda, integra, infirma, aegra*, etc. ; et, par litote, « mauvais état de santé » (comme en français « fermé pour cause de santé », « sa santé m'inquiète »), « maladie », d'où *ualētūdinārius* (opposé à *sānus* dans Varr., R. R. 2, 1, 15), souvent substantivé : *ualētūdinārius* « malade (chronique), valétudinaire » ; *ualētūdinārium* « maison de santé » ; *inualētūdō* (bas latin) ; *ualēscō, -is* : gagner en force ou en santé. M. L. 9131.

Cf. peut-être aussi *Valerius*, pél. *Valesies* et le dérivé : *ualeriāna, -ae* f. : nardum celticum (Gl.).

Composés de *ualeō* : *per-, prae-ualeō* ; de *ualēscō* : *conualēscō, -is* ; *in-, ē-* (d'où *ēualeō*), *prae-, re-ualēscō*.

Lat. *ualē-* doit reposer sur **wolē-* ; cf. irl. *flaith* « souveraineté », gall. *gwlad* « pays », tokh. A *wäl*, B *walo* « prince, chef » ; v. isl. *olla* « j'ai dominé », avec *-ll-* de **-lp-*. Avec une dentale, lit. *vèldu, veldėti* « prendre possession de », *valdaũ, valdýti* « gouverner », *pavildęs* « possédé » ; v. pruss. *weldīsnan* « héritage », *wāldnikans* (accusatif pluriel) « rois » ; v. sl. *vladǫ, vlasti* « dominer », got. *waldan* « dominer ». On ne peut déterminer avec précision les rapports entre les formes slaves, baltiques, germaniques et les formes, elles-mêmes peu claires, de l'italique et du celtique. Le superlatif osq. *ualaemom* « optimum » (Tab. Bant.) est douteux ; v. *uolemum*. Sur osque *Fαλε*, v. Vetter, *Hdb.*, n° 185.

ualeria, -ae f. : sorte d'aigle, nommé par les Grecs μελανάετος (Plin.).

ualgus, -a, -um : bancal ; *-os Aurelius intellegi uolt qui diuersas suras habent, sicut e contrario uari dicuntur incurua crura habentes*, P. F. 215, 3 ; *ualgum est proprie intortum*, Non. 25, 8. De là : *ualgiter, Valgius*.

Non d'infirmité, à vocalisme *a*. Sans étymologie. Cf. *uārus, uatius*.

uallēs et **uallis, -is** f. : val, vallée. Ancien, bien que non attesté avant Cicéron ; la *Sententia Minuciorum* (117 av. J.-C.) a déjà *conuallis*. Panroman. M. L. 9134 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *uallēcula* (*ualli-*), rare et tardif, M. L. 9133 ; *uallestria, -ium* n. pl. (tardif, formé sur *siluestria*) ; *Vallōnia* f. : *collibus deam Collatinam, uallibus Valloniam praefecerant*, St Aug., Ciu. D. 4, 8 ; *uallōsus* (tardif) ; *conuallis* f. : vallée fermée de toutes parts.

Mot à consonne intérieure géminée, qui peut être du groupe de *uoluō* ; cf. aussi *ualuae*.

***uallesit** : attesté seulement dans P. F. 519, 3 : *uallesit* (*uallessit*, Lachm.) *perierit dictum a uallo militari quod fit circa castra, quod qui eo eiciuntur pro perditis habentur*. Étymologie populaire d'un mot obscur.

V. *uolnus*.

uallus : v. *uannus*.

uallus, -ī m. : pieu, échalas ; sorte de moissonneuse, usitée en Gaule, cf. M. Renard, *Technique et agricult. en pays trévire et rémois*, Latomus, XXXVIII, 1959, et Rich, sous *vallus* 3. Ancien (Caton) ; technique. M. L. 9136. V. le suivant.

uallum, -ī n. : collectif, tiré peut-être de *ualla, -ōrum* « palissade », ancien pluriel de *uallus*, surtout terme de la langue militaire désignant la palissade élevée sur la levée, *agger*, puis, par extension, l'ensemble formé par la levée et la palissade. M. L. 9135 ; germanique : v. angl. *weall*, all. *Wall*, etc.

Dérivés et composés : *uallātus* et *uallō, -ās*, M. L. 9131 a ; *uallātiō* ; *uallāris* (*corōna*) ; *circum-, con-, ē-, prae-uallō* ; *obuallātus*.

interuallum : *Varro dicit interualla esse quae sunt inter capita uallorum, i. e. stipitum, quibus uallum fit : unde cetera quoque spatia dicuntur* ⟨*interualla*⟩, GLK VII 151, 3. En passant de la langue militaire dans la langue commune, a pris le sens général de « distance qui sépare deux points dans l'espace ou dans le temps », « intervalle » ; cf. Cic., Cat. M. 2, 38, *uidete quantum interuallum sit interiectum inter maiorum consilia et istorum dementiam*. M. L. 9677. De là *interuallātus*.

On rapproche ion.-att. ἧλος « clou », qui avait un *F* initial aspiré ; cf., chez Hésychius, γάλλοι· ἧλοι, qui doit être éolien, et, du reste, hom. ἀργυρό-ηλος (mais pas de *F* dans Λ 29 et B 29 = Λ 633 : le *Fh* a tendu à s'amuir prématurément). L'esprit rude de ἧλος indique la présence d'un *s* intérieur ; on peut partir de **waslo-* où de **walso-* ; c'est la seconde forme qui expliquerait lat. *uallus*. Got. *walus* « ῥάβδος » est loin de toute manière.

ualuae, -ārum f. pl. (sing. *ualua*, rare ; exemple de Pomp. ap. Non. 19, 22 ; Pétr. 96, 1 ; Sén., Herc. F. 999) : porte ou volet, composé de battants articulés qui peuvent se replier ; cf. Varr. ap. Serv., in Ae. 1, 449, *ualuae quae reuoluuntur et se uelant*, et Rich, s. u. Classique (Cic.), technique ; non roman.

Dérivés : *ualuātus* ; *ualuolae* (*ualuoli*, Fest. 514, 4) « fabae folliculī » : cosse, gousse ; *ualuārius* et *ualuitor* (d'après *iānitor*) (Gloss.).

Doit appartenir au groupe de *uoluō* ; partir de *woluwā?

uanga, -ae f. : bêche munie d'une barre horizontale fixée au-dessus du fer, pour permettre au pied d'appuyer avec plus de force (Pall. 1, 42, 3). Sans doute

mot de provenance germanique ; le mot latin est *bipalium* ; v. Rich, s. u. M. L. 9137.

uannus, -ī f. (abl. *uannū*, Non. 19, 20) : van ; *uannus mystica* « van mystique » qui figurait dans le culte de Bacchus. V. Rich, s. u. Ancien, technique. M. L. 9144. V. h. a. *wanna*.

Dérivés et composés : *uannō, -is* (*uanniō*, Gloss.) « vanner » (Lucil., ap. Non. 19, 25, *hunc molere, illam autem ut frumentum uannere lumbis*), M. L. 9141 ; *ēuannō, -is* (Varr., R. R. 2, 52, 2) et *ēuannō, -ās* (Pomp. ; cf. Non., l. l.) ; *uallus, -ī* f. (*uallum*, Varr.) : petit van, de **uanno-lo-s*, M. L. 9136 ; d'où *ēuallō, -ās* (Titin., Varr. ap. Non. 102, 1) ; *ēuallō, -is* (Plin. 18, 98?), rattaché par l'étymologie populaire à *uallum* ; *uannulus* (Gloss., refait sur *uannus* à un moment donné où le rapport entre *uannus* et *uallus* n'était plus senti), M. L. 9143. Cf. aussi M. L. 9132, **valliāre* ; 9142, **vannitāre*.

Le dérivé supposé *uatillum* a induit à croire que *uannus* repose sur **watnos* (v. Sommer, *Krit. Erläut.*, p. 86). Mais le sens de *uatillum* est différent (v. ce mot) et *uallus* « petit van » va contre ce rapprochement. On est tenté de rapprocher gr. αἴνω ; mais il y a des obscurités de toutes sortes (v. Solmsen, *Untersuchungen*, p. 279 sqq. ; Sommer, *Gr. Lautstud.*, p. 54 et 104). Sans doute apparenté à *uentus* (cf. *uentilō*). Lat. *uannus* aurait *n* géminé dans un terme technique (cf. *occa*).

ūānus, -a, -um : vide, dégarni, *leue ac uanum granum*, Col. 2, 9, 13 ; *uanior iam erat hostium acies*, T.-L. 2, 47, 4 ; par suite, « creux, sans substance, vain » (fréquent et classique, attesté depuis Ennius ; se dit des personnes et des choses : *ūānum cōnsilium* ; *ūāna ōrātiō* et *ūānī haruspicēs*) ; de là « vaniteux ». Panroman, sauf roumain. M. L. 9145. Irl. *fánas* « uacuum »?

Dérivés : *ūānitās* (conservé sous des formes savantes en roman, M. L. 9139) ; *ūānitūdō, ūānitiēs*, tous deux rares, archaïques ou tardifs ; *ūānō, -ās* : mentir, tromper (Acc. ap. Non. 16, 20 ; 184, 2) ; *ūānēscō, -is* (époque impériale) : disparaître, s'évanouir, refait sur *ēuānēscō* ancien et classique, dont existe l'adjectif *ēuānidus*, et qui est conservé en roman, M. L. 2924. Cf. aussi *vanitāre*, 9138.

Composés : *ūānidicus* (Plt.) ; *ūāniloquus* (id.), d'où *ūāniloquium, -loquentia, Vāniloquidōrus, uanificō* (Cypr.), *uaneglorius* (Greg. Tur.), sans doute sur le modèle des composés grecs en κενο-. Cf. *inānis*.

Pour l'étymologie, v. *uacāre* et *uastus* ; *uascus*.

uapidus : v. *uappa*.

uapor (anc. *uapōs*, cf. Non. 487, 6), **-ōris** m. : vapeur qui s'élève d'un liquide généralement chaud : *u. aquae calidae*, Cels. 7, 7, 10 ; par extension, en poésie et dans la langue impériale, « chaleur », *u. sōlis*, Lucr. 1, 1032, etc. M. L. 9147.

Dérivés et composés : *uapōrus* (tardif) ; *uapōreus* (id.) ; *uapōrārium* (synonyme latin de *hypocaustum*) : étuve à vapeur ; *uapōrōsus* (Apul.) ; *uapōrālis, -liter, -rālē* (tardifs) ; *uapōrō, -ās*, absolu et transitif : 1° « émettre des vapeurs », *aquae uaporant et in mari ipso*, Plin. 31, 5 ; d'où « brûler » (Lucr. 5, 1132) ; 2° « remplir de vapeurs » : *u. altāria* ; *uapōrātiō* (époque impériale) et *ēuapōrō*, M. L. 2926 ; *ēuapōrātiō* ; *uapōrifer* (poésie impériale).

On rapproche volontiers le groupe de lit. *kvẽpia* « une vapeur se répand », *kvãpas* « vapeur, fumée », v. *cupiō*. Mais le rapport n'est intelligible que si le *k-* baltique est tenu pour prothétique. Le rapport avec gr. καπνός « fumée, vapeur » est plus énigmatique encore.

uappa, -ae f. : vin fermenté et éventé ; cf. Plin. 14, 125 : *uitium musto quibusdam in locis iterum sponte feruere, qua calamitate deperit sapor uappaeque accipit nomen, probrosum etiam hominum, cum degenerauit animus* ; et Rich, s. u. De là : *uapidus* : éventé, gâté ; d'où « mauvais » ; *uapidē* : *u. sē habēre*, expression favorite d'Auguste, cf. Suét., Aug. 87, 2 ; *uapiō*, CIL X 8069, 3.

Mot populaire à vocalisme radical *a* et à *p* géminé expressif, se rattachant peut-être à *uapor*.

***uappō, -ōnis** m. : *animal est uolans, quod uolgo animas* (l. *ammas*?) *uocant*, Probus, GLK IV 10, 30, qui cite un exemple de Lucilius. Correspond peut-être à gr. ἠπίολος « teigne ».

uāpulō, -ās, -āuī, -āre : recevoir des coups, être battu (sert de passif à *uerberō*, auquel il est souvent opposé). Mot de la langue familière, souvent employé dans des expressions imagées : *uapulat peculium* (Plt.) ; *omnium sermonibus uapulare* (Cic.). — *Vāpulā, uāpulet* s'emploie comme *i in malam crucem* ou notre « *va te faire f...* ». Représenté en v. italien et en espagnol. M. L. 9149.

Dérivé : *uāpulāris* (*tribūnus u.*, Plt., d'après *t. mīlitāris*) ; *uāpulātor* (Gl.).

Vāpulō est un verbe dérivé en *-l-*, de type « populaire », comme le latin en a beaucoup (*bālāre, frigulāre, postulāre*, etc., avec *-ll-* : *sorbillāre*, etc.). Primitif inconnu ; cf. peut-être germ., got. *wopjan*, v. sl. *vъpiti* « crier, appeler »?

uāra : v. *uārus*.

uargus, -ī m. : vagabond, rôdeur. Mot tardif (Eum., Sid.), d'origine germanique.

uāricus : v. *uārus*.

uarius, -a, -um : moucheté, tacheté, bigarré ; se dit surtout de la peau de l'homme ou des animaux : cf. Plt., Ps. 145, ... *uostra latera loris faciam ut ualide uaria sint* ; Varr., R. R. 2, 2, 5, *animaduertendum quoque lingua* (*arietum*) *ne nigra aut uaria sit, quod fere qui eam habent nigros aut uarios procreant agnos* ; Vg., G. 3, 264, *lynces uariae* ; et *uaria* f. « panthère » ou « pie » (Plin.).

Dans la langue rustique, s'applique aussi à une terre arrosée seulement à la surface et sèche à l'intérieur ; cf. Col. 2, 4, 5. S'est employé au sens moral de « varié, divers » (joint à *diuersus, multiplex, multiformis*) et « variable, inconstant, irrésolu ». Cf. Cic., Fin. 2, 3, 10 : *uarietas Latinum uerbum est, idque proprie quidem in disparibus coloribus dicitur : sed transfertur in multa disparia : uarium poema, uaria oratio, uarii mores, uaria fortuna ; uoluptas etiam uaria dici potest, cum percipitur ex multis dissimilibus rebus efficientibus uoluptatem*. Le sens de « diversement coloré » est gardé dans les représentants romans de *uarius, uariāre* (e. g. fr. *vair*). M. L. 9157, 9152.

Dérivés et composés : *uariē*, adverbe ; *uariō, -ās*, transitif et absolu ; *uariātiō* (T.-L.) ; *uariantia* (Lucr.) ; *uariābilis* (Apul.) ; *uariātim* (Gell., Apic.) ; *uariānus*,

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

épithète d'une sorte de raisin bigarré : *u. ūua* (Plin.) ; *uariegō*, *-ās* (Apul.), synonyme de *uariō* ; *uariāscō* (Alex. Trall.). Cf. aussi M. L. 9155, **vario* ; 9156, **variola*, déjà attesté en latin comme nom de femme.

Sans étymologie. Le groupe de gr. ποικίλος, v. sl. *pĭstrŭ* n'est pas représenté en latin (cf., cependant, *pingō*).

uarix, -icis m. et f. : varice (spécialement aux jambes). Ancien, technique. Représentants savants en roman. M. L. 9158.

Dérivés : *uaricōsus* (déjà dans Lucil.) ; *uaricula*. Rapproché par l'étymologie populaire de *uārus* ; cf. Non. 26, 7 : *uari dicuntur obtortis plantis... nam et uarices inde dicuntur uenae in suris inflexae uel obtortae.*

Les rapprochements avec *uarus* ou *uārus* sont tout hypothétiques.

uarus, -ī (*ă?*) m. : éruption sur la face, bouton (= gr. ἴονθος), Cels., Plin. M. L. 9160. Diminutif : *uarulus* : orgelet, compère-loriot.

Pas d'autre correspondant connu que lit. *viraĩ* (lit. or. *viriaĩ*) « grains de ladrerie (du porc) ».

uārus, -a, -um : cagneux, qui a les jambes tournées en dedans, opposé à *uatius* ; cf. Varr., R. R. 2, 9, 4, [*canes*] *debent esse... cruribus rectis et potius uaris quam uatiis* ; par extension, « courbé, crochu ». Horace et après lui Perse l'emploient dans le sens de « tourné de travers », par suite « différent » : Hor., S. 2, 3, 56, *alterum* (*genus hominum*) *huic uarum et nihilo sapientius* ; Perse, 6, 18, *geminos, Horoscope, uaro | producis genio.* La ressemblance avec *uarius* a dû jouer un rôle dans ce développement de sens. Ancien (Plt.) ; non roman.

Dérivés et composés : *uāra* f. : bâton fourchu qui supporte un filet ; chevalet de scieur de bois ; perches de soutien formant échafaudage, cf. *uibia*, M. L. 9150 ; *uārō*, *-ōnis* m., mot de Lucilius 1121, *uaronum ac rupicum squarrosa incondita rostra*, cité par P. F. 443, 1, et, avec redoublement hypocoristique *Varrō*, surnom romain ; *praeuārus* (rare) ; *uārō*, *-ās* : recourber, *u. alueōs pontium*, cf. M. L. 9151 a, et Corominas, *Dicc. crit. etim. de la l. castellana*, s. u. *varare* ; *uārātiō*, *uārātus* : passage d'un cours d'eau ; *obuārō*, *-ās* (Enn.) ; *uāricus* : qui écarte les jambes, Ov. ; *uāricō*, *-ās* « écarter les jambes » et « enjamber », M. L. 9153 ; *uāricātiō*, *-tor* ; *praeuāricor*, *-āris*, d'abord terme de la langue rustique, analogue à *dēlīrāre* « s'avancer en faisant des crochets » : *arator praeuaricatur*, Plin. 18, 179, et aussi « dépasser en enjambant » ; dans la langue du barreau, s'est appliqué à l'avocat qui entre en collusion avec la partie adverse : *praeuaricatores a praetergrediendo sunt uocati*, P. F. 252, 26 ; de là le sens de « prévariquer » et de « transgresser » ; *praeuāricātiō* ; *impraeuāricābilis* (S[t] Ambr.), calque de ἀπαράβατος (J. B. Hofmann). Cf. aussi F. 212, 6 : *obuaricator dicebatur qui cuipiam occurrebat quo minus rectum iter conficeret.* Végèce a aussi *trānsuāricō*.

Aucune des explications proposées n'est établie.

uas, uadis m. : *appellatus qui pro altero uadimonium promittebat*, Varr., L. L. 6, 74 ; « caution » qui prend oralement l'engagement, *uadimōnium*, de payer à un créancier déterminé une somme d'argent fixée, au cas où un débiteur déterminé n'accomplirait pas son obligation. Cf. May et Becker, *Précis*, p. 236. Ancien, technique.

Dérivé : *uador*, *-āris* « recevoir la caution » (en parlant du créancier) et *conuador* ; ou « fournir caution », par extension « assigner » ; *uadātus* : lié par caution ; *uadimōnium* ; *ēuador* (Gloss.) ; *ēuadimōnium* ; *subuas* (au pl. *subuadēs* dans Aulu-Gelle 16, 10, 8, d'après ὑπέγγυος?). Cf. aussi *praes*, *praedium*.

Les formes romanes comme fr. *gage* remontent au germanique (got. *wadi*), M. L. 9474, ou du moins en ont subi l'influence (comme dans le cas de *uadum*, etc.).

Terme technique du vocabulaire nord-ouest qui se retrouve, à l'état de dérivé, en germanique : got. *wadi* « ἀρραβών », en lit. *vadúoti* « fournir caution », *už-vadas* « garant ».

uās, uāsis n. et **uāsum, -ī** (dont le pl. *uāsa* [*uassa* avec *s* géminé dans Plt., Mer. 781, d'après l'Ambrosianus], *-ōrum* est seul usité ; *uāsus* m., ap. Petr. 57, 8) : vase, récipient (à liquides) ; au pluriel, équipement, bagages (dans la langue militaire, *uāsa colligere*) ; ustensiles ; instruments, outils (pour l'agriculture, la chasse, etc.) ; *sensū obscēnō* « cōleī, mentula » (Plt., Priap.), d'où *uāsātus* = *cōleātus*. Panroman. Les formes romanes remontent à *uās* et *uāsum*. M. L. 9161.

Dérivés et composés : *uāsārium* : fourniture, équipement ; d'où mobilier de bains, archives ; indemnité d'établissement accordée à un magistrat nommé en province ; *uāsculum* : petit vase, M. L. 9164 ; *uāsculārius* ; *uāscellum*, M. L. 9163 ; *uasciō*, *-ōnis* (tardif) ; *uāsifer* (Gloss.) : σκευοφόρος ; *conuāsō*, *-ās* (arch.) : empaqueter.

L'ombrien a, de même, *uasor* « uāsa », vasus « uāsibus ». Mais le vocalisme rend malaisé de rapprocher ombr. veskla « uāscula », volsq. *uesclis* « uāsculīs » (cf., du reste, irl. *lestar* « vaisseau » ; v. Thurneysen, KZ 37, 95 et IF 21, 175).

uascus, -a, -um : de biais ; *u. tibia*, Sol. 5, 19 ; Serv., Ae. 11, 737 ; cf. Thes. Gloss., s. u. *uasca* (*uacca*) : μελετητικὸς αὐλός. Cf. M. L. 9162, **vascāre*. Même suffixe *-ko-* que dans *luscus*, *mancus*, etc. Cf. aussi *uatius*, *uārus*.

uascus, -a, -um : *inānis* ; *-m*, *nugātōrium* (Gloss.). V. *uastus*.

***uaspix, -icis** m. : terme culinaire de sens obscur (Apic. I, 17). Dérivé : *uaspicētum* (id.). Inexpliqué, texte peu sûr.

uastus, -a, -um : adjectif de sens passif et actif « ravagé, dépeuplé, désolé » (joint à *uiduus* dans Enn., Sc. 233 V[2], *abs te uiduae et uastae uirgines sunt*, à *desertus*, e. g. Cic., Agr. 2, 26, 69, *genus agrorum propter pestilentiam uastum atque desertum*) et « qui ravage », *uasta Charybdis*, « dévastateur » ; de là deux sens dérivés : 1° « inculte », e. g. Sall., Iu. 48, 3, *mons uastus ab natura et ab humano cultu* ; appliqué à l'homme : *uastus homo atque foedus*, Cic., De Or. 1, 25, 117 (cf. 115), par suite « rude » (à l'oreille) ; 2° le désert évoquant facilement l'idée de grandeur « qui s'étend au loin, vaste immense » ; *uasto atque aperto mari*, Cés., B. G. 3, 12, 5 ; *uastissimo atque apertissimo Oceano*, id., ib. 3, 9, 7 ; *uastum antrum*, Vg., Ae. 5, 52. L'adjectif s'est ensuite employé comme un synonyme expressif de *magnus*, notamment des cris qui s'entendent au loin ; cf. Vg., Ae. 10, 716 : *missilibus longe et uasto clamore lacessunt.* Usité de tout temps ; formes romanes savantes.

Dérivés et composés : *uastitās* : 1° désolation, dévastation, (classique et usuel) ; 2° immensité, grandeur, abîme (seulement à l'époque impériale) ; *uastitiēs* (Plt.) ; *uastitūdō* (archaïque, Cat., Acc., Pac.) ; *uastō*, *-ās* « dévaster », panroman, sauf roumain, avec influence du germ. **wōstja-* (fr. *gâter*, etc.), M. L. 9168 ; *uastātiō* (classique) ; *uastātor*, *-trīx*, *-tōrius* ; et *dē-*, *ē-*, *per-uastō* ; *uastēscō*, *-is* (Acc. ap. Non. 185, 8) ; *uastificus* (poétique, archaïque).

Cf. irl. *fás* « vide » et v. sax. *wōsti*, v. h. a. *wuosti* « vide, désert », ce qui indique le sens premier de l'adjectif. Du même **wās-*, il y a des dérivés avec d'autres suffixes : *uānus* de **wās-no-* et *uascus* « inānis » (v. ces mots ; le rapport est le même que dans *cānus* : *cascus*). Pour l'ensemble du groupe, v. *uacāre*.

uatăx : *et uaricosus, pedibus uitiosis*, Non. 25, 10, qui cite un exemple de Lucilius, lib. XXVIII 54 (v. Cichorius, *Unters. z. Lucilius*, 155 sqq., qui considère *uatăx* comme une déformation de *Vatia*). Autre forme *uatrāx* (et *uatricōsus*), CGL V 651, 54 : *uatrax et uatricosus, tortis pedibus, a ranae uocabulo, quae graece uotrax dicitur.* — *Vatrāx* est sans doute une déformation due à une fausse étymologie. *Vatăx*, en effet, semble s'apparenter à *uatius*. Pour le suffixe, cf. *catăx*.

uātēs et **uātis, -is** c. (gén. pl. *uātum* et *uātium*) : devin, devineresse ; prophète, prophétesse ; oracle ; et, comme les prophéties étaient généralement rythmées, « poète ». Mot ancien, cf. Varr., L. L. 7, 36, *antiquos poetas uates appellabant*, conservé par la poésie. Quand *poēta* s'est généralisé, *uātēs* a pris un sens péjoratif ; puis la poésie impériale l'a repris, alors que *poēta* était devenu banal. Cf. M. Runes, *Gesch. d. Wortes uates*, Festschr. Kretschmer, 202-216.

Composés : *uāticinor*, *-āris* : prophétiser, d'où *uāticinus* (Ov.) ; *uāticinium* (époque impériale) ; *uāticinātiō* (classique), *-tor*, *-trīx*.

Mot italo-celtique ; cf. gaul. οὐάτεις « devins » et irl. *fáith* « poète » ; comme c'est le seul nom d'agent masculin en *-ēs* du latin, le mot peut provenir du celtique. Le gallois a *gwawd* « chant de louange ». Cf. en germanique : got. *wods*, v. angl. *wōð*, v. isl. *óðr* « possédé, inspiré » ; v. angl. *wōþ* « chant », v. isl. *óðr* « poésie ». Le vocalisme rend incertain un rapport avec le verbe indo-européen qu'atteste skr. *api-vátati*, av. *api-vataiti* « il comprend » ; de plus, le sens n'est pas proche. M. Runes, IF 55 (1937), p. 122 sqq., rapprochant *uātēs* de certaines formes étrusques du type *Vati* et de *Vāticānus*, considère le mot comme d'origine étrusque, ceci sans vraisemblance. Sur *Vāticānus*, v. Elter, Rh. M. 40, 112 sqq.

uatillum (*batillum*, *uatilla*), **I** n. : pelle ou vase pour transporter la braise : *prunae uatillum*, Hor., Sat. 1, 5, 36 ; réchaud ; encensoir. La forme *uatillum* est la mieux attestée (cf. Lejay, Sat. d'Hor., ad loc.), mais les formes romanes supposent *batillum* : v. ce mot.

Le rapprochement avec lat. *uannus* n'est appuyé par rien. Sans rapport non plus avec *batus*, nom de mesure emprunté à l'hébreu.

uatius, -a, -um : bancal, synonyme de *ualgus* (cf. *uārus*), avec une forme de substantif de type populaire en *-a* : *uatia*, *-ae* m. (usité comme nom propre), cf. Varr., L. L. 9, 10, *si quis puerorum per delicias pedes male ponere atque imitari uatias coeperit*, et Plin. 11, 204. Cf. peut-être les noms propres *Vatinius* et *Vatiēna*.

Pas d'étymologie. Cf. *uatāx*?

uauatō, -ōnis m. : poupée, mannequin. Mot populaire, sans doute enfantin, dans Pétr. 63, 8 : *puerum strigae inuolauerant et supposuerant stramenticium uauatonem* (qui correspond à *manuciolum de stramentis factum* qu'on lit deux lignes plus haut) ; cf. Friedlaender, ad loc., et W. Heraeus, Kl. Schr., p. 178.

ūber, -eris n. (surtout au pl. *ūbera*, *-um*) : mamelle(s) ; quelquefois joint à *mamma* dans l'expression *ūbera mammārum*, cf. Lucr. 5, 885 et Gell. 12, 1, 7 ; par extension, « fécondité, fertilité » (= *ūbertās*) ; et objet en forme de mamelle, « grappe de fruits », « grappe formée par un essaim qui se pose sur un arbre ». Ancien ; surtout poétique ou de la prose impériale. Le mot courant est *mamma*. M. L. 9026.

ūber, *-eris* adj. : fécond, fertile (sens propre et figuré) ; par suite, « riche, copieux » (du style, du langage, etc.). Pour l'emploi de *ūber* comme adjectif et substantif, cf. *pūbēs* (*pūber*), *gibber*, *tūber*. Ancien, usuel et classique comme adjectif.

Dérivés et composés : *ūbertās* : fécondité, abondance ; *ūbertim*, adv. ; *ūberō*, *-ās*, absolu et transitif : porter des fruits, être fécond, et : féconder ; *exūberō* (Vg., Tac.) ; *ūbertō*, *-ās* : féconder ; *ūbertus* (rare) ; *ūberōsus*, dans *uberosum*, γόνιμον (Gloss.) ; *inūber*, *-eris* (Gell.) : maigre ; et M. L. 9027, **ūberīnus* (d'après *uterīnus*).

L'emploi d'adjectif semble spécial au latin (cf. *uetus* adj. en face de Ἔτος subst.). Le sens de « mamelle » est celui de : skr. *údhar* (gén. *údhnaḥ*), gr. οὖθαρ (οὔθατος), v. h. a. *ūtar* ; en baltique, on a lit. *ūdrùti* « donner du lait, être en état de femelle qui allaite », et, avec un autre suffixe, russe *výmja*, serbe *vīme*, tch. *výmě* « mamelle ». A la différence de ce qui a eu lieu dans *iter*, le latin a généralisé la forme en *r* du nominatif-accusatif. V. Ernout, *Aspects*, 129 sqq.

Sur le nom de fleuve volsque *Oufens*, *Ufens*, v. Ernout, BSL 23, 27 ; Lindsay-Nohl, *Die lat. Spr.*, p. 288. Sur tout le groupe, v. O. Szemérényi, Glotta, 24, 1955, 272 sqq.

ubĭ (*ubei*) : adverbe de lieu, relatif et interrogatif, « à la place où » (sans mouvement), « où » ; s'emploie aussi du temps « au moment où, quand, lorsque », de là *ubi prīmum* « dès que ». N'est pas employé interrogativement dans ce sens. A pour corrélatif *ibĭ*. Mot iambique dont l'*ĭ* final, issu de *-ei*, a été abrégé ; cf. *ibi*, *tibi*, etc. Usité de tout temps ; panroman. M. L. 9028.

Figure dans de nombreux composés correspondant aux divers pronoms indéfinis : *ubique* (cf. *quisque*) ; *ubicumque*, *ubiquāque* ; *ubinam* ; *ubilibet* ; *ubiuīs* ; a aussi une forme à redoublement *ubiubi*.

Une forme *-cubi* à gutturale initiale figure dans *alicubi* « quelque part » (le rapprochement de *aliquandō* montre que *alicubi* n'est pas dérivé de *aliquis*, comme on le soutient souvent), *sīcubi* « si... quelque part » ; *nĕcubi* « de peur que... quelque part... » ; cf. *-cunde*, dans *ali-cunde*.

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

Comme *unde*, *umquam* et *uter*, fait partie de ces mots à *u-* initial qui appartiennent au groupe du relatif-indéfini *quis*, *quī*. C'est dans *ubī* que ce *u-* initial a son explication la plus nette ; car *unde* n'a pas d'étymologie claire et *umquam*, *uter* n'ont *u* que secondairement ; pour *ut*, pas de correspondant hors de l'italique. La forme ombrienne correspondant à *ubī* est pufe, *pufe* et la forme osque est *puf* ; jointe à *alicubī*, *nēcubi*, etc., cette forme montre que la forme initiale était **quubī* et que le **qu-* initial, restitué devant *u* sous l'influence de *quis*, *quae*, etc., dans les composés, s'est amui devant *u* dans le simple. Dès lors, on retrouve ici en italique l'adverbe indo-européen signifiant « où », qui est représenté par véd. *kú*, gâth. *kū*, mais qui est surtout connu avec divers élargissements : véd. *k(ú)va-*, lit. *ku-r* et arm. *u-r* ; skr. *ku-ha*, gâth. *ku-dā*, v. sl. *kŭ-de*, hitt. *kuwa-bi*. Osq. *puf* « ubi » répond sans doute exactement à gâth. *kudā*, v. sl. *kŭde* ; le latin repose sur cette même forme avec marque du locatif, comme dans *herī*, *rūrī*, *Karthaginī*. Lat. *ibī*, en face de skr. *iha* (prâkr. *idha*), av. *ida*, a la même marque de locatif et, de plus, doit le traitement *b* de la consonne médiane à l'influence de *ubī*, où, après *u*, ce traitement de la dentale est normal ; les deux formes sont associées entre elles.

ūdō (*ōdō*), **-ōnis** m. : sorte de bottine de peau ou de fourrure. Mot étranger, dont l'origine est indiquée par le titre de l'épigramme de Martial, 14, 140, où il figure pour la première fois, *udones Cilicii*.

ūdus : v. *ūueō*, *ūuidus*.

-ue : particule enclitique « ou, ou bien » ; peut être redoublée, e. g. Ov., M. 15, 215, *corpora uertuntur : nec quod fuimusue sumusue*, | *cras erimus*. S'emploie souvent dans les phrases interrogatives ou négatives avec le sens de *-que*, e. g. Cic., Phil. 5, 5, 13, *num leges nostras moresue nouit*? Emploi à rapprocher de celui de *uel* avec valeur de *et*. Figure aussi dans *ceu* de **ceue* « comme » ; *nēue*, *neu* « et ne » ; *sīue*, *seu* « soit que, soit ». — Archaïque et formulaire dès les plus anciens textes (v. Schmalz-Hofmann, *Lat. Gramm.*[5], p. 676 sqq., § 249). Ernout, Rev. Phil. XXXII, 1958, p. 189 sqq.).

Particule accessoire atone, se construisant comme i.-e. **k^{w}e* « et » (v. lat. *que*) et conservée seulement dans des langues anciennement attestées : skr. *vā* (avec un *ā* qui n'a pas son parallèle dans *ca* « et », mais qui distingue *vā* « ou » de *va* « comme »), av. et v. perse *vā* (l'*-ā* n'indique rien sur la quantité originelle en ancien iranien), gr. *-(F)ε* dans hom. ἠ(*F*)έ, tokh. B *wat* (avec particule ajoutée). Si **wĕ* n'est pas attesté ailleurs, c'est que la particule est sortie de l'usage avant les plus anciens textes, comme on peut le supposer d'après les langues citées où, avec le temps, **wĕ* n'est pas demeuré dans l'usage parlé. La valeur de *ue* dans *nēue*, *neu* n'a rien de surprenant : la disjonction équivaut souvent à « et » ; gâth. *nā vā nairī vā* « homme ou femme » équivaut en tout à « homme aussi bien que femme, homme et femme ». — Quant à *ceu*, le **we* qui y figure est à rapprocher de véd. *va* « comme » ; on n'examinera pas si les deux sens donnent lieu de poser deux mots indo-européens distincts.

uĕ- : particule privative ou péjorative qui figure dans quelques composés ; cf. F. 512, 6 : *uegrande significare alii aiunt male grande, ut uecors, uesanus, mali cordis maleque sanus. Alii paruom, minutum, ut cum dicimus « uegrande frumentum », et Plautus in Cistellaria* (378) : « *Quin is, si itura es? nimium is uegrandi gradu* ». Figure encore dans *uēscus* (v. ce mot), *Vēdiouis*, *Vēiouis*, divinité infernale, et dans *uēpallidus* (Hor.) ; *Vēdius* (écrit *Vidius*) = Ἀπόλλων νόμιος, CGL III 291, 7.

Cf. les préverbes indiquant « point de départ, descente, enlèvement » : skr. *áva*, v. sl. *u*, irl. *ua*, lat. *au-* (dans *au-ferō*, etc.). Ce préverbe figure au premier terme de composés à valeur négative du type de lat. *ā-mēns*, *dē-mēns* : ainsi v. sl. *u-bogŭ* « pauvre » (litt. « non riche »), lette *au-manis* « insensé » ; la négation gr. οὐ doit être le même mot. — Lat. *uĕ-* représenterait une forme à voyelle finale, comme skr. *áva*, et à vocalisme initial zéro, balancement attendu. Et, en effet, en face de skr. *avaḥ* « en bas », *avástāt* « sous », le germanique offre v. h. a. *wes-tar* « à l'ouest », qu'on ne peut guère séparer.

uectīgālis, **-e** : relatif à l'impôt, *u. pecūnia* ; et « sujet à l'impôt », *u. ager* ; d'où le n. *uectīgal* (sc. *aes*) « impôt », cf. F. 508, 18 : *uectigal aes appellatur quod ob tri⟨bu⟩tum et stipendium et aes equestre et hordiar⟨ium⟩ populo debetur* ; et aussi « revenu ». Sur l'emploi de *uectīgal* comme adjectif masculin dans la *Sententia Minuciorum*, v. Niedermann, Mnemos., 3[e] sér., 3 (1936), p. 209.

Terme technique du droit public ; usuel, classique. A désigné d'abord les redevances perçues sur le domaine public, pour s'appliquer par extension à tout impôt ou taxe régulièrement levée, par opposition au *tributum ciuium Romanorum*. Dérivé tardif : *uectīgāliārius* : receveur d'impôts.

Aucune donnée historique précise ne fournit l'explication de ce mot. Le rapport avec *uehō*, **uectis* « transport » (cf. *uectiō*), souvent proposé, n'apparaît pas.

uectis, **-is** (acc. *uectim*, Varr. ; abl. *uectī*) m. : levier ; pince monseigneur ; barre de cabestan ; par extension : barre de porte. Cf. Rich, s. u. Technique, classique. M. L. 9173 (fr. *vit*, v. B. W. s. u.). Apparenté à *uexō* ; sans doute ancien abstrait en *-ti-* employé au sens concret et passé au masculin. Répond à v. angl. *wicht* pour la forme et à v. isl. *vag*, *vęg* pour le sens.

Dérivés : *uectiārius* m. : ouvrier chargé de la manœuvre du *uectis* ; *uecticulus* (Ital. Lyd. exod. 13, 5) ; *uecticulārius*, ap. P. F. 519, 11 : *uecticularia uita dicitur eorum qui uectibus parietes alienos perfodiunt furandi gratia. Cato* (orat. inc. 13) : « *uecticulariam uitam uiuere, repente largiter habere, repente nihil* ».
V. *uexāre*.

uegeō, **-ēs**, **-ēre** : animer, donner de la force ou le mouvement à. Archaïque (Enn., Pompon., Varr.). Cf. Non. 183, 1 : *ueget pro uegetat uel erigit, uel uegetum est. Pomponius Maiali* (78) : *animos Venu' ueget uoluptatibus*. — *Ennius Ambracia* (4) : *et aequora salsa ueges ingentibu' uentis*. — *Varro Manio* (268) : « *nec natus est nec morietur : uiget, ueget, utpote plurimum* ». — *idem* Ὄνος λύρας (351) : *quam mobilem diuom lyram sol harmoge | quadam gubernans motibus diis uiget*.

Le sens absolu « être animé », donné par les lexiques, se fonde sur l'exemple de Varron, où l'existence même du couple *uiget ueget* prouve que *uegēre* y est employé avec son sens transitif : « il a la force (*uiget*), il donne la vie (*ueget*) ».

Dérivés : *uegetus* : vif, animé, vigoureux (classique) ; *uegetō*, *-ās* (Apul., langue de l'Église) « animer », et ses dérivés : *uegetābilis* ; *uegetātiō*, *-tor*, *-men*.

Cf. skr. *vājaḥ* n. « force, lutte » ; germanique : v. isl. *vakr* « beau, éveillé » (cf. *uigil*), got. *wakan* « wachen », etc.

On ne peut séparer lat. *uigeō*, *uigil*, peut-être *uēles* et *uēlōx* ; v. ces mots.

uehemēns (*uēmēns*), **-tis** adj. : emporté, violent. Se dit des personnes et des choses : *Galba... uehemens et incensus*, Cic., Bru. 22, 88 ; *uehemens imber*, Lucr. 6, 517. Ancien, usuel et classique, ainsi que l'adverbe *uehementer*, *uēmenter*, devenu synonyme expressif de *ualdē*.

Autres dérivés : *uehementia* ; *uehementēscō* (Cael. Aur.).

Peut-être de *uē-mēns*, comme *uēcors*, qui aurait été rapproché de *uehō* par l'étymologie populaire, la violence et l'emportement impliquant l'idée de mouvement, d'agitation : d'où la graphie *uehemēns*, où le groupe *-ehe-* noterait un *ē*, comme *-aha-* note un *ā* dans *Ahala*, cf. *mehe* = *mē*, *prehendō* = *prendō*. Le rapprochement établi avec *uehō* explique que l'adjectif se soit appliqué surtout à un mouvement ou à un objet en mouvement : *uehementior cursus flumintum* (Quint.) ; *uehementissimus cursus* (Hirt.) ; *u. fuga* (id.) ; *u. impetus* (Amm.), etc.

On pourrait cependant se demander si l'on n'aurait pas ici un mot de la famille de *uexāre* ou un adjectif en *-mēns*, comme le type indo-iranien en *-mant*.

uehēs : v. le suivant.

uehō, **-is**, **uēxī**, **uectum**, **uehere** : transporter par terre ou par mer, au moyen d'un véhicule quelconque, voiture, cheval, navire ; porter sur ses épaules. S'emploie aussi au sens moyen « se faire transporter », au participe présent *uehēns*, e. g. *equō uehēns*, et au gérondif. Même double sens dans *uector* « qui uehitur » « passager » (sens classique) et « celui qui transporte » (poétique et postclassique) ; et dans *uectūra* « transport ». Ancien, usuel, classique. Non roman.

Formes nominales, dérivés et composés : *uehēs*, *-is* f. : charroi, charge d'un véhicule, charretée ; *uehiculum* (= ὄχημα) : véhicule en général, moyen de transport, M. L. 9176 ; *uehiculārius*, *-rius* (postclassique) ; *uectiō* (un exemple de Cic., N. D. 2, 60, 151) ; *uector* ; *uectōrius* (classique) ; *uectrīx* (tardif) ; *uectūra* (ancien et classique), M. L. 9174, d'où *uectūrārius* (tardif).

uectō, *-ās* : apparaît d'abord dans la poésie dactylique impériale, là où l'emploi des formes de *uehere* amènerait des suites de trois brèves, e. g. Vg., Ae. 6, 391, *corpora uiua nefas Stygia uectare carina* ; s'est ensuite répandu dans la prose, qui a créé les composés, tardifs et rares, *uectābilis*, *uectābulum*, *uectāculum*, *uectātiō*, et le fréquentatif *uectitō*.

De *uehō* : *ā-uehō* ; *ad-uehō* et *aduectiō*, *aduectus*, *-ūs* ; *aduector* ; *aduectīcius* ; *circum-uehō*, *-uectiō* ; *con-uehō*, *-uectiō* ; *dē-*, *ē-uehō* (qui a souvent le sens accessoire de « élever, porter au faîte », comme *extollō*) ; *ēuectiō*, *-tus*, *-ūs* ; *inuehō*, dont le médiopassif *inuehor* a le sens de « s'élancer contre » et « s'emporter contre », d'où *inuectīuus* « outrageant », *inuectīua* n. pl. « invectives » (tardif, Amm.), à côté des dérivés de sens propre *inuectiō*, *-tor*, *-trīx* ; *inuectus*, *-ūs* ; *inuectīcius* ; *per-*, *prae-*, *prō-*, *re-*, *sub-uehō* « charrier de bas en haut, en amont » (par opposition à *dēuehō* « charrier en aval ») ; *subuectiō*, *-tus*, *-ūs* ; *super-*, *trāns-uehō* (*trā-*), *trānsuectiō* ; *sēuectus*.

De *uectō* : *ad-*, *circum-*, *con-*, *ē-*, *re-*, *sub-uectō*.

Cf. peut-être aussi *uēlum*, *ueia* et *uia*. Mais *uectis*, *-uexus* dans *conuexus* et *uexāre* appartiennent à une racine distincte.

Vehere (sans doute en raison des contractions amenées par la perte de *h*, *uehere* > **uēre*, etc.) n'a pas subsisté dans les langues romanes, où ne sont représentés que *uectūra*, *uehiculum* (ce dernier, du reste, uniquement dans des dialectes italiens). Quant à *uectō*, ce paraît bien être une forme artificiellement créée.

Pour l'aristocratie indo-européenne, chez laquelle le char de guerre avait un grand rôle, la racine **weg'h-* « aller en char, transporter en char » était essentielle. Le présent *uehō* (avec ombr. aŕveitu, *arsueitu* « aduehitō », kuveitu « conuehitō ») a des correspondants exacts dans skr. *váhati* « il transporte en char », av. *vazaiti*, v. sl. *vezǫ*, lit. *vežù* ; un présent Fέχω, qui, partout où, comme en ionien-attique, *F* s'est amui de bonne heure, se confondrait avec ἔχω, a disparu dans la plupart des parlers grecs ; toutefois, le pamphylien a conservé Fεχετω « qu'il transporte ». L'aoriste en *-s-* *uēxī* a son pendant dans skr. *dvākṣam* et v. sl. *vĕsŭ*. Le grec a un nom du char : ὄχος (plur. hom. ὄχεα, d'après un thème Fεχεσ- : ἔχεσφιν · ἅρμασιν, Hes.) ; l'irlandais a *fén* « voiture » (cf. celt.-lat. *co-uinnus* « char de guerre »), et l'islandais *vagn* « voiture » ; on notera, d'autre part, got. *wigs* « chemin » (v. lat. *uia*).

***ueia** : *apud Oscos dicebatur plaustrum ; inde ueiari stipites in plaustro, et uectura, ueiatura*, P. F. 506, 3. Non attesté dans les textes, mais a dû s'employer dans la langue parlée, comme le prouve l'italique *veggia*, M. L. 9177.

De la famille de *uehō*.

Vēiouis : v. *uĕ-*.

uel : « si tu veux, ou, ou bien, ou si tu veux » (cf. le redoublement *uel, si uis*, Plt., Au. 452 ; Catul. 55, 21). Conjonction proposant le choix entre deux possibilités dont le sens et la différence avec *aut* sont bien marqués par P. F. 507, 20 : « *uel* » *coniugatio quidem est disiunctiua, sed non [ex] earum rerum quae natura disiuncta sunt, in quibus « aut » coniunctione rectius utimur, ut : « aut dies aut nox », sed earum quae non sunt contra, e quibus quae eligatur nihil interest, ut Ennius* (Var. 4) : « *uel tu dictator, uel equorum equitumque magister esto, uel consul* ». Cette distinction entre *uel* et *aut* est observée par les bons écrivains, quoiqu'elle tende à s'effacer, notamment à l'époque impériale (Tacite), et qu'on y trouve *uel* en corrélation avec *aut*. — Enfin, *uel* simple ou redoublé a aussi un sens voisin de *et* (*et... et*) et sert à marquer une liaison un peu moins étroite (comme aussi *aut... aut*) ; v. Löfstedt, *Philol. Comment. z. Peregr. Aeth.*, p. 197 sqq. — Du sens de « si tu veux », *uel* en est arrivé à signifier « même » et à servir de particule de renforcement. Le passage à ce sens apparaît dans des emplois comme Plt., Tri. 963-964 : *heus, Pax, te tribus uolo*. — *uel trecentis*, « Holà, Pax, deux mots. — Deux cents, si tu veux » (et par là « même deux

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

cents ») ; de là l'emploi de *uel* en corrélation avec *nōn modo* (Cic., Ac. 2, 29, 93), joint à *immo* ; devant un superlatif, notamment dans *uel maximē*. D'autre part, *uel* « si tu veux » a pu amener une restriction polie du sens de « peut-être », e. g. Cic., Verr. 2, 4, 2, § 3, *domus uel optima Messanae, notissima quidem certe*. — V. F. Beck, *De* « uel » *imperatiuo quatenus uim priscam seruauerit*, Marburg, 1908. *Vel* sert aussi dans la langue parlée à introduire un exemple particulier après une pensée d'ordre général et a le sens de « par exemple ; ainsi vois ». Non roman, sauf dans v. fr. *veaus*, M. L. 9177 a.

uelut, *uelutī* conj. : comme. Forme renforcée de *ut*, comme *sīcut*. Ancien (Enn., Plt.) et usuel.

Lat. *uel* est de la famille de *uolō* ; mais la forme fait quelque difficulté. L'*e* suppose un *l* prépalatal, donc un ancien *ll* ou *l(i)* ; mais **weli* ne fournit pas d'explication sûre et, quant à *-ll-*, on n'en cite qu'une trace tout au plus probable chez Ennius, A. 340. L'osque et l'ombrien recourent pour le sens à d'autres racines : la table osque de Bantia a *loufir*, ancien impersonnel, et l'ombrien a en partie heris, heri, littéralement « tu veux », en partie *herie*, *heriei* « uolueris ». MM. Leumann et Hofmann, dans leur arrangement de la *Lat. Gr.* de Stolz, partent de **welsi* « tu veux » (p. 118 et 675, avec bibliographie). Ce **welsi* attendu est remplacé par *uīs* (v. ce mot) dans la flexion de *uolō*.

uela, **-ae** f. : nom gaulois de l'erysimum (Plin. 22, 158). M. L. 9178.

***uēlābrum**, **-ī** n. : van? Ce sens est conservé seulement dans la glose de P. F. 68, 3, *euelatum, euentilatum unde uelabra, quibus frumenta uentilantur*. — *Euēlātum* lui-même suppose un adjectif **uēlātus* « exposé aux vents », et peut-être un verbe **uēlō* « souffler », disparu en raison de son homonymie avec *uēlō* « voiler »? Est-ce le même mot que l'on a dans *Vēlābrum*, nom propre désignant un quartier de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 13 (qui l'explique *a uehendo* ; v. les références de Goetz-Schoell, ad loc.), et qu'on rapproche aussi de *Velitrae*, étr. *Velaθri*? Ammien l'emploie à basse époque comme synonyme de *uēlum*, *uēlārium*.

uēlātūra, **-ae** f. : commerce de transport? Conservé dans Varr., L. L. 5, 48-44 : *Velabrum a uehendo. Velaturam facere etiam nunc dicuntur qui id mercede faciunt* ; et Plutarque, Rom. 3 : τὴν δὲ πορθμείαν βηλατούραν καλοῦσιν.

uēles, **-itis** m. (usité principalement au pl. **uēlitēs**, **-um**) : vélite, soldat d'infanterie légère, chargé surtout des escarmouches, qui apparaît au temps de la seconde guerre punique et remplace dans la légion les *accēnsī uēlātī* ou *rōrārīī* (v. *uēlum* II). — Pour la formation, rappelle *equitēs*, *militēs*, *arquitēs*, *satellitēs*. Rattaché par les Latins à la fois à *uehō* et à *uēlōx*, cf. T.-L. 26, 4, 10, sans doute par étymologie populaire.

Dérivés : *uēlitāris* ; *uēlitor*, *-āris* « escarmoucher », sens propre et figuré, cf. Plt., Men. 778, et P. F. 507, 1 ; *uēlitātiō* et *uerbiuēlitātiō* (Plt., As. 307).

Sans étymologie certaine. V. *uēlōx*.

uellō, **-is**, **-uellī** (*uulsī*), **uolsum** (*uulsum*), **uellere** : arracher, tirer violemment, en particulier « tirer les poils, la laine, les plumes », d'où *uolsus* (*uul-*) « épilé » (avec *-ol-* issu de *l̥*), *uolsella* f., dérivé de *uolsus*, « pince à épiler », puis « pince » de dentiste, etc. ; *uellus*, *-eris* n. (*uellimna* avec un « suffixe » peut-être étrusque ; cf. Ernout, Philologica I, p. 34) « toison » qu'on arrachait d'abord à la main avant de connaître la tonte au moyen de ciseaux ; cf. Varr., L. L. 5, 54 et 130. Panroman, sauf roumain. M. L. 9182.

Autres dérivés et composés : *uellicō*, *-ās* : tirailler, pincer ; d'où « taquiner, médire de » (cf. notre « déchirer à belles dents »), M. L. 9181, *ēuellicō* (un exemple tardif) ; *uellicātiō* (Sén.) ; *uellicātim* ; *uulsiō* (Vég.) ; *uulsūra* (Varr.) ; *uulsō*, *-ās* ; *uulsīcius* ; *uellīgō* (tardifs) ; *ā-*, M. L. 817, *con-*, *dē-*, M. L. 2611, *dī-*, *ē-*, M. L. 2927, *inter-*, *per-*, *prae-*, *re-*, *sub-uellō* et *ā-*, *con-*, *ē-*, *re-uulsiō*. — *Conuulsiō*, dans la langue médicale, a pris le sens spécial de « crampe, convulsion ».

A en juger par *uulsī*, *uulsus*, le *-ll-* dans *uellō* peut reposer sur *-ld-* comme dans *pellō* ; il s'agirait d'un présent à aspect déterminé d'une racine **wel-* sur laquelle tout le verbe aurait été construit. On rapproche γέλλαι · τίλαι (Hes.) (sans doute éolien), got. *wilwa* « ἅρπαξ », *wulwa* « ἁρπαγμός », peut-être hom. ἠ(ϝ)έλωρ « proie » si le mot a un *ϝ*, comme semble l'indiquer le texte homérique, et ἠ(ϝ)αλίσκομαι « je prends ».

Vellicō est formé comme *fodicō*.

Le mot *uellus* rappelle arm. *gełmn* (gén. *gełman*), qui traduit gr. πόκος « toison » ; la forme ancienne serait **wel-nos*. Le caractère de la racine rend malaisé le rapprochement avec *lāna*, tentant par lui-même (v. ce mot). V. *uillus*?

uellus : v. le précédent.

uēlōx, **-ōcis** adj. : vif, agile (classique et usuel).

Dérivés et composés : *uēlōciter* ; *uēlōcitās*, *-atis* ; *praeuēlōx* (Plin., Quint.).

D'un dérivé en **-s-l-o* du groupe de *uegeō*. Cf. aussi *uēles*. V. Ernout, Philologica I, p. 146 et 155.

I. **uēlum**, **-ī** n. : draperie, voile (masculin) ; rideau. Panroman, sauf roumain. M. L. 9184. Germanique : v. h. a. *wīl-lahhan*.

Dérivés et composés : *uēlātus* : voilé, couvert d'un voile ; dans la langue militaire *uēlātī*, ancien nom d'une sorte d'auxiliaires, *accēnsī uēlātī*, qu'on interprète, peut-être par étymologie populaire, par « ceux qui n'ont que l'habit » ; *quia uestiti inermes sequerentur exercitum* (P. F. 13, 25 et F. 506, 23), cf. *uēles*? *uēlātus* semble antérieur à *uēlō*, *-ās* « voiler », M. L. 9179 (sens propre et figuré) ; *inuēlātus* (tardif et rare) ; *uēlāmen* (poétique et prose impériale) ; *uēlāmentum* ; *uēlārium* « auvent ou rideau tendu au-dessus d'un théâtre ou d'un amphithéâtre » ; *uēlārius* : huissier de la chambre de l'empereur ; *uēlātiō* (S[t] Aug.) : prise de voile ; *con-*, *dē-*, *ē-*, *ob-*, *prae-*, *re-uēlō*, ce dernier souvent employé au sens figuré « révéler » (irl. *relaim*?), comme *reuēlātor*, *reuēlātiō*, *reuēlātōrius*. Cf. aussi **aduēlāre* (*ar-*), M. L. 214 ; **disuēlāre*, 2697.

II. **uēlum**, **-ī** n. (ordinairement au pl. *uēla*, *-ōrum*, d'où les formes romanes féminines du type it. *vela*, fr. *voile*) : voile de vaisseau. Terme général, cf. Rich, s. u. Ancien, usuel ; panroman, sauf roumain. M. L. 9183. Celtique : irl. *fīal*, britt. *goel*.

Dérivés et composés : *uēlāris* : de voile (Plin.) ; *uēlifer*, *-ger*, *-uolus* (*-uolāns*), composés poétiques ; *uēlificor*, *-āris* (*uēlificō*, époque impériale) : mettre les voiles (*uēla facere*), faire voile ; s'emploie par image dans le sens de « déployer toutes ses voiles (= tout son zèle) pour quelqu'un » ; cf. Cael. ap. Cic., Fam. 8, 10, 2 ; *uēlificātiō* (Cic.) ; *uēlificus* « qui fait voile » (seulement dans Pline, peut-être reformé sur *uēlificor*) ; *uēlificium* (Hyg.).

A *uēlum* se rattache étymologiquement :

uexillum : *deminutiuum est a uelo*, P. F. 19, 5 ; « étendard » ou « bannière » (différent de *signum*, cf. Rich, s. u.), faite d'une pièce d'étoffe carrée attachée par le haut à une traverse horizontale, comme la voile l'est à la vergue, et qui était spécialement l'enseigne de la cavalerie ou des troupes auxiliaires. — Dérivés et composés : *uexillārius* : enseigne ; *uexillārii* : nom donné à un corps de vétérans sous l'Empire : *uexillātiō* ; *uexillifer*.

Il est difficile de dire si les deux *uēlum* se ramènent à un original commun ou s'il y a seulement homonymie ; si *uēlum* « voile » est issu de **wes-lom*, cf. *uestis*, et *uēlum* « voile de vaisseau », de **weg-s-lo-m*, comme v. sl. *veslo* « rame », cf. *uehō* ; ou bien si les deux sens sont issus d'une forme unique **weg-z-lom* d'une racine **weg-* « tisser », dont ce serait l'unique représentant en latin. Les formes lat. *uēlum*, *uexillum* supposent un point de départ **wek-slo-* ; on rapproche irl. *figim* « je tisse », gall. *gwen* « tisser », v. h. a. *wichili* « chose enroulée ». Pour les Latins, il y avait deux mots distincts, comme le montre la différence de traitement dans les langues romanes.

uēna, **-ae** f. : d'une manière générale, toute espèce de conduit, veine ou filet d'eau, filon de métal (d'où l'expression imagée Hor., A. P. 409, *ego nec studium sine diuite uena, | nec rude quid possit uideo ingenium*), etc. ; en particulier, « veine » (ou « artère ») et tout objet y ressemblant par sa forme : « veines » (du bois, du marbre, etc.) ; rangée ou file d'arbres. *Sēnsū obscēno* dans Martial et Perse. Ancien, usuel ; panroman. M. L. 6185.

Dérivés et composés : *uēnula* ; *uēnōsus* (époque impériale), M. L. 9203 ; *uēnātilis* (Cassiod.), formé sur *aquātilis* ; *interuēnium* : vide, interstice (Vitr., Pall.). Sans étymologie sûre.

uendō, **uēneō** : v. *uēnum*.

uenēnum, **-ī** n. : décoction de plantes magiques, charme, philtre ; teinture, d'après gr. φάρμακον. Sens ancien e. g. Afranius, R[3] 380 sqq., *aetas et corpus tenerum et morigeratio | haec sunt uenena formosarum mulierum*. Synonyme de gr. φάρμακον et, comme lui, a pris vite le sens péjoratif de « poison » (classique, Cic.), bien que Salluste précise le sens du nom par un adjectif, Cat. 11, 3 : *ea (auaritia) quasi uenenis malis imbuta*, et que le Digeste recommande de préciser le mot par *bonum* ou *malum* (comme pour *dolus*) ; cf. Dig. 50, 16, 236 : *qui uenenum dicit, adicere debet utrum malum an bonum ; nam et medicamenta uenena sunt*. Ancien, usuel ; panroman, en partie sous des formes savantes. M. L. 9195 ; B. W. *venin*. Celtique : britt. *gwenwyn*.

Les dérivés et composés ont tous le sens péjoratif : *uenēnātus* et *uenēnō*, *-ās* ; *uenēnārius* (époque impériale) ; *uenēnifer* (poétique) ; *uenēnōsus* (tardif) ; *uenēficus*, d'où *uenēficus*, *uenēfica* « empoisonneur, empoisonneuse » ; *triuenēfica* (Plt.) ; *uenēficium* (classique).

uenēnum représente un ancien **uenes-no-m* avec le sens de « philtre », cf. *Venus*, et pour le sens correspond à la fois à φίλτρον et à φάρμακον. Le suffixe *-no-* a la valeur d'un instrumental comme dans *dōnum*. *Venēficus* est issu par haplologie de **uenēni-ficus*, comme *sēmodius* de **sēmi-modius* ; il traduit le gr. φαρμακός.

ueneror, **-āris** (*uenerō*, Plt., etc.) : adresser une demande aux dieux, demander une faveur ou une grâce (*u. ut*) ; Plt., Ru. 1349, *illaec aduorsum si quid peccasso, Venus, | ueneror te ut omnes miseri lenones sient* ; par suite « vénérer, révérer, respecter ». Dénominatif tiré de *uenus*, usité d'abord dans l'expression *Venerem uenerārī*, cf. plus haut Plt., Ru. 1349 et 305 ; Poe. 278, du type *pugnam pugnāre*, s'est appliqué ensuite aux autres dieux ; cf. Poe. 950, *deos deasque ueneror, qui hanc urbem colunt* ; Ru. 257, etc. ; T.-L. 8, 9, 6 (dans une ancienne formule où il allitère avec *uenia* : [*omnes deos*]... *precor, ueneror, ueniam peto feroque ut*), et par extension à tout être ou objet digne de vénération, e. g. T.-L. 36, 17, 15, *quin omne humanum secundum deos nomen Romanum ueneretur*, etc. Ancien, classique ; semble être passé de la langue religieuse dans la langue littéraire ; non populaire. De même les dérivés : *uenerātiō* (classique), *-tor*, *-bilis* (Ov.), etc., tous d'époque impériale. Adopté par le vocabulaire de l'Église. Non roman.

V. *Venus*.

uenetus, **-a**, **-um** : bleu-turquoise. Adjectif de la langue impériale, appliqué d'abord à un parti du cirque, « les Bleus », ainsi appelé sans doute parce que les cochers qui portaient la casaque de cette couleur étaient originaires de Vénétie ou parce que leurs vêtements provenaient de cette province (cf. Juv. 3, 170 : *contentusque illic Veneto duroque cucullo*) ; cf. aussi *lutum Venetum*, qui désigne une sorte de pâte de toilette dans Mart. 3, 74, 4. Dérivé : *uenetiānus* « partisan des bleus ». Conservé seulement en roumain. M. L. 9199.

uenia, **-ae** f. : 1° indulgence, pardon : *u. dare*, *petere* (uniquement dans ce sens chez Plt. et Tér.) ; 2° faveur, grâce (accordée par les dieux) ; cf. T.-L. 8, 9, 6, sous *ueneror*, et Cic., Rab. perd. 2, 5, *ab Ioue O. M. ceterisque deis pacem ac ueniam peto*. Fréquent dans la locution *bonā uenīā*, synonyme de *bonā pāce*.

Dérivés tardifs : *ueniālis* « véniel » ; *ueniābilis* et *inueniābilis*. Pas de verbe. Le latin dit *ignōscō*, auquel *uenia* sert de substantif.

Non roman, sauf dans des mots savants venus par l'Église. M. L. 9199.

Appartient sans doute à la racine **wen-* « désirer » qu'on a dans *uenus* ; mais le sens en est fort éloigné.

Venilia, **-ae** : nom d'une divinité marine « *a ueniendo ac uento* », Varr., L. L. 5, 72 ; cf. *uenilia unda est quae ad litus uenit*, Varr. ap. Aug., Ciu. D. 7, 22, et Thes. Gloss., s. u. : *uenilia maris exaestuatio quae ad litus uenit. Varro* : *uenilia unda quae ad litus uenit, salacia quae ad mare redit*. Étymologie populaire?

ueniō, **-īs**, **uēnī**, **uentum**, **uenīre** (formes de subjonctif du type *-uenam* dans *aduenat*, Plt., Ps. 1030 ; *peruenant*,

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

Tri. 93, etc.) : venir. Ancien, classique et usuel. Panroman ; dans certaines langues romanes, a servi d'auxiliaire pour la formation du passif ou du futur. Le point de départ de cet emploi a dû être l'usage du verbe dans les locutions comme *uenīre in amīcitiam, in calamitātem, in odium*, etc., très fréquentes (notamment dans César) ; de là on est arrivé à dire *uenīre amīcus* et *uenīre amātus*, constructions qu'on trouve déjà en bas latin, cf. Mulomedicina Chironis (vers 400 ap. J.-C.?), l. III, 157 : *si equus de uia coactus uenerit* ; et, pour *dēueniō*, Greg. Tur., Franc. 7, 40 : *quid thesauri... deuenissent* ; Anthim. 4 : *caro... deuenit cruda* ; v. Thes. V 850, 77 sqq. M. L. 9200. Dans l'exemple de Plaute, Au. 239, *dummodo morata recte ueniat, dotatast satis*, qu'on invoque parfois (cf. Havers, KZ, 45 (1919), 372 sqq.), *uenīre* a son sens normal : « pourvu qu'elle vienne chez moi (en qualité d'épouse) avec un bon caractère... ».

Dérivés et composés : *uentiō* : venue ; un exemple de Plt., Tru. 622 : *quid tibi huc uentio est?* ; les composés *conuentiō*, *inuentiō*, *interuentiō* sont, au contraire, usuels et classiques ; *uentor* n'est attesté que dans Ennodius, mais *aduentor* est dans Plaute et s'est maintenu dans la langue parlée ; cf. ital. *avventore*. **Ventus*, *-ūs* n'existe que dans les composés *aduentus*, *conuentus*, etc. ; de même, un substantif *-uena* figure dans *aduena*, *conuena*.

uentō, *-ās*, peut-être dans Varr., Men. 150, cité par Non. 119, 2, *cum illuc uento* (sic libri ; *uenio*, edd.), attesté en tout cas dans la glose de P. F. 517, 4, *uentabam dicebant antiqui, unde praepositione adiecta fit aduentābam* ; et dans *aduentō*, *reuentō* et par les formes romanes du type **deuentāre*, M. L. 2612. Cf. *ītō* en face de *eō*, etc.

uentitō, *-ās* : venir souvent, fréquenter (classique, Cic., Cés., mais rare) ; cf. *cantitō*, *dictitō*, etc.

La plupart des composés de *ueniō* n'ont que le sens du simple, précisé par le préverbe de sens local ; ainsi *adueniō* « venir auprès », « arriver » et « advenir » (en parlant d'événements) ; de là *aduena* m. « celui qui arrive, étranger » ; *aduentus*, *-ūs* m. (gall. *adfan*, *azvent*) ; *aduentīcius* ; *aduentōrius* ; *aduentō*, *-ās* « approcher à grands pas », avec un sens accessoire d'hostilité, d'où l'emploi au sens de « attaquer » (cf. *aggredī*), bien conservé dans les langues romanes, M. L. 216, *aduenīre* ; 218, *adventāre* et *arventāre* (cf. *ad* et *ar*) ; 219, *adventor* ; 220, *aduentus* ; 215, **advenicāre* ; *anteueniō* ; *circumueniō* ; *dēueniō*, conservé avec le sens de « devenir », M. L. 2612 et 2613, **deventāre* ; *interueniō* ; *ob-*, *per-*, *post-*, *prae-*, *re-ueniō* (*-uentō*), *super-*, *trāns-ueniō*.

Des développements de sens particuliers se sont produits dans *conueniō*, *-īs* « venir ensemble, se réunir », qui, à côté de ce sens propre, conservé dans *conuentus*, *-ūs* m. « réunion » (irl. *conuent*), *conuenticulum*, *conuentīcius*, *conuentiō* « assemblée » (britt. *cenfaint*), a pris le sens moral de « convenir avec (et « convenir à ») », tomber d'accord », qui s'emploie aussi impersonnellement : *conuenit ut* « il est convenu que » ; M. L. 2192 et 2193, **convenium* ; 2194, *conventus*. De là *conueniēns* « qui s'accorde avec ; qui convient, convenable » ; *conuenienter* « en accord avec » ; *conuenientia* « accord, conformité », qui semblent créés par Cicéron pour traduire συμφώνως et συμπάθεια et ὁμολογία ; cf. Fin. 3, 21, *quod ὁμολογίαν Stoici, nos appellamus conuenientiam, si placet* ; Diu. 2, 124, *ex quadam conuenientia et coniunctione naturae quam uocant* συμπάθειαν ; et les contraires *inconueniēns* (non dans Cic.), *inconuenienter*, *-tia* (tardifs), *disconueniō* (Hor., Lact.), *disconuenientia* (Tert.).

Le substantif *contiō* suppose un verbe **co-ueniō*, comme *co-eō* ; v. *cum*, *contiō*.

ēueniō (subjonctif ancien *ēuenat*, *ēuenant*), qui, en dehors du sens de « venir de, sortir », a pris le sens moral de « résulter » : *euentus est alicuius exitus negotii, in quo quaeri solet quid ex quaque re euenerit, eueniat, euenturum sit*, Cic., Inu. I 28, 42 ; puis simplement de « se produire, arriver » ; d'où *ēuentum* « événement ».

inueniō : venir dans, sur ; par suite « rencontrer », et « trouver, découvrir, inventer ». Dérivés : *inuentiō*, *-tor*, *-trīx*, *-tiuncula*, *-tum*, *-tus*, *-ūs* ; *inuentārium* ; **inuentō*, M. L. 4527 a.

interueniō : intervenir (d'où gall. *attrywyn*) ; *interuentus*, *-tor* (Cic.), *-tiō*, M. L. 4499.

prōueniō : venir au jour, provenir (correspondant à *prōdūcō*, *prōgignō*), pousser et « bien pousser, réussir » ; *prōuentus*, *-ūs* m. : production, récolte, réussite.

subueniō : 1° survenir, venir subrepticement ; 2° venir au secours de (cf. *succurrō*, *subsidium*) ; *subuentō*, *-ās* (Plt.) ; *subuentiō* (Cassiod.) ; 3° venir à l'esprit, M. L. 8408.

Le *u* initial repose ici sur un ancien g^{w} : osq. *kúmbened* « conuēnit », ombr. *benust* « uēnerit ». Le grec a, au présent seulement, avec le même suffixe, βαίνω, synonyme de *ueniō*. Ailleurs, les formes sont en *-m-* : got. *qiman*, v. angl. *cuman* « venir », tokh. A *kakmu*, B *kekamu* « venu », lit. *gemù*, *gimti* « naître » (venir au monde), véd. aor. *dgamam*, parf. *jagama* « je suis venu » ; le rôle de **-em-* ne semble pas être ici le même que dans *premō*. L'arm. *ekn* « il est venu », véd. *dgan* est ambigu, puisque *n* peut représenter ici un ancien *m* devant *t* : **e-g^{w}em-t* ou **eg^{w}-en-t*. Il y a une autre forme **g^{w}ā-*, dans véd. *d-gāt*, gr. dor. ϐᾶσα (ion.-att. ϐᾶσῃ), arm. *e-kayk'* « venez » (et peut-être traces en irlandais, au sens de « mourir », v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, 458). Chacune des trois formes **g^{w}en-*, **g^{w}em-*, **g^{w}ā-* dont la répartition initiale ne saurait être déterminée, fournissait un aoriste radical ; véd. *dgan* = arm. *ekn*, véd. *agāt* = gr. (dor.) ϐᾶσα. Le présent est partout secondaire, soit qu'il ait été obtenu par passage au type thématique de formes à vocalismes divers, comme dans got. *qiman* et v. angl. *cuman*, ou par des suffixes, comme dans skr. *gácchati* « il vient », gr. βάσκω, ou dans gr. βαίνω, lat. *ueniō*. Le perfectum de lat. *uēnī* rappelle, pour le vocalisme, le pluriel got. *qemun* « ils sont venus ». Pour *inueniō*, v. *ignōscō* (fin).

uennū(n)cula, -ae (*uēnūcula*, *uēnnuncula*, *uēnīcula*) f. : vigne donnant un raisin séché et mis en conserve ; cf. Hor., S. 2, 4, 71 ; Col. 3, 2, 2 ; Plin. 14, 34. V. *uinnus*? Cf. André, REL, XXX, 1952, 136.

uēnor, -āris, -ātus sum, -ārī : poursuivre le gibier, chasser. Transitif et absolu, sens propre et figuré. Ancien, usuel et classique. M. L. 9186.

Dérivés : *uēnātus*, *-ūs*, M. L. 9189 ; *uēnātiō* : chasse, battue ; et « venaison, gibier », M. L. 9187 ; *uēnātor*, M. L. 9188, *-trīx* ; *uēnātōrius*, M. L. 9188 a ; *uēnātura* (Plt.) ; *uēnābulum* : épieu de chasse, M. L. 9185 a ; *uēnāticus* (*-ticius*) : de chasse, *u. canis* ; *-tīuus* (Cassiod.). V. Rich, s. u. *uēnābulum*, *uēnātiō*, *-tor*, *-trīx*.

Sorte d'itératif à voyelle longue radicale d'une racine qui fournit notamment av. *vanaiti* « il conquiert, il obtient par la lutte », v. h. a. *winnan* « lutter », skr. *vanóti* « il gagne, il conquiert », lit. *vejù*, *vyti* « chasser », etc. La racine est sans doute la même que celle de *uenus*. La formation est du type, exceptionnel, de *cēlāre* ; elle indique un procès qui se poursuit sans terme défini. — Cf. *Venus*.

uēnsica : v. *uēsīca*.

uenter, -tris m. : ventre. Terme général désignant le ventre en tant que réceptacle des entrailles ou des aliments (d'où *uentrī operam dare* « soigner son ventre », etc.) ou en tant que réceptacle du fœtus, fe. g. T.-L. 1, 34, 3 : *ignorans nurum uentrem ferre*. S'emploie aussi d'objets en forme de ventre, notamment dans les langues techniques, *u. parietis*, *u. aquae ductūs*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9205.

Dérivés : *uentrīculus* : 1° ventricule du cœur (Cic.) ; 2° estomac (Cels.) ; *uentriculōsus* ; *uentriculātiō* (Cael.) ; *uentricellus* (Gloss.), M. L. 9208 et 9209 ; *uentriōsus* (et tardifs *uentricōsus*, *uentruōsus*, *uentrōsus*) : ventru (Plt.) ; *uentrālis*, d'où *uentrāle* « ceinture » (époque impériale) ; *uentrigō*, *-ās* (bas latin) ; *Ventriō*. Composés rares et tardifs : *uentri-cola*, *-cultor*, *-fluus*, *-loquus* ; *uentrificātiō* (Cael. Aur.). Cf. aussi M. L. 9210-9211, **ventrisca*, **ventriscula*.

La formation rappelle celle de gr. γαστήρ (gén. γαστρός) « ventre, estomac ». Des mots, du reste différents entre eux, comme skr. *udáram* « ventre » (cf., chez Hésychius, ὄδερος · γαστήρ) et v. pruss. *weders* « ventre, estomac », lit. *vėdaras* « estomac » offrent une ressemblance, mais lointaine. Got. *qiþus* « στόμαχος, κοιλία » est plus loin encore. V. *uterus* ; et *uēsīca*.

uentus, -ī m. : vent. S'emploie au singulier et au pluriel ; au sens propre et au sens figuré, comme symbole de l'inconstance ; e. g. Cat. 70, 4, *in uento et aqua scribere* ; Cic., Pis. 9, 21, *alios ego uidi uentos ; alias prospexi animo procellas*. Pluriel personnifié et divinisé dans Turp., Com. R³ 113. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9212.

Dérivés et composés : *uentulus* : petit vent (Plt., Tér.) ; *uentōsus* « plein de vent (*-a cucurbita*, d'où « ventouse »), venteux, éventé » et « inconstant, vide, vain » ; *uentōsē* ; *uentōsitās*. M. L. 9207 a.

uentilō, *-ās* (*uentulō*, CGL V 650, 43, sous l'influence de *uentulus*, cf. ital. *ventolare*, etc.) : transitif, 1° exposer au vent (*u. facem*) ; en particulier, dans la langue rustique, « exposer le grain au vent, secouer, vanner » (sens conservé en roman, cf. M. L. 9207) ; absolu, 2° faire du vent. Employé par image au sens de « agiter » et, dans la langue militaire, « s'agiter, s'escrimer, préluder au combat » ; *uentilātiō*, *-tor* « vanneur » et « jongleur » ; *uentilābrum* « van », M. L. 9206 ; *uentilāmentum* ; *uentilātōrium* (Gloss.) ; *ēuentilō*, *-ās* (Col., Plin.). Sur *uentilō* a été refait à très basse époque *uentō*, *-ās* « vanner » ; cf. Hoogterp, *Les vies des pères du Jura*, p. 17, et M. L. 9204.

ēuentō, *-ās* : terme médical peut-être fait d'après ἀποπνέω : chasser par le vent ; cf. M. L. 3112, **exventāre* ; 3113, *exventulāre*.

Le mot se retrouve dans : gall. *gwynt* (peut-être emprunté), got. *winds*, tokh. A *wänt* (B *yente*), hitt. *ḫuwant-* « vent » (de **hwent-*), tandis que l'indo-iranien a une forme autre : skr. *vātaḥ*, av. *vātō*. — La racine **wē-* « venter » fournissait un présent radical : véd. *vāti* « il souffle (du vent) », gr. ἄησι ; ce présent a tendu à être remplacé par des dérivés : v. sl. *vejetŭ*, got. *wōdia* (v. h. a. *wāju*) et le sanskrit même a *vāyati*. Le latin n'a pas gardé de forme verbale. — Le vent est une puissance active, capable d'être considérée comme divine « Celui qui souffle » ; il est nommé au masculin : skr. *vāyúḥ* et av. *vāyuš*, lit. *vėjas*, v. sl. *větrŭ* ; et au féminin : v. pruss. *wetro* (lit. *vėtra* « tempête »), cf. gr. ἀΰρᾱ « brise ». V. *uannus*.

uēnum (nominatif non attesté ; on trouve seulement l'accusatif *uēnum*, e. g. T.-L. 24, 47, 6, *dare alqm uenum*, et le datif *uēnō*, Tac., A. 13, 51, 1, *quae ueno exercerent* ; le datif *uēnuī* dans Apulée a subi l'analogie des formes de supin) : vente.

Dérivés et composés : *uēnālis* : qui est à vendre, vénal ; *uēnālitās* (bas latin) ; *uēnālicius* : concernant la vente ; spécialement, comme *uēnālis* qui désigne un esclave à vendre, *uēnālicius* m. « marchand d'esclaves » ; *uēnālicium* « marché aux esclaves » ; *uēnāliciārius*.

uēnum dō, *dās*, *dedī*, *datum*, *dare* : mettre en vente. Les deux termes de ce juxtaposé ont fini par se souder, d'où *uēnundō* et *uendō*, *uendis*, *uendidī*, *uenditum*, *uendere* : vendre, mettre en vente, et aussi, le vendeur ayant l'habitude de prôner sa marchandise, « vanter », e. g. Cic., Att. 13, 12, 2 : *Ligarianam praeclare uendidisti*. Ce dernier sens est toutefois plus fréquent dans le dérivé *uenditāre* « chercher à vendre », où, du reste, il s'explique mieux. De *uendō*, le passif est *uēneō* (de *uēnum eō* « aller à la vente »), *-īs*, *-iī*, *-īre* (*-īrī*, Plt., Pe. 577), comme de *perdō*, *pereō* (cf. aussi *interficiō*, *intereō*). A côté de *uēneō* un passif *uendor* a été créé, qui est attesté dès Varron. Panroman. M. L. 9190.

Dérivés : *uendāx* (opposé à *emāx* par Caton) ; *uendibilis* (classique) ; *reuendō* et *reueneō* (Dig.) ; *uenditum* « vente » ; *uenditor*, *-trīx* (d'où **vēndĭtrīcula*, M. L. 9194), *-tiō*, M. L. 9192-9193 ; *uenditō*, *-ās*, M. L. 9191 ; *uenditātiō*, *-tor*.

Cf. skr. *vasnám* « prix », d'où *vasnáyati* « il trafique », arm. *gin* (*gnoy* ; souvent pl. *gink'*, *gnoc*) « prix d'achat, valeur » (d'où *gnem* « j'achète »). L'ω de hom. ὤνος « prix d'achat », att. ὠνή « achat, prix d'achat », suppose un ancien **ō* ; mais lesb. ὄννᾱ repose sur **wosnā*. On ne saurait dire si lat. *uēnum* repose sur **wesno-* ou sur **wēsno-* ; on pourrait même penser à une forme sans *-s-* si l'on rapproche v. sl. *věno* « prix de la fiancée, dot ». Le hittite a *uššaniya* « vendre » et *waš-* « acheter », celui-ci sans le suffixe *-no-*.

L'usage fait de *uēnum*, *uēnō* est parallèle à celui du supin, comme l'indique le *uēnuī* d'Apulée (cf. *nuptum*, *pessum dō*). Cf. l'infinitif osco-ombrien en *-um*.

uenus, -eris et **Venus** f. : 1° l'amour physique, l'instinct, l'appétit ou l'acte sexuel ; sens bien conservé chez

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

les auteurs qui traitent de l'amour, Lucrèce, Virgile, Columelle, Pline, etc. ; 2° qualités qui excitent l'amour, grâce, séduction, charmes ; au pluriel, traduit χάριτες ; 3° personnifié et divinisé, *Vénus* « déesse de l'amour », réplique latine de l'Αφροδίτη grecque, dont elle a pris tous les sens, notamment celui de la planète *Vénus* ; par suite « objet aimé comparable à Vénus (fr. « déesse »), belle, amante » ; 4° coup de dés favorable (dit aussi *uenerius*).

De *uenus* dérivent deux adjectifs : 1° un adjectif en *-to-*, indiquant la qualité, *uenustus* (cf. *onus/onustus*) « qui possède ou qui excite l'amour », *-a mulier*, et par dérivation « désirable, séduisant, aimable, gracieux », etc. Adjectif de la prose ou de la poésie familière, ignoré de la poésie épique.

Dérivés : *uenustās* (cf. *honestus/honestās*) : séduction, grâce, etc. ; *uenustē* ; *uenustulus*, diminutif affectif ; *inuenustus* ; *uenustō*, *-ās* « parer, embellir » (Naev., S[t] Ambr.) ; *dēuēnustō* (Gell.).

2° un adjectif en *-io-* du type *pater/patrius* indiquant la propriété, *uenerius* « qui appartient à Vénus », *-a sacerdōs*, *-us seruus* ; et « érotique ».

Sert d'épithète pour désigner certains objets : *-s iactus*, cf. plus haut ; *-a concha*, nom d'un coquillage dont la forme évoque le sexe de la femme, M. L. 9196 ; *-um lābrum* « cardère », etc. Adjectif rare, exclu de la poésie dactylique.

Composés artificiels : *ueneriuagus*, cf. *uolgiuagus*, *ueneri-peta*.

Venus est un ancien neutre en *-os/-es*, du type *onus*, *opus*, etc., qui a perdu son genre originel, lorsque le concept qu'il désignait a été personnifié ou divinisé pour traduire l'Αφροδίτη grec, comme *cupīdō* a été masculinisé pour doter *Venus* d'un fils correspondant à Ἔρως. *Venus*, *uenustus*, *uenustās* sont comparables à *honōs* (sans doute ancien neutre), *honestus*, *honestās* ; *ueneror* à *operor*.

Venus a un correspondant exact pour la forme dans skr. *uanaḥ* « désir », attesté dans l'instrumental védique *uanase* ; cf. aussi les composés *gīr-vanas-* « aimant les hymnes », « épithète des dieux » et *yajña-vanas-* « aimant les sacrifices ».

Le passage du neutre au féminin en latin a pu être favorisé par le fait qu'un certain nombre de noms abstraits sont de genre hésitant ; ainsi *decus* et *decor*, etc. Cette hésitation est ancienne (cf. *tepor*). Le sanskrit, à côté de *vánaḥ*, a un féminin *vaníḥ*. Le gr. ἔρως m. est sans doute le substitut d'un ancien neutre.

La racine **wen-* « désirer » est bien représentée dans les langues indo-européennes, notamment en indo-iranien et en germanique : skr. *vánati*, *vanóti*, *vāñchati* « il désire » ; v. h. a. *wunskan* « désirer » ; got. *wunan* « se réjouir » et *unwunands* « ne se souciant pas de » ; v. h. a. *wunna*, *wunni*, dont la forme rappelle celle de *uēnia*, etc. Le degré long **wēn-* est dans *uēnor*. V. *uenēnum*, *ueneror*, *uenia*. Sur le groupe, v. Ernout, Philologica II, p. 87 sqq.

ueprēs, -ium m. et f. pl. : buisson d'épine. Usité ordinairement au pluriel, quoique le singulier soit attesté dans la langue impériale (Ov., Col., Plin.) ; aussi la forme de nominatif singulier est-elle peu sûre : *ueprēs*, *uepris* et même *ueper*.

Dérivés : *ueprētum* ; *ueprāticus* (Col.) ; *ueprēcula*. Sans étymologie.

uēr, uēris n. : printemps ; printemps de la vie (Cat., Ov.) ; productions du printemps, cf. *uēr sacrum*. Usité de tout temps. M. L. 9213 ; beaucoup de formes romanes remontent à *prīmum uēr* (cf. *prīmum tempus*), e. g. Caton, Agr. 50, 1, *prata primo uere stercerato luna silenti* ; et dans les gloses *uernum* : *primum uer* ; v. B. W. *printevère* et *printemps*. On a éliminé le monosyllabe.

Dérivés : *uernus* : de printemps ; *uernum* (sc. *tempus*) qui dans la langue familière tend à remplacer *uēr* (cf. *hībernum* en face de *hiems*) ; *uernō*, *-ās* : être au printemps ou dans son printemps, M. L. 9234 ; *uernālis* ; *uernātiō* : changement de peau, mue printanière, et concret « dépouille de serpent » (Plin.) ; *uernifer* (= ἐαροτρεφής) ; *uernicomus* (Mart. Cap.) ; *uernisera* « messālia auguria », P. F. 520, 8, de *uerni* + *serus*, de *serō* « semer » ; *uerniroseus* (Ps.-Tert.) ; *praeuernat* « le printemps est précoce » (Plin.) ; *uerculum* « petit printemps », terme de tendresse forgé par Plt., Cas. 837 ; *uērānum* (*tempus*) (Gloss.), M. L. 9216 ; *Vērānius*, *-a*, noms propres ; cf. M. L. 9215, **uērānea*.

Cf. v. isl. *várr* « printemps ». On rapproche, de plus, le groupe de gr. (*F*)ἔαρ « printemps », v. sl. *vesna*, av. *vaŋhar-*, etc. ; le passage de **wēsr-* à **wer-* remonterait à l'indo-européen : pure hypothèse.

uērātrum, -ī n. : hellébore. Ancien (Caton), usuel. Étymologie inconnue : « probablement de *ueru* « broche » avec attraction de *uērus* » ; v. André, *Lex.*, s. u.

uerbascum, -ī n. : molène et bouillon-blanc. Depuis Pline. Étymologie inconnue ; le rapprochement de *uerpa* (d'Alessio) ou de *uerbum* (P. Fournier) ne convainc pas. Mot ligure avec suffixe en *-asco*? V. André, *Lex.*, s. u.

uerbēna, -ae f. (usité surtout au pl. *uerbēnae*) : *uerbena proprie est herba sacra, ros marinus, ut multi uolunt, i. e.* λιβανωτίς, *sumpta de loco sacro Capitolii, qua coronabantur fetiales et pater patratus foedera facturi, uel bella indicaturi. Abusiue tamen uerbenas iam uocamus omnes frondes sacratas, ut est laurus, oliua, uel myrtus*, Serv., Ae. 12, 120. *Verbēna* est le féminin d'un adjectif **uerbēnus* de **uerbesnos*, cf. *terrēnus*, dérivé d'un thème en *-os/es-*, **uerbos* (cf. *uerbera*) ; c'est l'herbe qui sert à frapper le traité, *ferīre foedus*, et avec laquelle le roi touchait le *pater patrātus* ; cf. T.-L. 1, 24, 6 : *is patrem patratum Spurium Fusium fecit, uerbena caput capillosque tangens*. — A désigné d'autres plantes magiques ou médicinales, cf. Cels. 2, 22 ; 8, 10, 7, et notamment la « verveine ». Ancien, usuel. M. L. 9219.

Dérivés : *uerbēnātus* ; *uerbēnārius* ; *uerbēnāca* « verveine », M. L. 9220 (cf. *lingulāca*) ; *uerbēnāceus*. Celtique : irl. *berbain*, britt. *vervencou*.

uerbera, -um n. pl. : verges, coups de fouet. Le singulier n'est attesté avec le sens de « fouet » qu'à partir de l'époque impériale et aux cas obliques *uerbere*, *uerberis*. Le nominatif *uerber* cité par les gloses n'est pas attesté dans les textes ; il est refait sur *uerbera*, comme *iugerum* sur *iugera*. La forme ancienne devait être **uerbos*, **uerbus*, gén. **uerbeses* > *uerberis*. Cf. le composé

subuerbustus dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15) : *ulcerosam, compeditam, subuerbustam, sordidam*, que F. explique à tort par « *ueribus ustam* ». Ancien, usuel ; non roman. Formes celtiques douteuses : irl. *ferb*?

Dérivés : *uerberō, -ās* : fouetter, frapper à coups de verges ; malmener ; M. L. 9221 ; *uerberō, -ōnis* m. « pendard » (langue familière) ; *uerbereus* adj. plautinien, *u. caput* ; *uerberātiō, -ōnis, -tor, -tus, -ūs* m. ; *uerberābilis, -bundus*, tous deux plautiniens ; *uerberiō, -ās*, fréquentatif employé par Caton, F. 519, 28 ; *ad-, con-, dē-, dī-, ē-, ob-, re-, trāns-uerberō*, tous rares et généralement assez tardifs, sauf *dēuerberāre*, qui est dans Térence ; *dīuerberāre* (Lucr.) ; *trānsuerberō* (Cic., Fam. 7, 1, 3).

Les correspondants les plus proches se trouvent en baltique et en slave : lit. *vīrbas* « jeune branche, verge », serbe *vrba* « osier ». Cf. aussi gr. ῥαπίς « baguette, bâton » et ῥάβδος « baguette, verge ».

uerbex : v. *ueruex*.

uerbum, -ī n. : mot ; *uerbum, uerba facere* « parler ». S'oppose à *rēs* « chose, réalité ». Dans la terminologie grammaticale, désigne le « verbe », par opposition à *uocābulum*, le « nom » ; cf. Varr., L. L. 8, 11 ; *Aristoteles* (Rhet. 3, 2) *orationis duas partes esse dicit : uocabula et uerba* (= ὀνόματα καὶ ῥήματα), *ut homo et equus, et legit et currit*. Dans la langue de l'Église a servi à traduire le gr. λόγος. Usité de tout temps. M. L. 9223 ; celtique : irl. *ferb*.

Dérivés : *uerbōsus* ; *uerbōsē* ; *uerbōsitās* ; *uerbōsor, -ōris* (Irén.) ; *uerbālis* (tardif) et *uerbiālis* ; *-uerbium* dans *aduerbium* trad. de ἐπίρρημα, d'où *aduerbiālis, -liter* ; **conuerbium*, M. L. 2196 ; *dī-uerbium* ou *dēuerbium* = διάλογος, partie de la comédie qui s'oppose aux cantica ; *praeuerbium* : préposition, préfixe (Varr.) ; *prōuerbium* n. : proverbe (classique) (irl. *probeirb*) ; *prōuerbiālis, -liter* ; *uēriuerbium* (Plt., Cap. 568) ; *uerbificātiō* (Caecil.) ; *uerbigerō, -ās* (Apul.) ; *uerbiuēlitātiō* (Plt., As. 307) ; *uerbulum* : petit mot (Ps.-Aug.) ; **uerbulō, -ās*, M. L. 9222.

Verbum rappelle got. *waurd* « mot » ; v. pruss. *wīrds* (Ench.) « mot », lit. *vařdas* « nom » ; tous de **wer-dh-*. Si l'*e* de *uerbum* est ancien, comme il est probable, ce vocalisme est normal dans un neutre ; cf. le vocalisme de gr. *Fέργον*, v. isl. *verk* ; pour ce vocalisme, v. lat. *terum*. Le vocalisme de got. *waurd*, v. h. a. *wort* « parole », est d'un type moins courant ; cf., cependant, le cas de lat. *iugum*. V. pruss. *wīrds* est masculin ; et lit. *vařdas*, avec son vocalisme radical de degré *o*, doit être aussi un ancien masculin ; cf. arm. *gorc* « œuvre », en regard de gr. (*F*)έργον, v. isl. *verk*. Le mot est limité à une zone dialectale de l'indo-européen : du baltique au latin. Mais la racine en est indo-européenne : cf. hitt. *weriya-* « appeler », gr. *Fερέω* (att. ἐρῶ) « je dirai » et (*F*)ῥήτρᾱ « formule légale, loi » (attesté de diverses manières chez Homère, en éléen, en laconien et en cypriote), lesb. *Fρήτωρ* (noté βρήτωρ), att. ῥήτωρ, etc. ; av. *urvdtəm* « prescription », skr. *vrátam* « vœu », sans doute v. sl. *rota* « serment » ; ombr. *uerfale* « *uerbāle », i. e. « templum effātum », T. E. VI a 8 ; cf. Varr., L. L. 7, 8 ; Gell. 13, 14, 1.

uerēdus, -ī m. : cheval de trot, cheval de poste. Mot de la latinité impériale, attesté depuis Martial, emprunté au gaulois. De là : *uerēdārius* « courrier » ; *parauerēdus* « cheval de renfort », fr. *palefroi*, B. W. s. u. ; M. L. 6231 ; et germanique : v. h. a. *pferifrīd*, *pferīd* ; irl. *falafraidh* semble provenir du français.

uereor, -ēris, ueritus sum, -ērī (passif dans Afran. Com. R[3] 34) : éprouver une crainte religieuse ou respectueuse pour ; cf. Plt., Am. 832 : *Iunonem, quam me uereri et metuere est par maxume* ; Cic., Cat. M. 1, 11, 37, *metuebant eum serui, uerebantur liberi*. Parfois employé impersonnellement, cf. Atta (7), *nihilne te populi ueretur*, et les exemples cités par Non. 497, 45 sqq., et encore Cic., Fin. 2, 13, 39, *Cyrenaici, quos non est ueritum in uoluptate summum bonum ponere*. Avec l'infinitif : « avoir scrupule à », e. g. Plt., Am. 1168, *ne ille mox uereatur introire in alienam domum*. — S'est rapidement confondu avec *timeō*, *metuō* ; Plaute, Cap. 349, emploie déjà *ne uereare* comme il dit *ne time*, et chez Cicéron et César la synonymie souvent est entière. A *uereor* se rattachent directement *uerenter* (rare, tardif), *uerendus* (poésie impériale), d'où *uerenda*, *-ōrum* (Plin., Vég.) = *pudenda*, les « parties honteuses », M. L. 9227.

Dérivés et composés : *uerēcundus* : respectueux, réservé ; vénérable ; *uerēcundia* : respect, modestie, réserve, sentiment de honte ou de pudeur ; panroman, sauf roumain, M. L. 9225 ; B. W. *vergogne* ; *uerēcundor, -āris*, ancien et classique, mais rare, ne semble plus attesté après Quintilien. Sur la forme en *-cundus*, v. *fēcundus*.

reuereor, -ēris : respecter, révérer (ancien et classique) ; *reuerēns, reuerentia* (irl. *reberens*), *-ter* ; *reuerendus* ; *reuerēcunditer* (archaïque) ; et *irreuerēns, -tia* (époque impériale) ; *subuereor* (Cic.).

Le présent lat. *uereor* doit remplacer un ancien présent radical. Le germanique a un grand nombre de mots apparentés : v. isl. *varr* « qui fait attention, qui prend garde », *vara* « rendre attentif à », got. *war* « attentif », v. h. a. *biwarōn* « surveiller ». Les formes grecques telles que hom. ὄρονται « ils veillent (sur) », θυρωρός « gardien de la porte », att. φρουρός « gardien » (de προ-*hF*ορος), ὁρῶ « je vois », ἑώρων, etc., supposent une racine **swer-*, voisine de **wer-* ; le hittite a *werite-* « avoir peur », *weritenu* « effrayer » (Benveniste, BSL, 33, 138). Pour la forme, ce qui est le plus près, c'est v. h. a. *werēn* « accorder, fournir », que M. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 518, rapproche de v. irl. *ferid* « il accorde », etc. Si l'on rapproche gaul. *ieuru*, qui semble signifier « il a consacré », le caractère religieux du sens apparaît ; mais cette forme est énigmatique.

ueretrum, -ī n. : parties sexuelles de l'homme ou de la femme : *u. muliebre* (Gael. Aur.). Diminutif : *ueretillum* (Apul.). De *uereor*, comme *uerenda*? Cf. *fulgetrum*. En tout cas, on ne voit pas comment le dériver de *uerū*. N'apparaît que dans la langue impériale (Phèdre, Suét., etc.). V. *excetra*. Pour l'*e* bref, v. Phèdre IV, 15 ; Bücheler, Kl. Schr., III, 52.

uergō, -is (parfait et supin non attestés dans les textes, *uersī*, conjecturé dans Ov., Pont., 1, 9, 52, ou *uerxī* d'après les grammairiens), **-ere** : incliner, pencher vers (transitif et absolu ; dans ce dernier sens, on trouve aussi *uergor*), être sur son déclin (en parlant d'un astre). Non roman.

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

Dérivés et composés : *Vergiliae* f. pl. « les Pléïades ». Attesté depuis Plt. (Am. 275) ; rapproché de *uēr* par l'étymologie populaire : *dictae quod earum ortu uer finem facit*, P. F. 511, 22 ; *a uerni temporis significatione*, Serv., G. 1, 138.

conuergō (Sᵗ Aug., Isid.) ; *dē-uergō* et *dēuergentia* (Gell., Apul., Tert.) ; *dīuergō* et *dīuergia*, *-ōrum* (Grom.) ; *ēuergō* (T.-L. 44, 33, 2) ; *inuergō* (synonyme de *infundō*, Plt., Cu. 108, et poésie impériale) ; *reuergō* (Claud. Mam.) ; *aquiuergium* (Grom.). Tous ces composés sont rares et la plupart sont tardifs. *Vergō* lui-même, quoique classique, est peu usuel et semble appartenir surtout à la langue écrite. La langue parlée employait des composés de *-clīnō*, *inclīnāre*, *dēclīnāre* ou le dérivé de *pendeō*, **pendicāre*, qui sont demeurés dans les langues romanes.

Le rapprochement avec skr. *vṛṇákti* « il plie, il incline » n'est qu'à demi satisfaisant.

uermina : v. *uermis*.

uermis, -is m. : ver. Un doublet *uermen* (cf. *sanguis/sanguen*, etc., M. L. ; *Einf.*³, § 177) est attesté par *uermina* et ses dérivés et par des formes romanes. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9231.

Dérivés : 1° de *uermis* : *uermiōsus* ; *uermiculus* : vermisseau ; larve ; kermès ou cochenille du chêne, écarlate (= *coccum*, d'où les représentants romans du type *vermeil*, M. L. 9230 ; B. W. s. u.) ; *uermiculor*, *-āris* ; *uermiculātus*, qui désigne le pavé en mosaïque où les dessins s'enroulent et s'enchevêtrent comme des vers ; *uermiculāris* ; *uermicāria* « herbe aux vers » ; *uermiculātiō* (Plin.) ; *uermiculōsus* ; *uermēscō*, *-is* (Sᵗ Aug.) ; *uermifluus* (Paul. Nol.).

2° De *uermen* : *uermina*, *-um* : *dicuntur dolores corporis cum quodam minuto motu, quasi a uermibus scindatur. Hic Graece dolor* στρόφος *dicitur*, P. F. 515, 6. Proprement « les vers », c'est-à-dire « maladie causée par les vers » (cf. l'emploi de *uermiculus* pour désigner une maladie des chiens, Gratius, Cyn. 387) ; *uerminor*, *-āris* (et *uerminō*) « avoir des vers », « souffrir des vers, ou comme si l'on avait des vers », « démanger, chatouiller » ; *uerminātiō* ; *uerminōsus*. Malgré le synonyme gr. στρόφος, est sans rapport avec *uertō*, ou avec *uergō*. A pu être influencé par *tormina*.

Vermis n'a un correspondant exact qu'en germanique : got. *waurms*, v. h. a. *wurm*, v. angl. *wyrm* ; on rapproche aussi le dérivé petit russe *vermjányj* « rouge » (couleur obtenue en utilisant certains insectes) et gr. ῥόμος. σκώληξ ἐν ξύλοις (Hes.). Il y a un mot parallèle plus répandu : skr. *kṛmiḥ* « ver », persan *kirm*, lit. *kirmis* (acc. *kirmį*), v. sl. *črŭvĭ* (altéré de **čĭrmĭ* ; cf. *črŭmĭnŭ* « rouge »), irl. *cruim*, gall. *pryf*. Le rapport entre **wṛmi-* et **kʷṛmi-* n'est pas clair. Mot « populaire », instable, à variations singulières (cf. le nom de la « puce », par exemple).

uerna, -ae m. : esclave né dans la maison. Formation populaire en *-a* ; sur ce mot a été fait, sans doute secondairement, un adjectif *uernus* « indigène » (cf. *uatia* et *uatius*), attesté à l'époque impériale. Rattaché par l'étymologie populaire à *uēr*, e. g. F. 510, 7 : *uernae qui in uillis uere nati, quod tempus duce natura feturae est...*

Dérivés : *uernāculus*, *-a*, *-um* : indigène, domestique ; d'esclave ; *uernula* m. (époque impériale) et *Vernulus* ; *uernīlis* (cf. *seruīlis*) : servile ; *uernīliter*, *uernīliter*.

Sans étymologie claire. Peut-être emprunté. L'étrusque a un gentilice *Verna* ; v., en dernier lieu, E. Benveniste, R. Ét. lat., 1932, p. 437.

uernilāgō, -inis f. : nom d'une sorte de chardon, comme *ustilāgō*, dans Dioscoride et le Pseudo-Apulée. V. Fay, KZ, 45, 116. En rapport avec le gaul. *verna* « aune, ver(g)ne », à cause de sa couleur?

uerpa, -ae f. : membrum uirile ; **uerpus, -i** m. : circoncis. Mots populaires (satiriques, Priapées). M. L. 9237.

uerrēs (*uerris*, Varr., R. R. 2, 4, 8 ; *uerrus*, CGL III 18, 27 ; cf. it. *verro*), **-is** m. : verrat. Panroman, sous cette forme ou sous une forme dérivée. M. L. 9239 ; B. W. s. u. et *vérin*.

Dérivés : *uerrīnus* ; *Verrius*.

Les noms d'animaux domestiques indo-européens qui représentent lat. *bōs*, *ouis*, *sūs*, etc., étaient indifférents au sexe et, en fait, désignaient le plus souvent des femelles ; car les mâles ne sont conservés qu'en nombre limité, pour les besoins de la reproduction. Les noms de mâles sont ou nouveaux ou de faible extension. On a vu les cas de *ariēs* et de *taurus*. Pour désigner un « mâle » particulier, on a souvent recours au mot signifiant « mâle » en général : skr. *vṛṣan-* « mâle » ; ce nom s'est ainsi spécialisé pour certains animaux : skr. *vṛṣabháḥ* signifie « taureau », *vṛṣníḥ* « bélier » ; lat. *uerrēs* sert à désigner le « porc mâle », le « verrat ». De même, en face de ἄρσην « mâle » (cf. v. perse *aršan-* « mâle »), le grec a ἀρνειός « bélier » ; cf. *ueruex*. — La racine est la même que celle de skr. *várṣati* « il pleut », *varṣám* « pluie », hom. (*F*)έρση « pluie ». Pour la forme, lat. *uerrēs* rappelle, en quelque mesure, le thème en *-yo-* de lit. *veršis* « bœuf, veau » ; v. Ernout, Philologica I, p. 150.

uerrō, -is (parfait non attesté dans les textes ; *uerrī* ou *uersī* selon les grammairiens), **uersum, uerrere** : balayer, sens propre et figuré. Ancien, usuel et classique. Conservé dans les langues hispaniques. M. L. 9238.

Dérivés et composés : *uerriculum* : drague, seine. Rare ; la forme ordinaire est *ēuerriculum*, M. L. 9240? ; *āuerrō* (Lic. Macer) ; *aduerrō* (Stace) ; *conuerrō* : ramasser en balayant, rafler (cf. *conrādo*) ; *dēuerrō* (Lucil., Varr.) ; *ēuerrō* : nettoyer, enlever en balayant, *ēuerriculum* « *quod Graece σαγήνη dicitur* » (Dig. 47, 10, 13, § 7) ; *ēuerriae*, *-ārum* ; *ēuerriātor* : *uocatur qui iure accepta hereditate iusta facere defuncto debet... Id nomen ductum a uerrendo. Nam exuerriae sunt purgatio quaedam domus ex qua mortuus ad sepulturam ferendus est, quae fit per euerriatorem certo genere scoparum adhibito, ab extra uerrendo dictarum*, P. F. 68, 8 ; *prae-*, *re-uerrō*. V. aussi *uerruncō*.

Il y a un rapprochement net avec v. russe *vĭrzu* « je bats (du grain) », inf. *vrĕšti*, r. *vórox* « tas de grain », lette *vārsmis* « tas de grain battu, non encore nettoyé » et sans doute hitt. *waršiya-* « moissonneur ». Le sens de éléen Fερεν, Fαρρεν « aller en exil » et le sens, plus général, de gr. ἔρρω « je marche avec peine, je vais à ma perte » sont trop éloignés pour qu'on ose en tirer parti.

uerrūca, -ae f. : hauteur (cf. *Verrūgō*, nom d'une ville volsque) ; spécialisé dans le sens de « excroissance, verrue ». V. Ernout, Philologica I, p. 185. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9241.

Dérivés : *uerrūcula* ; *uerrūcōsus* ; *uerrūcāria* (*herba*) : herbe à verrues, tournesol (cf. *uerrūca* « ellébore », Gl.).

Dérivé d'un thème **wṛsu-* qui se retrouve dans lit. *viršùs* « sommet », v. sl. *vrŭxu* « en haut » ; l'*u* est long devant le suffixe secondaire comme dans *pecūnia*, *pecūlium*. La même racine se retrouve, avec d'autres formations, dans skr. *várṣman-* « sommet », *várṣīyas-* « plus haut », *várṣiṣṭha-* « le plus haut ». Pour le sens, cf. v. angl. *wearr* « cal, durillon ».

uerruncō, -ās, -āre : tourner ; *uerruncent*, *uertant*, P. F. 511, 14 ; *uerruncant*, *euellunt* (Gloss.). — Mot de l'ancienne langue religieuse, conservé dans quelques formules, comme son composé *āuerruncō* « détourner », avec des formes *āuerruncassit*, *-int*, *-ere*. Un dieu *Auerruncus* est cité par Varr., L. L. 7, 102, et, sous la forme *Aurunca*, par Aulu-Gelle 5, 12, 14. — *Auerruncō* est beaucoup plus fréquent que *uerruncō* ; et l'on peut se demander si *āuerruncō*, dénominatif apparenté à *āuerrō* « écarter en balayant » (avec influence de *runcō* « sarcler »?), n'est pas la forme la plus ancienne, dont on a tiré ensuite, d'après l'analogie de *āuertō*/*uertō*, un simple *uerruncō*.

Verbe expressif, sans étymologie claire.

uersi-, uersus, uerti- : v. le suivant.

uertō (*uortō*), **-is, -tī, -sum, -ere** (il est possible que la flexion ancienne ait été *uertō*, *uortī*, *uorsus* de **uorsus* ; mais, à l'époque ancienne, le vocalisme *o* s'est généralisé au présent, les manuscrits de Plaute ont indifféremment les graphies *uortō* et *uertō* ; c'est vers 150 av. J.-C. que semble s'être réalisé le passage de *uort-* à *uert-* ; le SC Ba. a encore *oinuorsei*, *aruorsum* ; cf. aussi *aduortit*, CIL I² 586) : tourner. Transitif et absolu (cf. *uorte hāc* « tourne ‹-toi› par là »). Sens propre et figuré, physique et moral ; d'où « convertir, traduire, changer (en) », *uertere*, *uertere sēsē in*. Employé aussi pour l'intensif *uersāre*, *uersārī* ou le composé *ēuertere*. Correspond à gr. στρέφω. Ancien, usuel et classique, mais assez mal représenté, sauf par des mots livresques, dans les langues romanes, où il a subi la concurrence de mots nouveaux et plus concrets, *tornāre* et *gyrāre*. M. L. 9249 ; B. W. *tourner* et *virer*.

Nombreux dérivés et composés : *uertex* (*uortex*), *-icis* m. : *est contorta in se aqua, uel quicquid aliud similiter uertitur ; inde propter flexum capillorum pars summa capitis ; ex hoc, quod in montibus eminentissimum*, Quint. 8, 2, 7. Distinction artificielle ment établie par les grammairiens entre *uortex* « tourbillon » et *uertex* « haut de la tête, cime, sommet ». M. L. 9250. Dérivés : *uerticōsus* ; *uerticālis* (Grom.).

uerticula, *-ae* (surtout au pl. *uerticulae* ; *uerticulus*, *-lum* tardifs) : jointure(s), charnière(s) ; vertèbre(s). M. L. 9255, *uerti-* et *uertu-culus* ; et M. L. 9254, *uerticula* ; *uerticillus*, *-cillōsus* : peson de fuseau, M. L. 9253 ; *uertīgō* (époque impériale) : tourbillon, vertige. M. L. 9256. Dérivés : *uertīginōsus* ; *uertīginō*, *-ās* (*uertīginor*).

uertebra f. : articulation, jointure (cf. *latebra*) ; spécialement « vertèbre » ; *uertebrum* n. (= ἰσχίον, Gael. Aur.) ; *uertebrātus*.

uertibulum (*-bula*) : jointure, vertèbre, pivot, M. L. 9252 ; et **uertibellum*, M. L. 9251, fr. *verveux*, v. B. W., dont dérive bret. arm. *borzevellec* « grive ».

uertibilis (*uersi-*) = μεταπτωτός, *-bilitās* et *inuertibilis*, *-bilitās*, trad. de ἀτρεπτότης, mots de la langue de l'Église ; *uertilābundus* (Varr., Men. 108), de **uertilō*?

uersōria, *-ae* (*restis*) f. : terme nautique « couet, cordage qui sert à tourner la voile », d'où *uersōriam capere* « virer de bord », M. L. 9244 ; *uersōrium*, non attesté directement en latin, mais supposé par les dérivés romans, avec le sens de « charrue » ou de « van ». M. L. 9245.

uersūra, *-ae* f. : tournure, retournement. Spécialisé dans les différentes langues techniques. En agriculture, « extrémité du sillon » (conservé en sicilien, M. L. 9246) ; en architecture, « encoignure » ; en droit (sens le plus fréquent), « emprunt fait pour payer une dette, virement » ; puis « emprunt » en général, cf. P. F. 520, 5, *-m facere mutuam pecuniam sumere ex eo dictum est, quod initio qui mutuabantur ab aliis, non ut domum ferrent, sed ut aliis soluerent, uelut uerterent creditorem.*

uersus, *-ūs* (avec des formes de la 2ᵉ décl. pl. *uersī*, *-ōrum* dans la langue populaire) m. : abstrait « fait de tourner la charrue au bout du sillon, tour, ligne » ; puis concret « sillon » ; par analogie « ligne d'écriture » (d'abord écrite βουστροφηδόν, comme dans l'inscription du Forum), et spécialement « vers ». M. L. 9248. Celtique : irl. *fers*, britt. *gwers*. C'est à ce dernier sens que se rattachent les dérivés et composés : *uersiculus* (Cic.) ; *uersificō* (depuis Lucil.), *-ficor*, *-ficus* (Solin), *-ficātiō*, *-ficātor* (Quint.).

uersūtus, *-a*, *-um* adj. (de *uersus*, cf. *astūtus*, *cornūtus*, etc.) : qui sait se retourner, cf. Cic., N. D. 3, 10, 25, *homo uersutus et callidus* (*uersutos eos appello quorum celeriter mens uersatur*) ; retors, habile, roué. Souvent péjoratif : *uersuti dicuntur quorum mentes crebro ad malitiam uertuntur*, P. F. 511, 8. De là *uersūtiae*, *-ārum*, puis *uersūtia* ; *uersūtiloquus*. Cf. gr. εὐτράπηλος.

uersus (*uor-*), *uersum* : participe de *uertō*, utilisé comme particule invariable, « dans la direction de, vers », généralement postposée au nom qu'elle détermine. Primitivement n'est pas usité comme préposition, *uersum* (*uor-*), pu's *uersus* (cf. *ad mare uorsum*), mais comme adverbe précédant un mouvement précédemment indiqué. Panroman ; cf. M. L. 9247.

Le nom d'action **uersiō* n'existe que dans les composés du type *conuersiō*, *ēuersiō*, etc. *Versiō*, d'où « version », est du latin moderne.

Nombreux composés : *aduersum*, *aduersus*, adverbe et préposition avec accusatif « en face, contre », v. fr. *avers* M. L. 221 b et *exaduersum*, *-sus* ; *aliōrsum* de **aliōuorsum* ; *altrōuersum* ; *altrōrsus* ; *deorsum* « en bas », M. L. 2567 ; *sūrsum* (*sūsum*) de **subuorsum* « en haut », M. L. 8478 ; *intrōrsum* ; « à l'intérieur » *dextrōrsum*, *sinistrōrsum* « à droite, à gauche » ; *prōrsus*, *prōrsum*, *prōsus* (cf. *prōsa*) « en avant, en continuant, en allant jusqu'au bout » ; *rūrsus*, *rūrsum* « en revenant, en arrière, de nouveau » ; *retrōuersum*, *retrōuersus*, *retrōrsum* « en rétrogradant ».

Composés en *uersi-* (*uorsi-*), *uerti-* : *uersicapillus* (Plt.,

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

Pers. 230) ; *uersicolor*, *-ōris* (et *uersicolōrus*, *-rius*) ; *uersipellis*, *-e* : qui change de peau, d'où *uersipellis* m. « homme qui change de peau à son gré ; loup-garou » ; *Verticordia*, *-ae* f. : épithète de Vénus (époque impériale) ; *uertipedium* « verveine » (Ps.-Ap.).

uersō (*uorsō*), *-ās* : faire tourner avec force ou avec peine ou habituellement ; tourner et retourner (sens propre et figuré, physique et moral ; cf. *uoluere*), souvent avec une idée de peine ou de douleur, qui vient des tours que la souffrance fait faire au malade. Panroman. M. L. 9242.

uersor (*uorsor*), *-āris* : se tourner ordinairement ; d'où « se trouver habituellement, demeurer, vivre parmi ; être occupé de ; être engagé dans, situé dans », d'où « consister en » (Cic.). Le participe *uersātus* a le sens de « versé dans ».

Dérivés et composés : 1° de *uersō* : *uersātiō* (époque impériale) ; *uersābilis* (id.) ; *uersābundus* (Lucr., Vitr.) ; *uersātilis* (Lucr. ; époque impériale), M. L. 9243 ; *conuersō* ; *reuersō*, M. L. 7276.

2° de *uersor* : *aduersor*, *-āris* : se tourner contre, s'opposer à (cf. *aduersus*) ; *aduersātor*, *-trīx*.

āuersor : se détourner avec affectation ou répugnance, marquer de l'aversion pour ; *āuersātiō* ; *āuersābilis* (archaïque) ; *circumuersor* ; *conuersor* « vivre avec, fréquenter », M. L. 2197 (mots savants) ; *conuersātiō*, tous deux d'époque impériale ; *contrōuersor* (rare, cf. *contrōuersus*) ; *dēuersor* « descendre ou loger chez quelqu'un » ; *inuersor* (?) « être occupé dans » (Lucilius) ; *obuersor* : se présenter sans cesse à, être opposé à. Correspondant à des composés de *uertō*, dont ils sont des fréquentatifs-intensifs.

Composés de *uertō*, le plus souvent transitifs et absolus :

aduertō : tourner vers ou contre ; aborder, appliquer ; *aduersus* « situé en face ou contre, opposé, adversaire » : *rēs aduersae* (opposé à *rēs secundae*) ; *aduersē* « en termes contradictoires » ; *aduersārius* ; *aduersitās*. Les représentants romans de *aduertere* et *aduersārius* sont en partie des mots savants, cf. M. L. 221, 222, comme irl. *adbirseoir* « le diable » ; v. Vendryes, *Lex. étym. de l'irl. ancien*, s. u. ; *ante-uertō* « aller devant, prévenir, devancer » et « préférer » ; *āuertō* : détourner, se détourner ; dérober ; *āuersiō* ; *āuersor* ; *āuersus*, M. L. 821 ; *auōrsus*, M. L. 836 ; cf. ἀποστρέφω, etc. ; *circumuertō* : faire tourner autour ; dans l'argot des comiques, comme *circumdūcere*, duper, escroquer : *circumuersiō* ; *conuertō* : (se) tourner, (se) changer ; *conuersiō* (sens religieux) ; *conuertibilis* ; M. L. 2198, *conuersus*? ; *contrōuersus* « tourné en sens contraire », d'où « querelleur » ou « controversé » ; *contrōuersia*, mot de la rhétorique ; *contrōuersiōsus* ; *dēuertō* : (se) détourner ; aller loger, descendre chez ; à ce dernier sens s'apparentent *dēuerticulum*, *dēuersor*, *dēuersōrius* ; *dēuersōrium* : hôtellerie ; *dēuersitō*, *-ās* ; *diuertō* : se tourner en sens opposé ; se séparer, différer, M. L. 2701 ; *diuersus* : en sens opposé(s), d'où « différent, divers », M. L. 2700 a ; *diuersē* ; *diuersitās* ; *diuortium* : séparation ; demeuré dans la langue juridique avec le sens de « divorce » ; *ēuertō* : bouleverser, renverser, détruire ; *ēuersiō* ; *ēuersor* ; *inuertō* : tourner dans ; retourner, mettre en sens inverse, intervertir ; modifier ; *inuersiō* : inversion, transposition = ἀλληγορία, ἀναστροφή en rhétorique, « ironie » ; *inuersūra* : courbure (Vitr.), cf. M. L. 4528-4530, *inversum*, *inversē*, **inversāre* ; *obuertō* : tourner vers ou contre ; *peruertō* : retourner, détourner et « faire mal tourner, pervertir » (sens fréquent), d'où *peruersus*, *-sitās* (classiques), *peruersiō* (rare) ; *praeuertō* : faire passer avant, préférer ; prendre le premier, prévenir ; et *praeuertor*, *-eris* : se tourner d'abord vers ; devancer, surpasser ; *reuertō* : retourner (transitif et absolu dans ce dernier sens, le médio-passif est usuel à l'infectum : *reuertor*) ; *reuersiō* ; M. L. 7277, *rēuersus*, et 7276, *rēuersāre* ; 7278, **rĕvĕrtĭcāre* ; 9706 a, **reuersicus*.

retrōuersus, *retrōrsus*, *-a*, *-um*, M. L. 7272.

subuertō « faire tourner par-dessous ; renverser, retourner » (sens physique et moral, propre et figuré, fréquent, mais non dans Cicéron et César) ; *subuersor* ; M. L. 8410, *subuersus* ; 8409, **sŭbvĕrsiāre* ; *trānsuertō* (*trā-*) : diriger au delà ; convertir, transformer ; *trānsuersum* : de travers ; *trānsuersārius* ; M. L. 8860, *transuersus* ; 8858, *transversa* ; *trānsuersō*, *-ās*, Moretum et Peregr. Aeth. 2, 1 ; *transvĕrsāre*, M. L. 8859.

Le vocalisme trouble de *uertō* tient à ce que les formes anciennes ont dû offrir une alternance : *er* à l'infectum, cf. skr. *vártate* « il tourne » et got. *wairþa* « je deviens » ; *or*, peut-être issu de **or* dans des formes du perfectum, cf. got. *warþ*, skr. *vavárta*, et issu de *r**, dans d'autres formes du perfectum, skr. *vavṛté*, got. *waurþun*, et sûrement à l'adjectif en *-to-*, cf. skr. *vṛttáḥ*. En fait, l'ombrien oppose kuvertu, *couertu* « reuertitō » à kuvurtus « reverteris » ; *couortust* « reuerterit » et à *trahuorfi* « trānsuersē » ; mais l'osque a une forme en *-e-* dans Feρσοσει « Versōrī », épithète de Jupiter (Vetter, *Hdb.*, n° 187). Du reste, si le perfectum sans redoublement est possible, c'est grâce à l'ancienne opposition entre *uertō* et *uortī*. Mais le passage de *uo-* à *ue-* devant dentale, au IIe siècle av. J.-C., a tout confondu et la graphie est devenue d'autant plus trouble que le latin notait analogiquement plutôt que phonétiquement. Par suite, les faits latins ne permettent pas de reconnaître l'ancienne répartition. Le thème **werte-*, courant en sanskrit, en germanique et en latin, manque partout ailleurs, et même l'avestique n'en a qu'une trace. Le baltique et le slave ont des formes verbales, mais ignorent ce présent : lit. *verčiù*, *versti* « retourner (quelque chose) », *virstù*, *vi sti* « se renverser, se changer », v. sl. *vrŭtĕti se* « περισπᾶσθαι ». Le thème **werte-* a souvent une valeur absolue : vèd. *vártate ráthaḥ* « le char roule », got. *wairþa* « γίγνομαι », que le latin conserve en bien des cas : *uorte hāc*, par exemple. Aussi les formes à désinences moyennes sont-elles ordinaires en védique et le latin a-t-il *re-uertor*. Mais il y a aussi des formes à désinences actives partout. Le parfait, marquant l'état, est actif, d'où *reuertī* en face de *reuertor*.

L'emploi de *uersus*, *uersum* comme préposition a son parallèle en celtique, où irl. *fríth-*, *fri*, m. gall. *gwrth* ont un emploi pareil. Le tokharien B a aussi *wrattsai* « vers ».

La valeur particulière de *peruersus* rappelle got. *fra-waurþans* « κατεφθαρμένος », *fra-wardjan* « φθείρειν » ; pour la valeur de *per-*, cf. *perdō*, *pereō* et *perimō* ; v. p. 497 sous *per-*.

uertragus (*uertagus*, *uert(r)aga*, *uertagra*), **-i** m. : vautre, sorte de lévrier. Attesté depuis Martial ; emprunté au gaulois ; cf. Meillet, BSL, 22, p. 90. M. L. 9257 ; v. h. a. *wint* (de **uentagus*?).

Vertumnus (*Vort-*, Varr.), **-i** : Vertumne, divinité des saisons? Joint à *Jānus*. *Vertumnus* semble d'origine étrusque « *deus Etruriae princeps* » (Varr., L. L. 5, 46) ; la forme latine est peut-être une déformation de l'étrusque *Voltumna* et *Veltune*, due à une étymologie populaire qui a rapproché le nom du dieu de *uertō* et en a fait le dieu des changements de saison (cf. le nom de *uertumnus* donné à l'héliotrope dans le Pseudo-Apulée). Cf. le *fanum Volumnae*, T.-L. 6, 2, 2. V. *Volumnus*. Cf., en dernier lieu, Devoto, St. Etr., XIV, 1940, 275 sqq. ; R. Bloch, Mél. Éc. fr. Rome, LIX, 1947, 13.

uerū (*uerum*, Plt., Ru. 1302, 1304 ; pl. *uerōnēs*, *-um* m., Aurel. Vict., Caes. 17 ; dat.-abl. *uerubus* et *ueribus*), **-ūs** n. : broche à rôtir ; javelot ; cf. Rich, s. u. Ancien, technique. M. L. 9259.

Dérivés : *uerūtus* : *-a pila dicuntur quod uelut uerua habent praefixa*, P. F. 515, 9 ; M. L. 9263 ; d'où *uerūtum* n. (époque impériale) ; *ueruculum* (*ueri-*) : petit javelot, M. L. 9260 (v. B. W. *verrou*). avec un doublet *uerubulum*? Cf. Rich, s. u. ; *ueruculātus* (Col.) ; *ueruīna*, *-ae* f. (Plt., Ba. 887), M. L. 9261.

Cf. ombr. berva « uerua », berus « ueribus », v. irl. *bir* et gall. *ber* « broche », got. *qairu* « σκόλοψ, pieu ». Mot propre à l'indo-européen occidental.

ueruāctum, **-i** n. : jachère, guéret, M. L. 9264 ; *Veruāctor* : le dieu des jachères.

ueruagō, **-is**, **-ere** : retourner une terre en jachère, défricher.

Veruāctum est antérieur à *ueruagō*, qui ne se trouve pas avant Columelle et Pline et qui est sans doute tiré du nom, d'après *agō*/*āctum*. Étymologie inconnue ; le rapprochement avec *uēr*, *uēris* proposé par les anciens n'est qu'une étymologie populaire.

ueruex, **-ēcis** (*uerbex*, *berbex*, Act. Fr. Aru. ; *berbix*, Gloss. ; les formes romanes remontent à *berbex*, *-icis*, cf. *berbi-*, Gl. Reichenau) m. : mouton, *aries* (ou *hircus*) *castrātus* (Gloss.) ; cf. Varr., L. L. 5, 98 : *quoniam si cui oui mari testiculi dempti ui natura uersa, uerbex declinatum*. Formation de type populaire en *-ex*, cf. Ernout, Philologica I, 141. Usité de tout temps. M. L. 9270 ; B. W. sous *brebis*, *berger*.

Dérivés : *ueruēcīnus* (*uerbē-* et *berbēnus*, Gloss.) : de mouton ; *ueruēcīna* (*carō*), M. L. 9269 ; *ueruēceus*, épithète de Jupiter Ammon ; *ueruella* : petite brebis (Char.). Cf. aussi **vervēcāle* (**bĕrbēcāle*), M. L. 9265 ; **vĕrvēcārius*, *bĕrbēcārius*, 9267 ; **vĕrvēcīle*, *bĕrbēcīle*, 9268.

Aucun rapprochement net. On a pensé, d'une part, au groupe de gr. Fαρήν, (F)αρνός « agneau », arm. *garn* « agneau », skr. *úraṇaḥ* « agneau , bélier », d'autre part à irl. *ferb* « vache ». Cf. *uerrēs*.

uērus, **-a**, **-um** : vrai, véritable, véridique. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9262. Souvent joint à *sincērus*, à *rēctus*, opposé à *falsus* ; *uērum* n. « le vrai » ; *rē uērā* « en réalité » ; *uērē* adv. « véritablement », M. L. 9224 ; *uērum* « vraiment, à la vérité », souvent avec un sens adversatif, opposant la réalité à une assertion fausse précédemment exprimée, « mais en vérité », cf. Plt., Am. 572-573 : *merito maledīcas mihi, si non id ita factum est.* | *Verum hau mentior, resque uti facta dico* ; puis simple équivalent de *sed*, surtout après des phrases négatives, cf. *nōn sōlum... uērum etiam* ; *uērō* « en vérité, vraiment ; oui vraiment » ; peut avoir un sens fort et se placer en tête de la phrase ; ou un sens atténué et, dans ce cas, considéré comme enclitique, se place le second mot. Il est alors, par le sens, voisin de *quidem* « or, mais ». *Vērum* et *uērō* peuvent se renforcer, d'où : *uērum uērō* ; *uērum hercle uērō* ; *uērum enim uērō* ; *uērum enim* ; *immo uērō* ; *uērum tamen*, toutes expressions de la langue parlée. Usuel et classique, très fréquent chez Cicéron. Panroman, sauf roumain. M. L. 9228.

Dérivés et composés : *uēritās* : vérité, réalité ; *uērāx* : véridique (formé sur *fallāx*, *mendāx*, auquel il s'oppose) ; *uērāciter*, d'où *ueratius*, M. L. 9216 a ; **uērācus*, fr. *vrai* ; *uērō*, *-ās* : dire vrai (un exemple d'Enn., A. 380) ; *uēricola* c. (Tert.) ; *uēridicus*, d'où *uēridicentia* (tardif) ; *uērificō* (Boèce) « présenter comme vrai » ; *uēriloquium*, création proposée par Cicéron pour traduire le gr. ἐτυμολογία ; *uēriloquus*, substitut tardif du *uēridicus* ; *uēriuerbium* (Plt., Cap. 568) ; *uērīsimilis*, ancien juxtaposé dont les termes sont soudés ; *uērīsimiliter* ; *uērīsimilitūdō*.

Vērus se retrouve dans irl. *fír*, gall. *gwir*, v. h. a. *wār*. Le slave a *věra* « croyance ». La racine qui, en iranien, signifie « croire » : gâth. *vərənē* « je crois », irait pour le sens ; mais *r* y peut reposer sur *l*, et le sens initial est « choisir » ; cf. got. *tuz-werjan* « douter ». Le pehlevi a *vāvar* « authentique, qui mérite foi ». V., de plus, l'article *uerbum*.

uēsānus : v. *sānus*.

uescor, **-eris**, **uescī** : 1° se nourrir (généralement avec un complément à l'ablatif instrumental ; avec accusatif, comme *fungor*, dans Acc. 189, 217, Sall., et à l'époque impériale), d'où à basse époque un actif *uescō* « nourrir » (Tert.) ; 2° par extension de sens, « se régaler de », ainsi Acc. 189, *prius quam infans facinus oculi uescuntur tui* et, par suite, « jouir de, user de ». Emploi poétique, sans doute à l'imitation de gr. ἐστιάομαι (ἐ. λόγοις τῶν τέχνων etc.) ; cf. Pacuv. 108, *fugimus qui arte* (var. *arce*) *hac uescimur* ; Lucr. 5, 71, *quoque modo genus humanum uariante loquella* | *coeperit inter se uescī* (= *ūtī*) *per nomina rerum* ; Vg., Ae. 1, 546, *quem si fata uirum seruant, si uescitur* (= *fruitur*) *aura* | *aetheria* (peut-être d'après le *uescī uītālibus aurīs* de Lucr. 5, 857) ; et même en prose : Cic., Fin. 5, 57, *si gerundis negotiis orbatus possit paratissimis uesci uoluptatibus*. Il y a quelques exemples de Pacuvius et d'Accius où *uescor* est joint à *armīs* ou *praemiīs* : ainsi Pac. 22 : *qui uiget, uescatur armis ; id percipiat praemium* ; Acc. 145 : *sed ita Achilli armis inclutis uesci studet,* | *ut cuncta opima leuia prae illis putet* ; id. 591: *num pariter uideor patriis uesci praemiis*? En outre, un vers de Novius, 52, malheureusement corrompu, porte *cur istuc uadimonia* † *sum uestimentum uesceris* (Nonius, p. 416, 4 sqq.). De ces exemples, F. Muller a conclu à l'existence d'un second verbe **wesskōr* « je me vêts », apparenté à *uestis*. Mais l'hypothèse est inutile et, du reste, *uestiō* ne se trouve jamais employé avec *arma*. Ancien, classique. Non roman.

F. Muller, *Altit. Wört.*, p. 541 sqq., distingue deux

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

uescor, l'un représenté par les quatre exemples que cite Nonius, au sens de « je me vêts », l'autre étant le verbe usuel « je me nourris ». L'absence d'adjectif en *-to- indique que l'un et l'autre seraient des présents à suffixe *-ske/o-. Pour le premier, l'étymologie serait évidente : v. *uestis* ; mais on a vu ci-dessus que l'hypothèse n'est pas nécessaire. Pour le second, qui est le seul dont l'existence soit établie, on ne peut faire que des hypothèses. Faute d'avoir une forme osco-ombrienne correspondante, on ne peut décider si le rapprochement qui a été proposé par L. Havet avec gr. βόσκομαι est plausible. Analyser *uescor* en **wĕ-ed-ske/o-* est arbitraire : le latin n'a pas de préverbe de la forme **wĕ-* (le cas de composés comme *uē-sānus* est autre). Donc, aucune étymologie claire. V. le suivant.

uēscus, -a, -um : 1° qui mange mal, mal nourri, maigre ; cf. Lucil. XXVI (29), *quam fastidiosum ac uescum cum fastidio | uiuere* ; Afr. 315, *at puer est, uescis imbecillus uiribus* ; Vg., G. 3, 175, *uescas salicum frondes*, tous exemples cités par Non. 274, 35 sqq. L., qui glose l'adjectif *uescum* par *minutum, obscurum*. Cf. aussi Ov., F. 3, 445-446 : *uegrandia farra coloni | quae male creuerunt, uescaque parua uocant* ; Plin. 7, 81. Diminutif *uesculus* mentionné par Festus, P. F. 519, 21 : *uesculi male curati et graciles homines. Ve enim syllabam rei paruae praeponebant, unde Vediouem paruom Iouem et uegrandem fabam minutam dicebant.* M. L. 6436 b, **peruescīre*.

2° qui mange, rongeur, dévorant (= *edāx*), sens attesté uniquement, semble-t-il, dans Lucr. 1, 326, *nec mare quae impendent, uesco sale saxa peresa*. Le sens de *uescumque papauer*, dans Vg., G. 4, 131, est contesté (« comestible » selon Lejay) ; mais l'interprétation la plus simple est « à la tige grêle » et l'exemple serait à ranger dans le premier sens.

On pourrait supposer deux adjectifs : le premier, le plus ancien, le plus répandu, terme de la langue rurale, issu, comme l'ont déjà vu les Latins (v. Gell. 16, 5, 6), de **wē- (e)d-sko-* ; un autre tiré de *uescor*. Mais la formation de ce dernier serait sans exemple. Il est plus vraisemblable de supposer qu'il n'y a qu'un seul adjectif, au sens de « mal nourri », et que le sens actif « qui mange », donné par Lucrèce, provient d'un faux rapprochement avec *uescor*, dont rien n'indique qu'il soit apparenté à *ēdō*.

Le dictionnaire de M. L. mentionne *vēscus*, 9271 a, « dunkel, dicht », qui serait conservé en asturien avec le sens de « forêt dans la montagne », et **vēscīdus*, 9271, représenté par le roumain *vested* : la brévité de l'*ĕ* surprend, et aussi, en ce qui concerne le premier mot, la différence de sens.

uēsīca (*uēnsīca*, *uessīca*), **-ae** f. : vessie ; sens dérivé : cloche, ampoule. Ancien, technique, usuel. Panroman. Les formes romanes remontant à *vēssīca*, M. L. 9276, B. W. s. u. ; de même, britt. *chwysigen*.

Dérivés : *uēsīcārius* : de vessie, bon pour la vessie ; *uēsīcāria* f. (sc. *herba*) ; *uēsīcāgō*, *-cālis* « alkékenge », plante ; *uēsīcō*, *-ās* : se tuméfier, M. L. 9277 (*vess-*) ; *uēsīcula* : vessie ; vésicule, gousse, M. L. 9278 (*vess-*) ; *uēsīculōsus* (Cael. Aur.). Cf. aussi **vessīcella*, M. L. 9277 a.

On rapproche skr. *vastiḥ* « vessie », dont l'*a* peut reposer sur ī.-e. **n̥*, et aussi v. h. a. *wanst* « panse ». La forme *uessīca* est expressive (cf. *Iuppiter*). — Une parenté lointaine avec *uenter* n'est pas exclue.

uespa, -ae f. : guêpe. Attesté depuis Varron ; panroman. M. L. 9272 ; néerl. *wespe* ; bret. *gwesped* « guêpe ».

Cf. v. br. *guohi* « fūcōs » (irl. *foich* est emprunté au brittonique ; cf. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I 24 et 75), v. h. a. *wafsa*, lit. *vapsà*, v. pr. *wobse* (et, avec une altération, peu surprenante dans un nom d'insecte, v. sl. *osa*) ; donc, lat. *uespa* repose sur **wopsā* (cf., pour la métathèse, *crispus*). Cf., de plus, av. *vawžakā-*, baluči *gvabz* « guêpe ».

uespa ; uespula, -ae ; uespillō (*uispelliō*, etc.), **-ōnis** m. : *uespae et uespillones dicuntur qui funerandis corporibus officium gerunt, non a minutis illis uoluucribus, sed quia uespertino tempore eos efferunt qui funebri pompa duci propter inopiam nequeunt. Hi etiam uespulae uocantur. Martialis* (1, 30, 1) : « *Qui fuerat medicus, nunc est uespillo Diaulus* », P. F. 506, 16 sqq. ; cf. Serv. in Ae. 11, 43. *Vespa, uespula* ne sont pas attestés en dehors de la glose de Festus ; *uespillō* n'apparaît qu'à l'époque impériale (Suét., Mart.) ; on a aussi *uespiliātor* (l. *uespill-*?), τυμβωρύχος, CGL II 461, 1. Par extension, a pris le sens de « détrousseur de cadavres » ; cf. Dig. 21, 2, 31 ; 36, 1, 7 ; 46, 3, 72, § 5.

Les formations en *-a* et en *-ō*, *-ōnis* indiquent un mot populaire, qui a pu être déformé par des calembours. Les graphies de *uespillō* données par les gloses varient à l'infini ; cf. Thes. Gloss., s. u. Rapproché de *uespa* « guêpe » (en raison du caractère carnivore de cet insecte) par M. Benveniste, qui compare le français « croque-mort », BSL 24, 124 ; mais peut-être d'origine étrusque ; cf. les noms propres *Vespa*, *Vespāsius*.

uesper, -a, -um adj., substantivé dans **uesper, -eri** m. et **uespera, -ae** f. (sc. *hōra*) « soir », « étoile du soir » (d'où « occident »). Une forme *uesper, -eris* est également attestée ; cf. Plt., Mi. 995, *qui de uesperi uiuat suo*, et Ru. 181 ; cf. l'ablatif locatif *uespere* à côté de l'ancien locatif *uesperī* ; elle est probablement refaite sur le nominatif *uesper*, cf. *cancer, cancrī* et *canceris*, et *pauper, pauperis*. Usité de tout temps. Le mot est bien représenté dans les langues romanes, mais généralement avec le sens qu'il a pris dans la langue de l'Église « vêpre(s) » ; le « soir » étant exprimé par une forme de *sērus* ou *tardus*. M. L. 9273. Celtique : irl. *fescor* (?), v. Vendryes, s. u. ; britt. *gosper*.

Dérivés et composés : *uespernus*, « *-a apud Plautum cena intellegitur* », P. F. 505, 26, conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 9274 ; *uespertīnus* (classique, M. L. 9275 a ; irl. *espartain*), créé d'après *mātūtīnus*, d'où *uespertīnālis* (bas latin) ; *uesperāscit* (Sol.) ; *uesperāscit* et *inuesperāscit* « le soir vient », *uesperātus* (Sol.) ; *uesperūgō* : l'étoile du soir, Vénus (cf. *aerūgō, asperūgō, lānūgō*, etc.) ; *uespertīliō* m. : chauve-souris, dérivé sans doute d'un adjectif **uespertīlis*, M. L. 9275.

Le rapport, qui semble évident, avec hom. ϝέσπερος « étoile du soir, soir », locr. Ϝεσπαριον, gall. *uchar* « soir », et, plus loin, avec arm. *gišer* (gén.-dat. *gišeroy*) « soir », et, plus loin, avec v. sl. *večerŭ* « soir », lit. *vākaras*, ne se laisse pas préciser.

***uespicēs, -um** : *frutecta densa dicta ⟨a⟩ similitudine uestis*, P. F. 506, 22. Pas d'autre exemple ; genre et singulier inconnus. M. L. 8275 b.

Le rapprochement de v. suéd. *kvaster* et de all. *Quast* « touffe » (v. Falk-Torp, *Wortschatz d. germ. Sprachenheit*, p. 62) se défendrait si l'on partait de **westwik-*. Simple hypothèse. On peut aussi penser à un dérivé de *uespa*. Mot en *-ex* ou *-ix*, du type *ilex*, etc. ; v. Ernout, Philologica I, p. 146 sqq.

Vesta, -ae f. : divinité romaine, gardienne du foyer.

Dérivés : *uestālis* adj. ; *uestālis* f. « vestale » ; *Vestālia* : fêtes de Vesta. Peut-être l'ethnique *Vestīnī*, cf. *Mamertīnī*?

Le rapprochement, possible, avec irl. *feiss* « séjour », got. *wisan* « être » (*was* « j'étais »), skr. *vásati* « il demeure » (et, par conséquent, avec le groupe de **aueure* « séjourner » de gr. αὐλή, etc.) n'explique pas le sens religieux de *Vesta*. Le rapprochement est d'autant moins évident que les noms de divinités ont rarement, à l'intérieur du latin, une étymologie. — On a souvent rapproché gr. ἑστία « foyer » ; le *ϝ* initial, dont il n'y a pas trace dans le nom commun (v. la discussion et la bibliographie dans le *Dictionnaire étymologique* de Boisacq et, récemment, dans H. Frisk, *Griech. etym. Wört.*, s. u.), semble attesté par le nom propre arcadien Ϝιστιας. Cf. v. h. a. *wasal* « feu » et gr. εὖω, de **$_2$w-s-ō* ; on partirait de **$_2$w-es-*. V. Dumézil, *Rituels i.-e. à Rome*, p. 33 sqq.

uester : v. *uōs*.

uestibulum, -ī n. : cour d'entrée devant une maison. Correspond au gr. πρόθυρον. Par extension, « entrée, approches ». Ancien, usuel et classique. Formes romanes savantes.

L'explication par **uero-stabulum* « emplacement de la porte » (cf. ombr. *uerof-e*, veruf-e « in portam ») est ingénieuse ; mais il suffit de la signaler. D'autres possibilités ont été envisagées ; aucune ne s'impose.

uestīgō, -ās, -āuī, -ātum, -āre : suivre à la trace, traquer. Sens propre et dérivé ; de là « aller à la recherche ou à la découverte de », et même « découvrir ». Ancien (Enn., Plt.) ; classique. M. L. 9279 a.

Dérivés et composés : *uestīgātiō, -tor* ; et *inuestīgō, -ātiō, -tor* (ancien et classique) ; *uestīgābilis* et *inuestīgābilis* (Vulg.) = ἀνεξιχνίαστος « qu'on ne peut découvrir ».

uestīgium n. : 1° semelle ou plante du pied ; cf. Cic., Acad. 2, 39, 123 : *qui aduersis uestigiis stent contra nostra uestigia, quos ἀντίποδας uocatis* ; et par extension, en poésie, le « pied » lui-même (d'après ἴχνος) ; cf. Cat. 64, 162 : *candida permulcens liquidis uestigia lymphis* ; 2° trace de pas ou de pied (sens usuel), par suite « trace, vestige, empreinte », en général. L'ablatif *uestīgiō* sert à former des expressions adverbiales de sens temporel, synonymes de *illicō, extemplō* ; e. g. Cic., Pis. 9, 21, *eodem et loci uestigio et temporis* ; Cés., B. G. 7, 25, 1, *in illo uestigio temporis* ; d'où simplement *uestīgiō*, Cés., B. C. 2, 7, 3 : *ut urbs ab hostibus capta eodem uestigio uideretur* ;

Cic., Diu. in Caec. 17, 57, *repente e uestigio ex homine... factus est Verres*. Ancien, usuel et classique. M. L. 9280.

Sans étymologie. Pour la forme, cf. *fastīgō, fatīgō*.

uestis, -is f. : vêtement, au sens général ; cf. P. F. 506, 8 : *uestis generaliter dicitur, ut stragula, forensis, muliebris ; uestimentum pars aliqua ut pallium, tunica, paenula*, P. F. 506, 8. Le sens premier a dû être « façon de se vêtir » ; le pluriel n'apparaît qu'à l'époque impériale. Usité de tout temps. M. L. 9283.

Dérivés et composés : *uestiō, -īs* « vêtir, habiller », sens propre et figuré ; panroman, M. L. 9282 ; *uestītus, -ūs* (ancien et classique), M. L. 9285 ; *uestītor* (époque impériale) ; *uestīmentum* « vêtement », panroman, M. L. 9281 ; *uestīmentārius* (Not. Tir.) ; *uestītiō* (Gloss.) ; *uestītūra*, M. L. 9284 ; *circum-, con-, dē-, *dis-* (M. L. 2698), *in-* (M. L. 4531), *re-, superuestiō* ; *uestiārius* : relatif aux vêtements ; *uestiārius* m. « tailleur » ; *uestiārium* n. « garde-robe, vestiaire » ; *uesticula* (Dig.) ; *inuestis* : sans vêtements (Apul., d'après ἀνένδυτος).

uesticeps c. : *puer qui iam uestitus est pubertate ; econtra inuestis qui necdum pubertate uestitus est*, P. F. 506, 1 ; *uesti-ficus, -fica, -ficīna* (tardifs, cf. ἱματιουργική, Plat.) ; *uestifluus* (id.) ; *uesti-plicus, -plica* (Inscr.) ; *uestispicus, -spica* (langue de la comédie, cf. Non. 12, 12 sqq.). *Vestispicus* a été refait secondairement sur *uestispica*, féminin récent de *uestispex* (cf. *antistita, sacerdōta, hospita*, etc.) ; v. *speciō*. Composé artificiel : *uesticontubernium* (Pétr. 11, 3).

L'élargissement en **-es-* de la racine qui apparaît dans *ind-uō, ex-uō* fournit des verbes à une part notable du domaine indo-européen : hitt. *waš, weš* « s'habiller », véd. *váste*, av. *vastē* = hom. **(ϝ)έσται* « il se vêt », tokh. A *wsīmār* (opt. moy.), v. Schulze-Sieg-Siegling, *Tokh. Gr.*, p. 471 ; gr. *(ϝ)ἕννυμαι* « je me vêts », arm. *z-genum* (même sens) ; ne pouvant conserver le type archaïque de véd. *váste*, le germanique a, comme souvent, un causatif : got. *wasjan* « ἀμφιέννυμαι, περιβάλλειν », v. isl. *verja*, etc. ; le tokharien B a une forme en *-sk-* : *yäššïtar* « il est vêtu ». L'indo-iranien a un substantif skr. *vástram* « vêtement », av. *vastrəm*, cf. γέστρα (éol. Ϝεστρα) · στολή (Hes.). La forme du substantif qui rappelle *uestis* diffère d'une langue à l'autre : arm. *z-gest* a pour génitif-datif *z-gestu* ; c'est donc un ancien thème *-u-* ; gr. ἕσθος, ἑσθής a un *-θ-*, sans doute de caractère populaire ; got. *wasti* « ἱμάτιον, στολή, ἔνδυμα » est un thème en **-yā-*, féminin comme γεστία · ἔνδυσις (Hes.). Le tokharien B a *wasttsī, wāsttsi* « vêtement ». Les formes celtiques reposent sur *wēsko-, wēskā-* (v. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, 18).

ueterīnus, -a, -um : propre à porter les fardeaux, d'où *ueterīnae, -ārum* f. pl. et *ueterīna, -ōrum* n. pl. « bêtes de somme ou de trait ». Ancien (Caton), technique. Non roman.

Dérivés : *ueterīnārius* « concernant les bêtes de somme », *u. ars* ; *ueterīnārius* m. : médecin-vétérinaire ; *ueterīnārium* : infirmerie pour bêtes de somme.

L'étymologie *a uehendo*, donnée par P. F. 507, 9, n'est qu'une étymologie populaire ; peut-être dérivé de *uetus* ; se serait dit d'animaux vieillis, impropres à faire

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

des chevaux de course ou de guerre et bons seulement à traîner ou à porter des fardeaux.

uetō (ancien *uotō*, cf. Non. 45, 4), **-ās, -uī, -itum, -āre** : ne pas permettre, défendre, interdire. Peut-être ancien terme rituel ; cf. Non. 45, 4 : *uotitum ueteres religione aliqua prohibitum uel interdictum uoluerunt. Plautus in Asinaria* (789) : *nolo illam habere causam et uotitam dicere.* S'emploie souvent d'interdictions légales. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9286.

uetitum « défense » ; *prae-*, *in-uetitus* (tous deux de Sil. Ital.).

Suivant que l'*u* initial reposerait sur **w* ou sur **gʷ-*, on est tenté de rapprocher soit v. gall. *guetid* « il dit », gall. *dy-wedaf* « je dis », soit got. *qipan* « dire », arm. *koč̣em* « j'appelle ». Ni l'un ni l'autre rapprochement n'explique ni la forme, qui est du type de *domāre* (racine dissyllabique), ni le sens.

uettŏnica, -ae (*ueto-*, *beto-*) f. : bétoine, plante (Plin. 25, 84). M. L. 9290 (et *bre(t)tonica*, *bri-*, CGL 3, 545, 6). Dérivé par Pline de l'ethnique *Vettŏnes*, ibéro-celtique, mais scandé avec *ŏ* dans Serenus Samm., v. 821 et 1072, et sans doute à lire *bĕtŏnica*.

uetus (et *ueter* refait sur *ueteris*, ap. Enn., Acc. ; abl. *ueterī* chez les dactyliques pour éviter le tribraque), **-eris** adj. : vieux, ancien ; d'où subst. *ueterēs* m. pl. « les anciens », *ueterēs* f. (sc. *Tabernae*) « les vieilles Boutiques » (opposé à *Nouae*), nom d'un quartier du Forum ; *uetera* n. pl. « vieilles choses, le passé » ; dans la langue militaire, « vieux » au sens de « vétéran expérimenté » (sens fréquent et classique, cf. *ueterānus*). Ancien, usuel et bien représenté dans les langues romanes, moins pourtant que le diminutif *uetulus*, qui est panroman (cf. *nouus*, *nouellus*). M. L. 9291-9292 ; B. W. s. u. Irl. *fetarlaic*, de *ueterem lēgem*.

Vetus, comme *pūber*, *ūber*, a dû être à la fois adjectif et substantif. Une trace de la valeur de substantif apparaît peut-être dans *uetustus*, dérivé de *uetus* (ancien **uetos*), comme *onustus*, de *onus*, etc., M. L. 9293 (si *uetustus* n'a pas été formé secondairement sur *uetustās*). A l'époque classique, *uetustior* tend à remplacer *uterior*. — *Vetus*, *uetustum uīnum* « vin vieux », s'oppose à *nouum uīnum* ; cf. la vieille formule citée par Varr., L. L. 6, 21, *nouum uetus uinum bibo, nouo ueteri* [*uino*] *morbo medeor*, et P. F. 110, 23. — Le dérivé *uetustās* f. « vieillesse » peut avoir été formé sur *uetus* ou sur *uetustus* (cf. *honestus*, *honestās*).

Autres dérivés et composés : *uetulus*, diminutif de la langue familière ; *uetulus* m., *uetula* f. « un vieux, une vieille », M. L. 9291, *vetulus* et *veclus* ; *uetusculus* (Front., Sid.) ; *uetustēscō*, (*-tīscō*) : vieillir (avec un sens péjoratif, cf. Nigidius ap. Non. 437, 23) ; *ueterānus* : vieux, âgé ; vétéran. Terme technique de la langue rustique ou militaire (cf. *prīmānus*, *decumānus*, etc.), d'où *conueterānus* ; M. L. 9287, *vet(e)rānus* ; *ueterāmentārius* (qui suppose un substantif *ueterāmen*, *-mentum*) : savetier qui raccommode les vieilles chaussures (Suét.) ; *ueterārius* : *-a uīna* ; *-a horrea* (Sén. ; sans doute aussi adjectif de la langue rustique).

ueterāscō, *-is* : vieillir ; *ueterātor* « qui a vieilli dans un métier, exercé par une longue pratique ; vieux routier » (souvent péjoratif, cf. P. F. 507, 7) ; *ueterātrīx* ; *ueterātōrius* ; *ueterātōriē* (Cic.). De *ueterātus*, adjectif verbal de *ueterāscō*, a été tiré à basse époque un verbe *ueterō* « rendre vieux » (Vulg.) ; de *inueterātus*, adjectif de *inueterāscō*, classique et plus fréquent que *ueterāscō*, un verbe transitif *inueterō* (classique, M. L. 4532), *inueterātiō* (Cic.). Cf. aussi *veterescō*, M. L. 9288.

ueterētum : mot de la langue rustique (Col.) « champ laissé en jachère, qui n'a pas été cultivé depuis un an », formé d'après *dūmētum*, etc. ; cf. *nouellētum*.

**ueterīlis* (Mul. Chir.), d'après *senīlis*, *anīlis* ; *ueterinus*? : v. ce mot.

ueternus (formé comme *aeternus*, *sempiternus*, etc.) ; ancien, M. L. 9289. Usité surtout comme substantif : *ueternus* m. (scil. *aeuus*) : 1° vieillesse, vétusté ; 2° engourdissement, torpeur (sens le plus fréquent issu de *u. morbus*) ; *ueternōsus* ; *ueternōsitās*. Il est à noter que la plupart des mots romans qui descendent de *uetus* et de ses dérivés appartiennent à la langue rustique ; cf. M. L. s. u.

Vetus et *uetulus* désignent ce qui est détérioré, diminué par l'âge et s'opposent à *nouus* ; au contraire, *senex* indique simplement une classe d'âge qui s'oppose à *iuuenis* ; cf. le *uetulus decrepitus senex* de Plt., Mer. 314, et ibid. 290, *Accheruntícus senex uetus, decrepitus*. Toutefois, Caton écrit, R. R. 2, 7 : (*pater familias*) *uendat boues uetulos, plostrum uetus, ferramenta uetera, seruom senem*. La nuance du sens de *uetus* se retrouve dans le correspondant baltique et slave passé au type thématique : lit. *dėtušās*, v. sl. *vetŭxŭ*. Il n'y a aucun mot pareil dans d'autres langues. — *Vetus* est apparenté au nom de « l'année » **wet-*, par exemple dans hitt. *wet-*, gr. ϝέωτα, πέρυσι, et **wetes-*, dans gr. (*F*)ἔτος. On a objecté qu'une ancienneté d'un an ne détermine pas chez l'homme ou chez les animaux domestiques la dégradation indiquée par lat. *uetus*, sl. *vetŭxŭ* ; skr. *vatsáḥ* désigne le « veau » (animal de l'année, cf. *uitulus*), got. *wiþrus* l' « agneau ». Mais on voit dans la vieille formule conservée par Varron, où *uetus* opposé à *nouom* désigne le vin de l'ancienne année, c'est-à-dire de l'année précédente, comment *uetus* a pu prendre le sens de « vieux ». Cf. Benveniste, R. Phil., XXII (1948), p. 124 sqq., et Skutsch, Arch. L. L. G., XV, 36 sqq. Les langues qui ont **wet-* « année » ignorent **wetus* « ancien », et inversement : l'irlandais a *on hurid* « ab annō priōre » en face de gr. πέρυσι « l'année dernière » et *feis* « truie » en face de skr. *vatsáḥ* ; mais il n'a rien de pareil à lat. *uetus* ; en revanche, le latin n'a rien qui réponde à gr. πέρυσι, etc., et le baltique et le slave ont recouru à un nom de l'année révolue dans lit. *pérnai* « l'année dernière », v. sl. *lani* (même sens), en face du vieux composé représenté par gr. πέρυσι.

uexillum : v. *uēlum*.

uexō, -ās, -āuī, -ātum, -āre : agiter, inquiéter, tourmenter ; attaquer. Ancien (Caton), usuel et classique, au sens physique comme au sens moral. Formes romanes savantes. M. L. 9294.

Rattaché par les anciens à *uehere* ; cf. Gell. 2, 6, 5 : *uexasse graue uerbum est factumque ab eo uidetur quod est « uehere », in quo inest uis iam quaedam alieni arbitrii ; non enim sui potens est qui uehitur. « Vexare » autem, quod ex eo inclinatum est, ui atque motu procul dubio uastiore est. Nam qui fertur et rapsatur* (sic A, *raptatur* ω) *atque huc et illuc distrahitur, is uexari pro-*

prie dicitur... Non igitur, quia uolgo dici solet « uexatum esse » quem fumo aut uento aut puluere, propterea debet uis uera atque natura uerbi deperire, quae a ueteribus, qui proprie atque signate locuti sunt, ita ut decuit, conseruata est. On trouve, en effet, *uexō* au sens de « entraîner violemment, emporter », notamment en parlant de vaisseaux ; cf. Lucr. 6, 430 : *nauigia in summum ueniant uexata periclum*, ou de nuages, Ov., M. 11, 435 : *uenti caeli nubila uexant* ; de même, *uexātiō* a aussi le sens de « mouvement(s) violent(s), secousse(s) » : *u. partūs* (Plin.) ; *ipsa enim uexatione constringitur* (*arbor*) *et radices certius figit* (Sén., Prov. 4, 16), à côté du sens de « tourment(s), trouble(s), vexation(s) » ; *uexāmen*, celui de « secousse(s) », Lucr. 5, 340.

Autres dérivés : *uexātor* (Cic.), *-trīx* (Lact., Prud.), *-tīuus* (Cael. Aur.) ; *uexābilis*, *-biliter* (Lact., Cael. Aur.). — Composés : *conuexō* (rare) ; *dīuexō* (= *distrahō*, ancien et classique).

La racine de *uexāre* est homonyme de celle de *uehere* ; mais elle en semble distincte car le groupe de *uehere* indique, précisément, la notion de « transporter dans un char ». La valeur affective du verbe latin tient à la formation désidérative, marquée par *-s-*. Cf. got. *gawigan* « mettre en mouvement, secouer », *wegs* « mouvement violent de la mer, vague », v. h. a. *wāga* « balance », dor. γαιάϜοχος, hom. γαιήοχος « qui secoue la terre ». Lat. *uectis* « levier » rappelle gr. ὀχλεύς et ὀχλίζειν « soulever avec un levier ».

-uexus : v. *conuexus*.

uia (*ueha*, forme attribuée aux *rūsticī* par Varr., R. R. 1, 2, 14), **-ae** f. : voie, route, chemin, rue (opposé à *sēmita*, sentier, trottoir) ; chemin parcouru (= *iter*), marche, voyage ; chemin à suivre, méthode (= μέθοδος). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain, et a fourni de nombreux dérivés et composés romans. M. L. 9295.

Dérivés et composés : *uiō*, *-ās* : voyager. Attesté depuis Quintilien, 8, 6, 33, qui en blâme la forme, « *uio* » *pro* « *eo* » *infelicius fictum* ; *uiantēs* « les voyageurs », M. L. 9296. Composés : **conuiō*, M. L. 2199 ; *dēuiō* (tardif ; peut-être formé directement sur *dēuius*) ; *inuiō* « marcher sur » (Sol.) ; sur *inuiāre* « envoyer », v. M. L. s. u. *via*, p. 776 ; B. W. s. u. ; *trānsuiō* (Lucr. 6, 349 (?) ; *uiātor* : 1° voyageur ; 2° appariteur, *quia initio, omnium tribuum cum agri in propinquo erant Vrbis atque adsidue homines rusticabantur, crebrior opera eorum erat in uia quam urbe, quod ex agris plerumque euocabantur homines a magistratibus*, F. 508, 27 sqq. Sans doute formé directement sur *uia* (cf. *olus*, *olitor*), et non dérivé de *uiō*, qui est beaucoup plus tardif. De là *uiātōrius*. L'ancien juxtaposé *ob uiam* « devant la route, à l'encontre de » (cf. Plt., Amp. 985), *qui obuiam obsistat mihi*), cf. *obiter*, s'est employé comme adverbe.

uiālis : épithète des dieux Lares placés sur la route ; *uiārius* (ancienne forme d'ablatif pluriel *uiasieis*, CIL I² 585, l. 12) : qui concerne la route, M. L. 9297 ; *uiāticus* : du voyage, *-a cēna* (cf. *rūsticus*) ; *uiāticum* n. : provisions de voyage, argent pour le voyage (d'où *uiāticātus*, Plt., Men. 255 ; *uiāticulum*, Dig., Apul.) ; puis « ressources, provisions » et, à basse époque, « voyage » ; *āuius* (surtout poétique) ; *dēuius*, tirés de *ā uiā*, *dē uiā* (cf. *sēdulus*, de *sēdulō*) ; *in-uius* ; *obuius*, tiré de *obuiam*, M. L. 6026 ; *obuiāre* (tardif), M. L. 6027 ; *peruius*, M. L. 6438, et *imperuius* ; *praeuius* ; *biuius* « qui se partage en deux routes » ; *biuium* n. « embranchement de deux routes » ; *triuius*, d'où *triuium* n. « embranchement de trois routes », M. L. 8928 ; *Triuia*, épithète de Diane (poétique) ; *triuiātim* ; *triuiālis* : de carrefour, banal, trivial (époque impériale) ; *triuiāliter* ; *quadriuius*, d'où *quadriuium* n. « carrefour » (cf. aussi **quadrĭfūrcum*, M. L. 6917) ; *uiocūrus* : agent-voyer, Varr., L. L. 5, 5, 7 et 158, dont le vocalisme *o* dénonce la formation récente (d'après les composés grecs en *-o*? V. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*⁵, p. 248, bas).

Le mot est italique : osq. viú, ombr. via, *uia* et, à en juger par got. *wigs* « chemin », doit représenter **weghyə*, cf. lit. *vėžė* « ornière de voiture. V. *uehō* ; toutefois, l'osq. *veia* « plaustrum », P. F. 506, 3, est embarrassant. Le genre féminin du mot ne surprend pas : cf. gr. ὁδός, ἀτραπός, russe *tropá* « sentier, voie (d'une bête) », en face de pol. *trop* « voie (d'une bête) », dont le genre est masculin. Le genre féminin tient à ce qu'il s'agit dans lat. *uia* de la trace des chars comme dans **tropo-*, **tṛpo-* d'un creux tracé par les pieds (*pēs* est masculin). Sur *uia* et *iter*, v. Ernout, *Aspects*, p. 146 sqq.

uibia, -ae f. : traverse horizontale posée sur les pieds fourchus d'autres planches dites *uarae*, pour former un tréteau sur lequel les ouvriers peuvent se tenir, d'où le proverbe *sequitur uaram uibia* « la planche tombe avec ses étais », cf. Aus., Id. 12. Technique et rare ; sans étymologie.

uībīcēs, -um f. pl. (pour la quantité des deux *i*, v. Perse 4, 48) : *plagae uerberum in corpore humano*, P. F. 507, 36. Attesté d'abord au pluriel, cf. Varr., L. L. 7, 63 (*uiuices*), et Non. 187, 14 ; le singulier *uībex*, *uībix* est tardif (époque impériale). Mot ancien, populaire. Les gloses ont aussi *uimex*, μωλώψ, *cicatrix*, et *uipex*, q. u.

Sans étymologie, mais rentre dans la série des noms en *-ex*, *-ix* ; v. Ernout, Philologica I, p. 154.

uibōnēs : fleur de la plante appelée Britannica (sorte de patience), Plin. 25, 21.

uibracae : *pili in naribus hominum, dicti quod his euolsis caput uibratur*, P. F. 509, 1. Texte de Lindsay ; mais la forme est peu sûre. Certains lisent *uibrissae* d'après *uibrissō* ; les gloses ont *uibrucae* ; cf. l'apparat critique de Lindsay et Thes. Gloss., s. u. Sans doute formation populaire rattachée à *uibrō*?

uibrō, -ās, -āuī, -ātum, -āre : transitif et absolu « agiter rapidement, secouer, darder, brandir, balancer ; faire vibrer » ; et « s'agiter, trembler, vibrer, scintiller ». Se dit souvent de la voix, de là le dérivé avec suffixe imité du grec, *uibrissō*, *-ās* : *-are est uocem in cantando crispare. Titinnius* (170) « *si erit tibi cantandum, facito usque exuibrisses* », P. F. 509, 3. Classique, usuel. M. L. 9300.

Autres dérivés et composés : *uibrāmen* ; *uibrātiō* ; *uibrātus* m. « fait de brandir ou de darder » ; *uibrābilis* ; *uibrābundus*, tous rares et tardifs ; *uibrissa* : σεισοπυγίς, CGL 517, 43 ; *ēuibrō* (rare, latin impérial) ; *reuibrō*

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

« réfléchir (la lumière) » ; *reuibrātiō* ; *reuibrātus*, *-ūs* m. « réflexion » (tardifs).

On rapproche skr. *vepate* « il s'agite, il tremble » ; v. isl. *veifa* « être dans un mouvement vibratoire ». Le latin reposerait sur **weib-* en face de **weip-*.

uĭburnum, -ī n. : viorne, arbrisseau (Vg., B. 1, 26). M. L. 9301.

Sans étymologie. Pour la formation, cf. *laburnum*.

uica peruica : v. *uinca*.

Vica Pota : nom d'une déesse (Cic., Leg. 2, 11, 28 ; T.-L. 2, 7, 12) de la Victoire. De *uincō*?

uĭcānus : v. *uīcus*.

uĭcēnī, uĭcēsimus : v. *uīgintī*.

uicessis : v. *as*.

uicia, -ae f. : vesce, plante. Attesté depuis Caton. M. L. 9308. Celtique : gall. *gwyg* ; germanique : v. h. a. *wicka*.

Dérivés : *uiciālia*, *-ium* : tiges de la vesce ; *uiciārius* (Col.) : *-m crībrum*.

Sans correspondant.

uĭcĭnus : v. *uīcus*.

uicis, uicem, uice : génitif, accusatif et ablatif d'un substantif féminin *uix* dont le nominatif et le datif ne sont pas employés (le génitif lui-même est rare et tardif ; la période républicaine ne connaît que *uicem* et *uice*) ; au pluriel, *uicēs*, nominatif et accusatif pluriel, et *uicibus*, datif-ablatif : place occupée par quelqu'un ; cf. Plt., Cap. 526 : *quin male occidam oppetamque pestem eri uicem — meamque*. S'emploie surtout dans des locutions adverbiales *uicem* « à la place de », *uice* « au lieu de, à la place de », *uice uersā* « la place étant tournée », *mūtuā uice* « en changeant réciproquement de place », *in uicem* « pour prendre la place de, au lieu de » (M. L. 4533), *ad uicem*, même sens (époque impériale) et *ad inuicem* (Vég.). Du sens de « à la place de », on est passé au sens de « au tour de », de là le sens de « tour, fois » (époque impériale) ; *ager tertia uice arabitur*, Pall. 10, 1 ; *tesserulas in medium uice sua quisque iaciebamus*, Gell. 18, 13, 1 ; *uice quādam* « une fois », Sid., Ep. 7, 1 ; et au sens de « en échange de », de là le sens de « échange, retour, juste retour, compensation » : *reddere*, *referre uicem*, etc. ; de « retour de la fortune », « sort, destinée humaine, avec ce qu'elle comporte de changeant ; vicissitudes », sens surtout réservé au pluriel *uicēs*, dont l'emploi appartient à la langue impériale et qui a passé dans les langues romanes, où il a fourni les mots du type fr. *fois*. M. L. 9307 ; B. W. s. u. Panroman, sauf roumain.

Dérivés : *uicārius* : qui prend la place de, qui remplace, qui supplée ; substantif « lieutenant, suppléant », M. L. 9303 a ; B. W. *voyer* ; celtique : irl. *bicaire*, *fichire* ; *uicāria* « esclave suppléante » ; *uicāriānus* (bas latin) ; *uicissim* : à son tour, tour à tour (bâti sur le pluriel, de **uices-sim*, avec assimilation par harmonie vocalique) ; et *uicissātim* (archaïque) ; *uicissitās* (Acc. 586 ap. Non. 185, 16) ; *uicissitūdō* (classique, singulier et pluriel) : alternance, vicissitude(s).

Cf. aussi, en bas latin, *uicequaestor*, *uicequaestūra* (Ps.-Asc.), au lieu de *proquaestor*, *uicedominus* (Gloss.), demeuré dans *vidame*, M. L. 9305 ; et M. L. 9304, **uicāta* « fois » ; 9306, **uicenda* « échange ».

On rapproche gr. (*F*)εἴκω je « cède », en face des formes germaniques qui supposent **g* : v. sax. *wīkan* « céder ». Cette alternance indique un ancien type athématique qui rendrait compte de lat. *uic-*, qui est sûrement ancien et non emprunté. Pour le sens, cf. v. h. a. *wehsal* « changement », où le caractère de la gutturale n'est pas déterminable.

uictima, -ae f. : victime, bête offerte en sacrifice aux dieux. Ancien (Naevius, Plaute) et usuel ; sens propre et figuré. Cf. *hostia*. Non roman. Étymologies populaires dans Festus, 508, 15 : *uictimam Aelius Stilo ait esse uitulum ob eius uigorem. Alii aut quae uincta adducatur ad altare, aut quae ob hostis uictos immoletur*. La finale rappelle celle de *sacrima*, cf. *sacer*.

Dérivés : *uictimārius* adj. ; *uictimārius* « victimaire » ; *uictimō, -ās* : offrir comme victime (rare et tardif).

On s'accorde à rapprocher ombr. eveietu « uouētō »? T. E. II b 28, qui peut reposer sur **ē-weigetōd* (cf., toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 205), et le groupe de got. *weihan* « consacrer ». Mais la formation, comme celle de *sacrima*, est d'un type non représenté en latin. Il y a lieu de se demander si, tout indo-européen qu'il paraisse être, le mot est proprement latin ; il n'est, du reste, pas exclu que l'étrusque ait emprunté le mot à quelque langue indo-européenne et l'ait transmis au latin. En somme, cas obscur.

uīcus (*uēcus* dialectal ; cf. CIL I² 1806), **-ī** m. : pâté de maisons, quartiers dans une ville, rue (*uīcus Tuscus* à Rome) ; village, bourg. Ancien (Caton), usuel. M. L. 9318. Celtique : irl. *fich*, gall. *gwig* ; germanique : v. néerl. *wīk*, v. h. a. *wīch*.

Dérivés : *uīculus*, *-ī* m. : bourgade, hameau (classique), M. L. 9316 ; *uīcānus* « de village » ; subst. *uīcānus* « villageois », cf. *pāgānus*, M. L. 9302 ; *uīcāneus* (Cod. Just.) ; *uīcātim* adv. « par rues, par quartiers, par villages » ; *uīcīnus* : qui est du même quartier, ou du même village, voisin ; subst. *uīcīnus* m., *uīcīna* f. « voisin, voisine » ; *uīcīnum* « voisinage » ; panroman, M. L. 9312 (les formes romanes supposent *uīcīnus* et *uēcīnus*, sans doute dialectal). ¶ Dérivés : *uīcīnālis* vicinal ; *uīcīnia* f., M. L. 9310 a ; *uīcīnitās* : voisinage, abstrait et concret, M. L. 9311 ; *uīcīnitus* adv. (Cod. Theod.) ; *uīcīnor* (*uīcīnō*), *-āris* : voisiner, M. L. 9309 ; *aduīcīnō* ; **pīcīnātus*, *-ūs*, M. L. 9310 ; *uīcīnārius* : *-a uia* (Hyg., Grom.) : rue vicinale (entre les quartiers d'un camp).

uĭlla, -ae f. (et *uella* attribué aux *rūsticī* par Varr., R. R. 1, 2, 14) : 1° ferme, maison de campagne ; 2° village (Apul., Sᵗ Jér., Rutil. Namat.). Sur ce second sens, v. Sofer, p. 178, n. 1, et Ernout, Philologica I, 108 ; B. W. *ville*. Ancien, usuel ; panroman, sauf roumain. M. L. 9330 ; v. h. a. *-wīl*.

Dérivés : *uīllāris* (Plin. 10, 116, *u. gallīnae*), M. L. 9332, v. h. a. *wīlāri*, bret. *gwiler* ; *uīllāticus*, adjectif de la langue rustique (Varr., Col., Plin. ; cf. *siluāticus*) ; *uīllānus*, M. L. 9331 (cf. *siluānus*, *campānus*, etc.) ; *uillārius* (bas latin) ; *uillatōria* : *territōria* (Gl.) *uīlicus*, *uīlica* : fermier, fermière (M. L. 9333 a, *villicus*) ; *uīlicor, -āris* (*uīlicō*) : « faire fonction de *uīlicus* ; séjourner à la campagne » ; *uīlicō, -ōnis* m. (Apul.) ; *uīlicātiō* f. ; *uīlicātus, -ūs* m. ; *subuīlicus* (Inscr.).

Il n'est pas douteux que *uīcus* soit, comme gr. (*F*)οἶκος et skr. *veçáḥ* « maison », une formation thématique dérivée du thème i.-e. **weik-* indiquant l'unité sociale immédiatement supérieure à la « maison » du « chef de famille » ; ce sens est indiqué par av. *vīs-* ; c'est au fond celui de véd. *viṭ*, où il est moins net ; on s'explique par là le sens de v. sl. *vĭsĭ* « village », comme celui du dérivé lat. *uīcus*. Le fait que le thème **weik-* avait un sens précis dans l'organisation politique indo-européenne ressort du composé : skr. *viçpátiḥ*, av. *vīspaitiš* « chef de *vis-* », qui, avec un autre vocalisme, a son pendant dans lit. *viẽšpats* « seigneur », v. pruss. *waispattin* « dame ». L'accusatif du thème se retrouve sans doute dans gr. (*F*)οἶκα-δε : à la maison ; avec vocalisme radical zéro, on a hom. τριχαΐ-(*F*)ικες « en trois tribus ». — Le gotique désigne le « village » par un dérivé de thème en **-es-*, *weihs*. — Au groupe de *uīcus* se rattache *uīlla* ; mais la formation n'est pas transparente. En raison de got. *weihs* « κώμη », on peut partir de **weik-s-lā* ; la gémination de *l* serait secondaire et relèverait du type des mots expressifs (ou noterait, comme dans *mīlle*, la prononciation palatale de *l*). Les formes celtiques, du type irl. *fich*, sont empruntées au latin.

uidēlicet : adverbe, formé comme *īlicet*, *scīlicet*, « évidemment, comme c'est visible », souvent avec un sens ironique, comme *scīlicet*. Quelquefois suivi d'une proposition infinitive dans l'ancienne langue, e. g. Plt., St. 555 : *uidelicet parcum fuisse illum senem*, comme s'il y avait *uidēre licet*, mais la construction paratactique est la plus fréquente. Ancien, usuel et classique ; mot de la prose.

uideō, -ēs, uīdī, uīsum, uidēre : voir. Absolu et transitif ; e. g. Plt., Mi. 630 : *clare oculis uideo, pernix sum pedibus, manibus mobilis* ; Vg., B. 6, 21 : *iamque uidenti | sanguineis frontem moris et tempora pingit* ; et l'emploi de *uidēns* dans l'expression proverbiale *uīuus et uidēns*, Cic., Sest. 59 ; à côté de Plt., Mi. 368 : *tun me uidisti?* ; 369-370, *numquam hercle deterrebor | quin uiderim id quod uiderim*, etc. Par extension, « regarder, aller voir » (= *uīsō*), etc. ; et, d'une manière générale, « s'apercevoir ». *Videō*, marquant un état, est d'aspect indéterminé. L'aspect déterminé s'exprime par les composés de *speciō* : *aspiciō*, *cōnspiciō*, etc. Il n'existe pas de composés **ad-*, **con-uideō*. — Se dit aussi d'autres sens que la vue et de la vue d'esprit, e. g. Cic., Fam. 6, 3, 2 : *quem exitum ego tam uideo animo quam ea quae oculis cernimus*, et cf. l'emploi de *uidēns* dans la langue de l'Église pour désigner le « prophète » ; de là « comprendre » (= *percipiō*), « examiner » (= *cōnsīderō*, *reputō*) ; « voir à » (*uidēre ut*, *nē*). Ce sens moral se retrouve dans les composés, et notamment dans *prōuideō* et ses dérivés. Usité de tout temps ; panroman. M. L. 9319.

A *uideō* correspond le passif : *uideor* : 1° être vu ; e. g. Varr., R. R. 1, 3, 4 : *ubi sol sex mensibus continuis non uidetur* ; 2° sembler, paraître ; d'où l'impersonnel *uidētur* « il semble ».

Dérivés et composés : *uīsum* n. : vision, apparition (sens concret), songe ; dans la langue philosophique, traduit le gr. φαντασία, cf. Cic., Acad. 1, 11, 40, etc., M. L. 9383 ; *uīsor* (Sᵗ Aug.) ; *uīsiō* : vision (abstrait et concret), vue, faculté de voir ; point de vue (= θεωρία). Rare et technique ; appartient à la langue philosophique, qui l'a sans doute créé pour traduire φαντασία et φάντασμα, M. L. 9376 a ; *uīsus*, *-ūs* m. : vue (sens actif et passif : faculté de voir ou d'être vu [abstrait ou concret]), aspect, apparence, M. L. 9384 ; *uīsiuus* (Mar. Victor.) ; *uīsuālis* (Chalc.).

uīsibilis ; *-biliter*, *-bilitās* et *inuīsibilis*, *-biliter*, *-bilitās* (tardifs et rares) ; *uīsuālis*, *-liter*, *-litās* (id.), créations de la langue de l'Église ou de la langue philosophique pour traduire ὁρατός et ἀόρατος, θεατός, θεωρητικός ; *uīsificus* (bas latin).

Composés de *uideō* : *ēuidēns* : v. ce mot ; *inuideō*, id. *per-uideō* : voir à fond, distinctement (substitut du terme ordinaire : *perspiciō*).

praeuideō : prévoir (surtout au sens moral ; le sens physique est poétique : Vg., Ov. ; le terme ordinaire est *prōspiciō*).

prōuideō : voir d'avance, prévoir ; pourvoir à. Ancien, usuel et classique. M. L. 6793 a. Le participe *prūdēns*, qui n'a en face de lui aucune forme verbale ainsi réduite, a pris un sens spécial : « conscient, sage, habile » ; le dérivé *prūdentia* a la valeur correspondante « connaissance, sagesse ». La forme *prōuideō*, qui se trouve déjà chez Plaute, est refaite et a par suite toute la valeur que lui donnent les éléments composants : « connaître d'avance, prendre des précautions ». C'est ce qui a permis de faire *prōuidēns*, *prōuidenter*, *prōuidentia*, non attestés, semble-t-il, avant Cicéron, qui a peut-être créé ce groupe sur le modèle de gr. πρόνοια, et qui définit correctement, Inu. 2, 53, 160 : *prouidentia est per quam futurum aliquid uidetur ante quam factum sit*, et l'emploie déjà en parlant de la Providence divine, e. g. Diu. 1, 51, 117, *deorum prouidentia mundum administrari*. La Providence a même été divinisée à l'époque impériale, comme en gr. Πρόνοια, et par là le terme a passé dans la langue religieuse, tandis que *prūdentia* restait un mot « laïc », correspondant au gr. φρόνησις, cf. Cic., Off. 1, 43, 153 ; *prōuidus* (cf. *inuidus* et *inuideō*) : qui prévoit, et « qui pourvoit à », joint à *prūdēns* par Cic., Part. 5, 15 : *orator prudens ac prouidus* ; classique, mais non attesté avant Cic. ; *improuidus* : imprévoyant, d'où *improuidentia* (Tert.) ; *prōuidē* et *improuidē* ; *prōuīsus*, *-a*, *-um* ; *prōuīsō* « à dessein » (Tac.) ; *improuīsus* « imprévu » (= ἀπροόνητος) ; *improuīsō, dē, ex improuīsō* et *improuīsē* « à l'improviste » (attesté depuis Plaute) ; *prōuīsiō* (Cic.) = πρόοψις ; *prōuīsus*, *-ūs* m. (Tac.) ; *prōuīsor* (époque impériale).

prūdēns : v. ce mot.

reuideō (rare, mais déjà dans Plaute) ; *reuīsiō* (Claud. Mam.).

uīsō, -īs, -ī, -um, -ere : désidératif et intensif de *uideō*, transitif et absolu « chercher à voir, aller voir, visiter examiner » ; d'où *uīsenda*, *-ōrum* « choses dignes d'être visitées, curiosités ». Ancien, usuel et classique.

Vīsō a un fréquentatif : *uīsitō*, *-ās* : 1° (aller) voir souvent ; 2° dans la Vulgate, *uīsitō* se dit d'une manifestation de Dieu à l'homme pour l'examen, rigoureux ou

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

bienveillant (ce dernier sens plus rare), de ses actes, de là « avoir l'œil sur, contrôler, châtier » (cf. le sens de fr. *visiter* dans Massillon ou de l'all. *heimsuchen*), M. L. 9377 ; 9378, ***vīsitor** ; d'où **uīsitātiō**, **uīsitātor** = ἐπίσκοπος, rares et tardifs ; *reuīsitō*, *-ās*, M. L. 7281 ; *inuīsitātus*. Composés de **uīsō** : *circum-*, *con-*, *in-*, *inter-*, *reuīsō* ; cf. ombr. revestu « reuīsitō ».

Certaines formes romanes supposent aussi ***uisāre** (cf. **uīsābundus**, Itin. Alex. 24) et ***reuisāre**, M. L. 9372, 7280 a.

Des trois racines qui servaient en indo-européen à indiquer la « vision », le latin ignore **derk-*, qui indiquait proprement l'acte de voir et qui fournissait des aoristes et des parfaits (ainsi gr. ἔδρακον., δέδορκα) ; il a les deux autres, l'une dans **speciō** (v. ce mot), la seconde dans *oculus* et dans les composés des types *ferōx* et *antīquus* (v. ces mots) ; c'est la racine qui sert à indiquer l'organe et, au désidératif (gr. ὄψομαι), l'acte de l'organe. De plus, il recourt à la racine **weid-*, où le sens de « voir » est un cas particulier d'un emploi plus général : **weid-* indique la vision en tant qu'elle sert à la connaissance.

Le parfait de **weid-*, qui exprime un résultat acquis, a le sens de « savoir » ; skr. *véda* « je sais », gr. (*F*)οἶδα, arm. *gitem*, got. *wait*, v. sl. *vědě* (et v. pruss. *waidima* « nous savons »). Ce parfait a existé en italo-celtique, à en juger par la forme obscure irl. *-fitir*, gall. *gwyr* « il sait ». — L'adjectif en **-to-* a ce même sens : skr. *vittáḥ* « connu », gr. ἄ(*F*)ιστος « inconnu », got. *un-wiss* (même sens), et en celtique : v. irl. *ro-fess* « scītum est ». Les noms d'action et d'agent ont cette même valeur, ainsi gr. νη-(*F*)ίς « qui ne sait pas », ἴδμων « qui sait », (*F*)ίστωρ « témoin, qui sait », ἴδμη « connaissance ». De tout cela, le latin n'a rien gardé.

Les présents à nasale qui indiquent qu'on parvient à la connaissance ont en indo-européen oriental le sens de « trouver » qui s'étend aux aoristes correspondants : skr. *vindáti* « il trouve » (aor. *ávidat*), arm. *gtanem* « je trouve » (aor. *egit*). Rien de pareil en latin. Le présent irlandais *-finnadar* « il sait » a au moins subi l'influence de l'ancien parfait.

La forme verbale radicale athématique fournissait un aoriste athématique : véd. *viddhí* « prends connaissance de », dont le sens se retrouve dans got. *witan* « s'assurer de, observer ». Ce sens aboutit à celui de « voir » qui est assuré par l'impératif v. sl. *viždĭ* « vois », l'un des anciens impératifs athématiques subsistants. Le vieux prussien a aussi *widdai* « il a vu ». — De là a été tirée une forme à élargissement **-ē-*, de sens aoristique, mais exprimant un état (cf. Vendryes, Choix d'ét. ling., p. 115 sqq.). Et c'est ainsi qu'on a v. sl. *viděti* « voir », avec le présent correspondant *viždǫ* ; l'accent de r. *vižu*, etc., montre que, ici, l'*i* slave infoné rude doit reposer sur un ancien ***ēi**, dont l'*ē* s'explique dans le type athématique ; le lette a de même *viedêt* « voir » ; dans lit. *véizdmi*, *veizdėti*, on a le même type, avec influence d'un impératif *véizdi*. Le type élargi par **-ē-* se retrouve dans got. *witan* (prétérit *witaidedun* « ils ont observé ») et dans dor. ἰδησῶ « je verrai », à côté de formes citées par Hésychius, peut-être doriennes elles aussi, ἴδημα· ὅραμα et ἰδημών· γνωστικός. Cf. aussi ombr. *uirseto* « uīsum », *auirseto* « inuīsum ». Le type de lat. *uideō*, *uidēre* n'est donc pas isolé.

Sur **weid-*, il a été fait, d'autre part, un perfectum, de type archaïque : **uīdī**, que le sens ne permet pas de rapprocher de gr. Ϝοῖδα, etc. Sur ce perfectum a été fait l'adjectif en **-to-*, **uīsus**, indépendamment de la formation de got. *-weis* dans *un-weis* « ignorant ». Et, à son tour, **uīsus** a donné naissance aux substantifs rattachés à la conjugaison : **uīsus**, **uīsiō**. Il n'y a pas d'autre forme nominale de la racine en latin. Le latin n'a même pas le correspondant de gr. (*F*)εἶδος « aspect, forme », skr. *védaḥ* (sl. *vidŭ* « aspect » et lit. *véidas* « aspect » en sont tout au plus des arrangements ; il n'est pas sûr que le mot soit indo-européen commun ; toutefois, l'irlandais a *fiad* « en présence de »).

Vīsō est une forme normale de désidératif en **se/o-*. Le germanique a un dérivé de la même forme dans got. *ga-weison* « visiter » (où il ne faut pas voir un emprunt au latin) et n'a pas de désidératif tel que skr. *ikṣate* « il voit » et gr. ὄψομαι, de la racine de *oculus*.

Mais le latin n'a pas de causatif tel que skr. *vedáyati* « il fait connaître », v. h. a. *weizen* « indiquer ». L'irlandais emploie une forme faite sur **weid-* avec valeur factitive : v. irl. *ad-fiadat* « ils annoncent, ils racontent ».

Comme on l'a vu sous **speciō**, le verbe « voir » est supplétif en latin, en ceci que, avec préverbes, au sens de « voir », on use seulement de *-spiciō*, soit *a-spiciō*, etc. Mais il y a eu des formes à préverbe, et il en survit, du reste. Le participe **prūdēns** (de **prōuidēns**) sert d'adjectif ; le type à préverbe est **prō-spiciō** ; puis, pour exprimer l'idée de « voir d'avance », on a fait **prō-uideō** ; **ēuidēns** conserve le souvenir d'un emploi absolu de **uideō** ; l'aspect déterminé qui conditionne le sens est dû au préverbe. Enfin, on a indiqué ci-dessus **inuideō** avec un sens spécial, lié à l'idée de « mauvais œil » ; cf. v. sl. *nenavidĕti* « haïr ». Comme le slave, qui recourt à un autre verbe que *uidĕti* pour exprimer l'idée de « voir » avec préverbe, à savoir *zrĕti*, ainsi *prezrĕti*, *prozirati*, le latin ne se sert pas, au sens de « voir », de formes à préverbes de **uidēre** : ceci tient sans doute à ce que le sens initial de **uidēre** était relatif à la connaissance, non à l'acte de « voir » ou d' « observer ». Sl. *obidĕti* (c'est-à-dire ***ob-viděti**) signifie « offenser » et *zavidĕti* « envier ».

uĭdulus, -ī m. : valise. Ne semble attesté que dans Plaute, avec le dérivé **uīdulārius** dans **uīdulāria** (**fābula**). Apparenté à **uieō**. Plaute appelle **uītor** le fabricant de **uīdulī**.

uiduus, -a, -um : privé de, vide de ; veuf, veuve, e. g. Plt., Mer. 829 : *plures uiri sint uidui quam nunc mulieres* ; Stich. 4 : (*Penelopam*) *quae tam diu uidua uiro suo caruit*. Se dit surtout de la femme veuve, e. g. Plt., Cu. 37 : *dum ted apstineas nupta, uidua, uirgine* ; ou non mariée (correspondant à *caelebs*, cf. T.-L. 1, 46, 7). Par extension, s'est appliqué aux objets mêmes du mariage : *u. torus*, etc., aux plantes (cf. **marītus**, en parlant du mariage de la vigne à l'ormeau) ; et, à l'époque impériale, d'abord dans la langue poétique, s'est employé avec le sens de **uacuus**, **orbus** « vide de, privé de ». Ancien, usuel ; panroman. M. L. 9321 ; B. B. s. u.

Dérivés : **uiduitās** : privation, veuvage, M. L. 9322 ; **uiduertās**, Cat., Agr. 141, 2, et P. F. 507, 14, formé d'après **paupertās**, **ūbertās**.

uiduō, -ās : rendre veuf, e. g. Suét., Galb. 5 : *Agrippina, uiduata morte Domiti* ; priver, vider de (époque impériale) ; **uiduuium** n. : veuvage (depuis Pline) ; **uiduālis** : de veuve (langue de l'Église) ; **uiduātus**, **-ūs** (Tert.).

Les formes masculines et neutres ont sans doute été faites sur le féminin **uidua**, qui seul paraît ancien (cf. **spōnsa** et **spōnsus**). Le nom de la « veuve » figure dans une grande partie des langues indo-européennes, sous deux formes, l'une à vocalisme radical zéro à l'Occident, dans irl. *fedb*, got. *widuwo*, l'autre à vocalisme *e*, à l'Orient, dans v. pruss. *widdewū*, v. sl. *vĭdova*, skr. *vidhávā*. Le vocalisme étymologique de lat. **uidua** n'est pas déterminable ; il est naturel de supposer qu'il est le même qu'en germanique et en celtique. Le mot est inconnu au grec (sauf peut-être dans ἠϑεος) et à l'arménien. Il s'apparente sans doute à **dīuidō** ; v. ce mot.

uieō, -ēs, -ēre : courber, tresser, notamment avec de l'osier (**uīmen**, cf. Varr., R. R. 1, 23, 5 : *ut habeas uimina unde uiendo quid facias ut sirpeas, uallus, crates*). Attesté depuis Ennius. Technique, non roman ; cf. M. L. 9324 et 9325, 9394.

Dérivés : **uītor** (Plt., Ru. 990), puis **uiētor** m. ; **ui(e)trīx** f. « vannier » ; **uīmen** : 1° bois pliant dont on peut faire des liens ou qu'on peut tresser (peuplier, vigne, osier), spécialement « osier » ; baguette ; 2° ouvrage en osier, corbeille. Panroman, sauf roumain, M. L. 9336, et germanique : b. all. *wīmen* « perche » ; **uīmentum** n. (Tac.) et **reuīmentum** (Fronton) ; **uīminālis** : propre à tresser ou à lier ; *u. salix* ; **Viminālis collis** « le Viminal », colline de Rome ainsi nommée des plants d'osier qui y poussaient ; cf. Juv. 3, 70, *Esquilias dictumque petunt a uimine collem* ; gr. Ἐλτχών de ἑλίσσω ; **uīminārius** : vannier (Inscr.) ; **uīminētum** : oseraie, saussaie ; **uīmineus** : d'osier ; **uītilis** : tressé ; **uītilia**, **-ium** « objets tressés ». Cf. aussi **uītis**, **uīticella**, **uitta**.

uiēscō, -is : inchoatif correspondant à **uieō** « se ramollir sur sa tige », « se flétrir » : **uiēscēns ficus** (Col.) ; de là **uiētus** (dissyllabe dans Hor., Ep. 12, 7) : qui penche, flétri : *aliquid uietum et caducum*, Cic., Cat. M. 2, 5 ; ***uietiāre** ; ***uetiāre**, M. L. 9324.

Comme dans **uereor**, type de présent secondaire d'une racine, sans doute dissyllabique, dont on n'a guère que des formes secondaires : lit. *vejù*, *výti* « tordre (pour tresser, enrouler un fil, etc.) » ; v. sl. *vlję*, *viti* (même sens), skr. *vyáyati* « il enveloppe » (*vītáḥ* « enveloppé »), aor. véd. *ávyat* « il a enveloppé ». Pour l'irlandais, v. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, 517. — Des formes nominales rendent mieux compte du sens de « tresser » qu'a spécialement le verbe latin. On a ainsi, en face de lat. **uīmen** et **uītis** (et aussi **uitta**) : skr. *vetasáḥ* « verge », av. *vaēitiš* (persan *bēd*) « branche de saule », v. sl. *větvь* « κλάδος », slov. *vîtva* « branche flexible pour tresser », v. pruss. *witwan* « saule », lit. *výtis* « branche de saule », v. isl. *viðr* « objet tressé », gr. ἰτέᾱ, εἰτέᾱ « saule », irl. *fé* « baguette », etc. Cf. **uīdulus**.

uigeō, -ēs, -uī, -ēre : être bien vivant ; être vigoureux, être éveillé (joint en allitération à **uīuō**, **ualeō**) ; figure étymologique dans T.-L. 6, 22, 7, *uegetum ingenium in uiuido pectore uigebat*, où apparaît le rapport avec **uegeō**. Ancien (Naevius), classique ; mais rare à l'époque impériale. Non roman.

Formes nominales et dérivés : **uigor** : vigueur (époque impériale, d'abord poétique) ; **uigōrō**, **-ās** (Tert.) ; **ēuigōrātus** (Tert.) ; **uigēscō**, **-is** : prendre ou reprendre vie, vigueur ; **ē-**, **re-uigēscō** (Juvenc.) ; **peruigeō** (Tac.).

uigil, -ilis adj. : bien vivant, dispos, bien éveillé ; subst. **uigil** (g. pl. **uigilum** et **uigulum**, Inscr. ; v. Niedermann, *Phonét.*, p. 50) m. : veilleur, sentinelle, cf. Rich, s. u. ; dérivés : **uigilia** f. (**uigilium** n., Varr. ap. Non. 231, 30 sqq., ce qui suppose peut-être un ancien collectif neutre ***uigilia** « le temps des veilles ») : « veille » souvent au pluriel, la nuit romaine se divisant en quatre veilles ou « quarts » ; « vigilance ». Conservé par l'Église en celtique : irl. *uigil*, *féil*, *figell*, britt. *gwyl* ; **uigilō**, **-ās** : être éveillé, veiller, être vigilant, M. L. 9326 ; **uigilāns**, **-ter** ; **uigilāx** (époque impériale) ; **uigilantia** (classique) ; **uigilātiō** (Cael. Aur.) ; **uigiliārium** : corps de garde, tour du guet, guérite ; **uigilābilis** (Varr.) ; noms propres : *Vigil*, *Vigilius*.

ad-, *ē-*, *in-*, *inter-uigilō* ; **obuigilātus** « surveillé » (archaïque) ; **peruigil**, **-ilis** ; **peruigilō**, **-ās** : prolonger une veillée, passer en veillant ; **peruigilium** n., **-lia** f., **peruigilātiō**. — La veille de toute une nuit était consacrée à Vénus : *p. Venerī*, Plt., Cu. 181 ; d'où le nom d'un petit poème, **peruigilium Veneris**. Cf. aussi **exuigilāre**, **exreuigilāre**, M. L. 3114, 3065.

En partant de **uegeō**, qui est évidemment ancien, on n'aperçoit guère comment peut s'expliquer l'*i* de **uigeō**, **uigil** par des procédés normaux de la phonétique latine (à moins d'admettre une assimilation ***uegil** > **uigil**?). L'*i* ne peut être qu'une variation de caractère expressif ; cf. le cas de **cicindēla** ou celui de *scintilla*. Quant au sens de « veiller », cf. le groupe de got. *wahan* « veiller », v. isl. *vakr* « éveillé ».

uīgintī indécl. : vingt. Forme vulgaire et récente **uinti**, CIL VI 19007, 4 ; VIII 8573. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9327.

Dérivés et composés : **uīcēsimus** (**uīcē(n)sumus** ; **uīgēsimus**) : vingtième ; **uīcēsima** f. (sc. *pars*) : impôt ou taxe du vingtième ; d'où **uīcēsimārius** ; **uīcēsimārius** m. : collecteur de l'impôt ; **uīcēsimātiō** : tirage au sort d'un soldat sur vingt pour le punir de mort (cf. **decimātiō**) ; **uīcēsimānī** : soldats de la 20e légion.

uīcēnī (**uīgēnī**), *-ae*, *-a* adjectif distributif : chacun vingt, vingt par vingt ; et « vingt » ; **uīcēnārius** : âgé de vingt ans ; qui a vingt pouces de diamètre ; **uīcēnārius** m. « jeune homme de vingt ans » ; **uīcēnālis** : contenant le nombre vingt (Apul.) ; **uīciēs** ; **uīciēns** adv. : vingt fois ; **uīcennium** : période de vingt ans (Dig.) ; **uīcennālis** ; **uīcennālia**, **-ium** « fêtes célébrées après vingt ans de règne d'un empereur » (tardif) ; **uīcessis**, **-is** (**uīgessis**) m. : somme de vingt as ; **uīgintīuirī**, **-ōrum** m. pl. : vigintivirs, magistrats romains, d'où le singulier **uīgintīuir**, et **uīgintīuirātus**.

uīgintiangulus, *-a*, *-um* (Apul.).

Cf. aussi les juxtaposés **duodēuīgintī**, **ūndēuīgintī**.

Les noms des dizaines se composent des noms des unités suivis d'une forme de nom signifiant « dizaine ». Le mot latin pour « vingt » contient l'un des types indo-européens, où le nom de la dizaine est au neutre : av. *vīsaiti*, gr. (dor. béot., etc.) Ϝίκατι (ion.-att. εἴκοσι),

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

arm. *k'san* représentent un ancien **wī-kmt-ī* qui est un nominatif-accusatif duel neutre ; la forme s'est fixée hors de toute flexion. La sonore *g* ne se trouve pas hors du latin, mais elle est ancienne (cf. le *b* de *bibō*, le *d* de *quadrāgintā*, etc.) et figure aussi dans les autres noms latins de dizaines : *trīgintā*, etc, où l'on a l'ancien « pluriel neutre » du nom des dizaines. A côté de ce type, il y a eu, dans les mêmes langues, un composé représenté par gr. (*F*)ἶκάς, irl. *fiche*, skr. *viṃçatiḥ*.†

uiliciō, -onis f. : sorte de plante ombellifère, gr. ἄμμι (Cass. Fel. 44).

uīlis, -e : bon marché ; qui est à vil prix, et par conséquent de peu de valeur (sens propre et figuré) ; d'où « commun ». Ancien (Plt.), usuel. Panroman. M. L. 9328.

Dérivés et composés : *uīliter* adv. ; *uīlitās* f. (classique), M. L. 9329 ; *uīlitō, -āre* : avilir (Turp. ap. Non. 185, 27) ; *uīlificō, -āre* (S[t] Jér.) ; *uīlēscō, -ere* (bas latin ; langue de l'Église, mais *ēuīlēscō* est dans Val. Max., *reuīlēscō* dans Sén., Tranq. 17, 2) ; *uīliō* (*uīlō*) : εὐτελίζω (Gloss.) ; *ueilannonnam*, CIL IV 4240, dont la forme est surprenante ; faut-il lire *ueilannonam* avec *ei* = *ī*? ; *uīlīpendō*, Plt., Tru. 539. Il semble que le doute émis sur cette forme par Lindsay, qui propose de lire *nīlīpendō*, n'est pas justifié ; en effet, on trouve dans les glossaires *uīlīpendō* et *uīlīfaciō*.

Le rapprochement de Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I, 181, avec irl. *fial* « chaste » ne va pas pour le sens. Les autres rapprochements proposés sont vagues ; le rapprochement avec *uēnum* ne va ni pour le sens ni pour la forme.

uilla : v. *uīcus*.

uillum : v. *uīnum*.

uillus, -ī m. : touffe de poils ; le pluriel *uillī* désigne les « poils » ou le « duvet ». Se dit des animaux, des étoffes, des arbres. Classique (Cic.), technique. M. L. 9335.

Dérivés : *uillōsus* : velu, M. L. 9334, B. W. *velours* ; *uillūtus*, CGL IV 87, 5, glosant *hirsūtus*, auquel remontent les formes panromanes, sauf roumain, du type fr. *velu*.

Forme populaire, à côté de *uellus*?

uīmen : v. *uieō*.

uinca peruinca : v. *peruica*.

***uīneiam** (*uintiam*, *untiam* var.) : *dicebant continentem*, P. F. 520, 7. Sans autre exemple. De *uīnciō*?

uinciō, -īs, -xī, -ctum, -īre : lier ; cf. la glose *uinciō*, δεσμῶ. Sens physique et moral. Se dit surtout de liens qui entourent un corps ou un objet ; cf. Varr., R. R. 1, 8, 6, *uinctu, quod antiqui uocabant cestum*. Ancien, usuel et classique. Peu représenté dans les langues romanes, qui ont recouru à *ligāre*. M. L. 9340.

Dérivés et composés : *uinculum* (*uinclum*) : « lien » en général ; sur les acceptions spéciales, v. Rich, s. u. ; en particulier *uincula* pl. « entraves » et « menottes » des prisonniers ; d'où les expressions *in uincula conicere, dūcere*, etc., M. L. 9341 ; *uinculō, -āre* (tardif) ; *uinctiō* (rare ; Varr., L. L. 5, 62, repris par la latinité impériale) ; *uinctor* (Arn.) ; *uinctūra* (Varr., époque impériale) ; *uinctus, -ūs* m. (Varr.).

Cf. aussi M. L. 9342, **uincus* « flexible », et 9339, **uincilia* « lien » ; *uincula*, βρυωνία, CGL III 427, 59.

circumuinciō (Plt., Avien) ; *conuinctiō*, terme de la langue grammaticale traduisant le gr. σύνδεσμος, cf. Quint. 1, 4, 18 ; *dēuinciō* : lier fortement, obliger (usuel et classique), M. L. 2614 ; *ēuinciō*, même sens (époque impériale) ; *praeuinctus* ; *reuinciō*.

L'ombrien a *preuiślatu* « praeuinculātō ». L'*n* de *uinciō* peut être l'infixe du présent qui, par opposition avec le groupe de *uincō*, aurait été généralisé, grâce à l'addition du suffixe **-ye-* (comme dans lit. *jùngiu*, etc. ; v. *iungō*) ; *uinciō* est différencié de *uincō* même au présent. On rapproche skr. *vivyáṅkti* « il embrasse », *vyáṅcaḥ* « extension » ; mais les sens des deux groupes n'ont rien de commun ; et un rapprochement de racines limité à l'italique et au sanskrit aurait besoin d'être plus précis pour satisfaire.

uincō, -is, uīcī (de **wºik-* avec vocalisme *o* du parfait ; cf. *uīdī* et *līquī*?), **uictum** (inf. fut. *uincitūrum*, Pétr.), **uincere** : être vainqueur, vaincre. Transitif et absolu ; sens propre et figuré, physique et moral. Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 9338.

Dérivés : *-uicāx* dans *per-uicāx* adj. : qui s'obstine dans la lutte (joint et opposé à *pertināx* dans Acc. ap. Non. 432, 31 sqq. : *nam peruicacem dici me esse et uincere | perfacile patior, pertinacem nihil moror*) ; puis simplement « obstiné, opiniâtre » (en bonne ou en mauvaise part) ; *peruicācia, -ae* f.

uictor m. ; *uictrīx* f. ; *uictōria* f. : victoire ; féminin d'un adjectif **uictōrius* dérivé de *uictor*, comme *uxōrius* de *uxor*. C'est proprement « la Victorieuse », déesse de la victoire, avec laquelle s'identifie la victoire elle-même. Les représentants romans sont des mots savants, M. L. 9313 ; *uictōriātus* : à l'effigie de la victoire : *u.* (sc. *nummus*) m., cf. *quadrīgātus*. Il n'y a pas de substantif *uictus* ou *uictiō*, mais *conuictiō, reuictiō* existent, à date tardive, il est vrai.

conuincō, qui n'a plus que le sens dérivé de « convaincre » (*aliquem alicuius rei, dē aliquā rē*, etc.) et, avec un nom de chose, « prouver » ou « réfuter » ; *conuictiō*, tardif (langue de l'Église) = ἔλεγχος, ἐλεγμός ; *conuictīuus* (Prisc.).

dēuincō : vaincre complètement (cf. *dēbellō*) ; *ēuincō* : id. (latin impérial) ; *ēuictiō*, terme juridique « recouvrement d'une chose par jugement » ; *peruincō* ; *reuincō* : vaincre de nouveau et « réfuter », cf. *confūtō* et *refūtō* ; de là *reuictiō* (Apul.), *reuincibilis* (Tert.), M. L. 7279. A *uictus* s'oppose *inuictus* : invaincu et « invincible ». Ancien, usuel et classique. Une forme *inuictrīx* est isolée.

Prōuincō est une invention de grammairien pour expliquer *prōuincia* (cf. P. F. 253, 15).

Présent à nasale infixée, *uincō* indique le terme d'un procès, d'où le sens de « vaincre ». L'osque a *uincter* « conuincitur ». Le sens général de la racine est « combattre ». Il s'agit d'une racine ayant fourni un présent radical athématique, ce qui se reconnaît à la coexistence d'un présent à vocalisme radical zéro : irl. *fichim* « je combats » (avec préverbe *arfinch* « uincō »), v. h. a. *ubar-*

wehan « uincere », *ar-wigan* « confectus », et du présent à vocalisme *e* : got. *weihan* « combattre », v. angl. *wīgan* « combattre » résultant d'un compromis entre **wīhan* et **wigan* ; le flottement entre *h* et *g* confirme donc l'hypothèse d'un ancien présent athématique. Lit. *apveikiù* « je triomphe de » offre un présent dérivé remplaçant l'ancien présent athématique.

uindēmia : v. *uīnum*.

uindex, -icis m. : terme de droit ; caution fournie par le défendeur, qui se substitue à lui devant le tribunal (*in iūs*) et se déclare prête à subir les conséquences du procès ; cf. F. 516, 19 : *ab eo quod uindicat quominus is, qui prensus est ab aliquo, teneatur*. Dans la langue commune, « protecteur, défenseur », « vengeur » ; et, par extension, « qui tire vengeance de, qui punit ».

Dérivés et composés : *uindicō, -āre* : faire fonction de *uindex* ; revendiquer : *u. spōnsam in lībertātem ; pro suō uindicāre* ; « libérer, délivrer » (sens propre et figuré) ; « venger » et « punir ». Panroman (*uindicāre*), M. L. 9347 ; *uindicātiō* (classique), M. L. 9348 ; *uindicātor* (langue de l'Église) = ἐκδικητής ; *reuendicō* (bas latin), M. L. 7280.

**uindicō, -is?* : une forme *uindicit* de la Lex XII Tab. est citée par Aulu-Gelle 20, 1, 45.

uindicia, -ae f., et *uindiciae, -ārum* ; *uindicia, i. e. correptio manus in re atque loco praesenti apud praetorem ex XII tabulis fiebat*, Gell. 20, 18 ; et *uindiciae appellantur res eae de quibus controuersia est*, etc., F. 516, 24 sqq. ; 1° revendication présentée par le *uindex* (singulier) ; 2° choses qui font l'objet de la revendication (pluriel) ; *Vindicius*.

uindicta, -ae f. : revendication ; en particulier *uindicta in lībertātem* « revendication en liberté », mode d'affranchissement qui se faisait suivant un cérémonial spécial, comportant l'emploi d'une baguette (substitut de la lance, symbole de la propriété quiritaire) dont chacune des parties était munie ; *uindicta* en est arrivé à désigner la baguette elle-même (*festūca*).

D'après *uindicō*, *uindicta* a signifié aussi « protection » et « châtiment ». M. L. 9349 (ital. *vendetta*). Dérivés tardifs : *uindictor, -trīx* ; *uindictum*.

Le second élément de *uindex* est sûrement celui que l'on a dans *iūdex* ; c'est le mot racine correspondant à *dicō* : le premier terme est plus obscur et controversé. On y voit souvent l'accusatif de *uīs* : **uim-dex* > *uindex* (cf. *uēnumdare* > *uēnundare*) ; mais la forme fléchie d'un premier terme de composé est étrange, et on ne l'explique qu'en supposant arbitrairement que *uindex* serait formé secondairement sur *uim dīcere*. Le *uindex* serait celui qui montre au juge la violence faite à son client, que le demandeur, par la *manūs iniectiō*, entraîne devant le tribunal, *in iūs rapit* ; c'est ce sens que les jurisconsultes romains donnaient au substantif ; cf. Gaius, 4, 21 : *nec licebat iudicato manum sibi depellere, et pro se lege agere, sed uindicem dabat, qui pro se causam agere solebat*. Le procès est une lutte simulée pour la possession de la chose : *manuum cōnsertiō, manum cōnserere*, « une réminiscence des actes de force par lesquels jadis la propriété était conquise et défendue » (May et Becker, *Précis*, p. 350 ; sur la différence entre *uindex* et *uas*, ibid. 236). Ovide joue exactement des termes juridiques : Fast. 4, 90 *(Aprilem) quem Venus iniecta uindicat alma manu*. — Le *uindex* étant le défenseur d'un membre de la « grande famille », on pense à irl. *fine*, qui est le nom de la « grande famille » ; v. h. a. *wini* signifie « appartenant à la famille, ami ». Ces rapprochements sont séduisants, mais la forme et le sens du composé *uindex* ne s'en tirent pas aisément.

uinnulus, -a, -um : *dicitur molliter se gerens et minime quid uiriliter faciens*, P. F. 519, 6 ; cf. un seul exemple dans Plt., As. 223, *oratione uinnula, uenustula* ; le passage de Non. 186, 12 se rapportant à ce mot est altéré ; cf. aussi Thes. Gloss., *uinnulus, mollis, blandus* ; *-m, delectabile*. Il faut peut-être y rapporter la glose *uinnicus*, νωχελής (avec une variante *uinicus*), CGL II 209, 5.

De *uinnus*, doublet de *cincinnus*, cité par Isid., Or. 3, 19 : *uinnus, cincinnus molliter flexus* (si, toutefois, *uinnus* n'est pas inventé pour expliquer *uinnulus*) ; cf. le nom propre *Vinnius*?

Adjectif expressif, sans étymologie sûre. Cf. *uieō* et *uennuncula*?

***uinnus** : v. le précédent.

uīnum, -ī n. (*uīnus*, forme vulgaire, Pétr. 41, 12 ; Schol. Bern. in Verg., G. 2, 98) : vin. Par métonymie, « vigne » et « raisin ». Ancien et usuel ; s'emploie au singulier et au pluriel. Panroman. M. L. 9356 ; germanique : got. *wein*, etc., d'où finn. *viina*. Le celtique a conservé : irl. *fin*, britt. *gwyn* et irl. *fine, fintan, finime* « uinea, uīnētum, uindēmia ».

Dérivés et composés : *uīneus* : de vin. Rare ; presque uniquement usité comme substantif féminin *uīnea* : 1° plantation de vigne, vigne (panroman dans ce sens, M. L. 9350) ; 2° mantelet, sorte de baraquement qui protégeait les soldats romains dans l'attaque d'une muraille, cf. Rich, s. u. Le nom ne vient sans doute pas, malgré Festus, 516, 20, *a similitudine uinearum*, mais de ce que le centurion qui commandait les soldats était armé d'un cep de vigne, cf. *sub uitem hastas iacere, sub uitem proeliari*, P. F. 405, 8 ; 407, 1 ; et 407, 4 : *sub uineam iacere dicuntur milites, cum astantibus centurionibus iacere coguntur sudes*. Dérivés : *uīneālis*, M. L. 9351 ; *uīneārius*, M. L. 9352 ; *uīneāticus* (Col., Cat.) ; *uīneola*, M. L. 9352 a.

uīnāceus : de raisin ; *u. acinus* ; d'où *uīnācea* f. : marc de raisin, et *uīnācea, -ōrum* (*uīnācia* ; le singulier *uīnācium* est rare) « pépin(s) » et « marc » de raisin, M. L. 9337 ; *uīnāciola uītis*, Pl. 14, 38 ; *uīnālis* : de vin ; *uīnālia, -ium* : *diem festum habebant quo die nouum uinum Ioui libabant*, P. F. 517, 1.

uīnārius : de vin, à vin ; subst. *uīnārius* m. : marchand de vin, buveur de vin ; *uīnārium* n. : pot à vin ; *uīnētum* : vignoble ; *uīnitor* : vigneron (classique, cf. *olitor*), M. L. 9353, v. h. a. *winzur-il* ; *uīnitōrius*.

uīnolentus (ancien et classique) ; *uīnolentia* ; *uīnōsus* (ancien et classique) : abondant en vin ou « qui aime le vin » ; M. L. 9355, *uīnōsitās* (Tert.). V. Ernout, *Les adj. lat. en -ōsus*, Paris, 1949, p. 52.

uindēmia f. : vendange. Panroman, sauf roumain ; M. L. 9343. De **uīnodēmia*, cf. *dēmō* ; *uindēmiātor* (et *uindēmītor*, Sén., Apoc. 2, 1 ; *uindēmiātor*, Hor., S. 1, 7, 30), *uel quod uinum legit dicitur, uel quod de uiti*

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

id demunt, Varro, L. L. 5, 94 ; panroman, sauf roumain, M. L. 9346 ; *uindēmiātōrius* (Varr.) ; *uindēmiō*, *-ās* (Col., Plin. ; semble postérieur à *uindēmiātor*, sur lequel il a sans doute été rebâti) ; panroman, sauf roumain, M. L. 9344, v. h. a. *windema*, *windemōn* ; **uindēmiātiō* (non dans les textes), M. L. 9345 ; *uindēmiālis* (tardif), M. L. 9343 a ; *inuīnius* = ἄοινος (Apul.).

uīllum, *-ī* n. : petit vin, piquette (Tér., Ad. 786) ; de **uīno-lo-m* ; *uīnulum* (Charis.).

Composés en *uīni-*, *uīno-* (d'après des types grecs en οἰνο-) : *uīni-bua* « buveuse de vin » (Lucil.) ; *uīni-fer* (Sil.) ; *-pōtor* (Ital.) ; *-fūsor*, *-cultor*, *-uorāx* (Comm.), *uīno-forum* (Gl.).

L'ombrien a vinu, *uinu*, le volsque, *uinu*, forme panitalique ; joint à la différence de genre, le vocalisme montre que *uīnum* n'est pas un emprunt du latin au grec. Il s'agit d'un mot méditerranéen dont hitt. *wiyana-*, gr. (*F*)οἶνος, arm. *gini* et les formes sémitiques reposant sur *wain-* sont des reflets plus ou moins indépendants les uns des autres.

uiola, -ae f. : 1° violette, plante et fleur ; couleur violette ; 2° giroflée, etc. Le même nom désigne de nombreuses plantes ; v. André, *Lex.*, s. u. Ancien (Caton, Agr. 1, 23, 5). Formes romanes savantes. M. L. 9357 ; germanique : v. h. a. *viola*.

Dérivés : *uiolāceus* : violet ; *uiolācium* « vin de violette » ; *uiolārius* : de violette, d'où *uiolārius* : teinturier en violet (Plt., Aul. 510) ; *uiolārium* : lieu planté de violettes ; *uiolāris* dans *u. diēs* « jour des violettes » (où l'on garnissait les tombes de violettes ; cf. *rosālis*).

Emprunt au même mot d'où vient gr. (*F*)ίον ; cf. γία· ἄνθη (Hes.).

uiolō : v. *uīs*.

uīpera, -ae f. : vipère, serpent. Employé aussi comme terme d'injure. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9358 ; celtique : britt. *gwiber* ; germanique : v. h. a. *wippera*? V. B. W. *vive*.

Dérivés : *uīpereus* (poétique) ; *uīperīnus* (plus ancien) ; *uīperīna* f. : vipérine (plante) ; *uīperālis* (tardif et rare).

L'étymologie **uīui-pera* « vivipare », de **uīuo-per-a* (cf. *pariō*), a pour elle la croyance des anciens ; cf. Pline 10, 170 : *terrestrium sola* [*uipera*] *intra se parit oua unius coloris, et mollia, ut pisces. Tertia die intra uterum catulos excludit, deinde singulis diebus singulos parit, uiginti fere numero. Itaque ceteri tarditatis impatientes perrumpunt latera, occisa parente.*

***uipex** : ⟨*a*⟩ *uim patiendo uel uim patiens* (Gloss.). Sans doute déformation de *uibex* par étymologie populaire.

uipiō, -ōnis m. : petite grue, oiseau (Plin. 10, 135). M. L. 9359. Onomatopée (Pline, toutefois, le donne comme un mot baléare) ; a donné en ital *bibbio*, en fr. *vi(n)geon*, nom du canard siffleur.

V. Barbier, Rev. de linguistique romane, 1, p. 324 sqq.

uir, uirī m. : homme, par opposition à « femme », *mulier*, *fēmina*, e. g. Ov., M. 3, 326 : *deque uiro factus, factum mirabile, femina*. Terme exprimant les qualités viriles ou masculines de l'homme (cf. l'emploi poétique de *uir* au sens de « parties sexuelles de l'homme » ; Cat. 63, 6, *itaque ut relicta sensit sibi membra sine uiro* ; de *uirīlia*, même sens ; et le composé *ēuirō*). « La différence de *uir* et *homō* apparaît dans le passage suivant, Cic., Tu. 2, 22 : *Marius rusticanus uir, sed plane uir, uetuit se alligari... Et tamen fuisse acrem morsum doloris idem Marius ostendit : crus enim alterum non praebuit. Ita et tulit dolorem ut uir ; et, ut homo, maiorem ferre sine causa necessaria noluit* » (B. B.). Dans ce sens, s'oppose aussi à *puer*, e. g. Just. 3, 3, 7 : *neque eos* (scil. *pueros*) *prius in urbem redire quam uiri facti essent statuit*. De là les sens de : 1° mari, époux ; et, en parlant des animaux, « mâle » ; 2° homme digne de ce nom, héros ; 3° puis, la guerre et le combat étant exclusivement réservés aux hommes, « soldat », et plus spécialement « fantassin », toutes acceptions qui se retrouvent dans le fr. « homme ». *Vir* a aussi un sens distributif e. g. dans l'expression fréquente de l'ancienne langue militaire, *uir uirum legit* « chaque soldat se choisit un compagnon d'armes » ; de là, dans la langue juridique : *uirīlis pars, portiō* « part qui revient à chacun dans un héritage » ; d'où, dans la langue commune, *pro uirīli parte* « suivant la part qui me revient, suivant mes forces ou mes ressources ». Ce sens distributif reparaît dans l'adverbe *uirītim* « par homme » ; cf. Caton, Inc. 6 : *praeda quae capta est uirītim est diuisa*, d'où dérive un adjectif *uirītānus* : *ager dicitur qui uirītim populo distribuitur*, P. F. 511, 13 (non attesté en dehors de cette glose). Ancien, usuel, mais concurrencé par *homō*, qui en a pris les sens, *uir* n'est pas demeuré dans les langues romanes, pas plus que *uīs*.

Dérivés et composés : *uira*, *-ae* f. : *feminas antiqui... uiras appellabant, unde adhuc permanent uirgines et uiragines*, F. 314, 15 ; repris par Isid., Or. 11, 2, 23. Non autrement attesté ; cf. *taurus*, *taura*? Peut-être invention de grammairien pour expliquer *uirgō* et *uirāgō*.

ūniuira : mariée à un seul homme (cf. *ūnimarīta*) ; *-uirātus*, *-ūs* m. (Tert.).

uirāgō, *-inis* f. : femme forte ou courageuse comme un homme. Terme archaïque (Plaute, Ennius), repris par la poésie impériale. — Formation obscure ; rappelle *imāgō*, *uorāgō*, etc. ; v. Ernout, Philologica I, 165 sqq. L'explication par « *quae uirum agit* » n'est qu'un calembour.

uirātus, *-a*, *-um* (= ἀνδρεῖος ; Vulg., Sir. 28, 19) ; *uirātus*, *-ūs* m. (Sid.) ; *uirīlis* (opposé à *muliebris*) ; cf. plus haut, M. L. 9369 ; *uirīliter* ; *uirīlitās* (époque impériale).

ēuirō, *-ās* : enlever la virilité, émasculer, efféminer. Un doublet tardif *ēuirīō* a subi l'influence de *uīrēs*, Mul. Chir. 14, p. 8, 16. Depuis Varron ; *ēuirātiō* (Plin.).

uirītim ; *uirītānus* (époque impériale).

uirōsus : qui aime les hommes. Adjectif de la langue de la comédie, formé sur *uīnōsus*, avec lequel il allitère. Glosé aussi *neruōsus*, *austērus*, par confusion avec *uīriōsus*, adjectif tardif dérivé de *uīs* et glosé *fortis*, *austērus*, ἀνδρεῖος ; *uirissat* : *fortiter uel uiriliter sapit*. Verbe conservé par les gloses, appartenant sans doute à l'ancienne comédie et formé comme *patrissō*.

uirtūs, *-ūtis* f. : « *Virtūs* est avec *uir* dans le même rapport de dérivation que *iuuentūs*, *senectūs* avec *iuuenis*, *senex*. Comme ces deux mots, il marque l'activité et la qualité [cf. Ernout, Philologica I, 225 sqq.] ; Cicéron (Tu. 2, 18, 43) s'explique ainsi sur le sens du mot : *Atqui uide ne, cum omnes rectae animi affectiones uirtutes appellantur, non sit hoc proprium nomen omnium, sed ab ea una, quae ceteris excellat, omnes nominatae sint. Appellata est enim a uiro uirtus : uiri autem propria maxime est fortitudo, cuius munera duo maxima sunt, mortis dolorisque contemptio.* — *Virtūs* est employé quelquefois pour désigner la force pure et simple : Corn. Nép., De reg. : *Siculus Dionysius cum uirtute tyrannidem sibi peperisset...* ; Vg., Ae. 2, 390 : *dolus an uirtus quis in hoste requirat*. Mais la plupart du temps *uirtūs* désigne le courage, Cés., B. G. 1, 2, 1 : *Perfacile esse, cum uirtute omnibus praestarent, totius Galliae imperio potiri.* — Une fois arrivé au sens général de « vertu », il a pu s'employer pour toute espèce de qualité ou de mérite, Cic., Bru. 17 : *In Catonis orationibus omnes oratoriae uirtutes reperientur*. Il a même pu se dire des plantes et des objets inanimés, Ov., M. 14, 356 : *si non euanuit omnis | herbarum uirtus* ; Justin. XI 14 : *Cum uictoria non armorum decore, sed ferri uirtute quaeratur* ; Caton, Agr. 1 : (*Praedium*)... *uti... solo bono, sua uirtute ualeat*. C'est un exemple de généralisation de sens » (B. B.). M. L. 9371. Celtique : irl. *fírt*, britt. *gwyrth*. — Dérivés tardifs : *uirtuōsus* (S[t] Aug.) ; *uirtūtificō* = ἐνδυναμῶ.

Composés : *Viriplāca* : épithète de Junon ; cf. Val. Max. 2, 1, 6 ; *uiripotēns* : *puella* ou *uirgō* « nubile » (Dig.) ; *uirops* « *quae iam opus habeat uiro* » (Gloss.).

sēmi-uir : moitié homme (et moitié bête, e. g. Chiron, le Minotaure ; ou moitié femme ; hermaphrodite ; émasculé (*sēmimās*), efféminé). Mot d'époque impériale ; cf. *sēmifer*.

On rattache parfois à *uir* le nom (propre?) *Viritēs* qui figure dans le groupe *V. Quirīnī* (v. sous *heriēs*) ; le texte et le sens sont très obscurs.

Vir figure, enfin, dans des juxtaposés de la langue du droit public, où il désigne des magistrats : *trēs uirī*, *sēuirī*, *decemuirī*, etc., sur lesquels ont été dérivés des abstraits du type *decemuirātus*. Du pluriel employé généralement au génitif (e. g. de *duumuirum*, *triumuirum sententia*) ont été tirés des singuliers : *duumuir*, *triumuir*, *sēuir*, etc.

La forme **uiro-* a ses correspondants dans irl. *fer*, gall. *gwr* et got. *wair*, v. isl. *verr*, etc. ; on a **uīro-* dans lit. *výras*, skr. *vīrάḥ*, av. *vīra*. Des deux mots anciens désignant l' « homme mâle », le « guerrier », le latin a conservé seulement l'un et l'osco-ombrien l'un et l'autre ; v. l'article *nerō*, où est aussi montré le caractère récent du dérivé *uirtūs*. Le mot est attesté en ombrien trois fois sous la forme *ueiro* « uirōs » (à côté de *uiro*, plus fréquent), ce qui semble indiquer un *ī*, comme en sanskrit et en lituanien ; le volsque *couehriu* « cūria » est obscur de toute façon. Pour *ī* et *ĭ*, v. la remarque faite sous *uīrus*. Dérivé de *uīs* par W. Schulze, KZ 52, 311 ; ce qui est le plus vraisemblable.

uireō, -ēs, -uī, -ēre : être vert (en parlant des plantes) ; par suite « être vigoureux » ; e. g. T.-L. 6, 22, 7, *uegetum ingenium uiuido pectore uigebat, uirebatque integris sensibus*. Attesté depuis Caton. Rare, technique.

Dérivés : *uirēscō*, *-is* : verdir ; *uiridis* : vert, panroman ; M. L. 9368 a : *uiridis* ; **uirdis* ; *uiride* n. « le vert » ; *uiridia* n. pl. « les plantes vertes », M. L. 9367, *uiridia*, **uirdia*, britt. *gwyrdd* ; *uir(i)diārium* n. : jardin de plaisance, bosquet, M. L. 9368 ; et *uiridārius* « jardinier », CIL VI 2225 ; *uiriditās* (classique) « verdeur » et « verdure » ; *uiridō*, *-ās*, transitif et absolu « rendre ou être verdoyant » ; *uiridēscō* « devenir vert » (S[t] Ambr.) ; *uiridicāns* (formé comme *albicāns*, *nigricāns*) ; *uiridicātus*, *-a*, *-um* : verdoyant ; *praeuiridis* (*praeuiridāns*) : très vert ; *subuiridis* : verdâtre ; *uir(i)dus* (tardif). — La fortune de l'adjectif **uirdis* dans les langues romanes provient de son emploi fréquent dans la langue rustique.

uirētum et *uirectum* (d'après *salictum*), surtout au pluriel *uirecta* : jardins, bosquets. Attesté depuis Virgile. M. L. 9360 a.

uiror (tardif) : verdeur ; *uireō*, *-ōnis* m. : verdier, verdet (oiseau, Plin.) ; *per-uirēns* : toujours vert ; *reuirēns* : qui reverdit ; *reuirēscō* : reverdir (classique).

Sans étymologie valable. Les mots celtiques du type v. gall. *guird* « herbida » sont empruntés au latin.

uirga, -ae f. : branche souple et flexible, drageon, marcotte, bouture ; d'où verge, baguette ; raie(s) ; baguette du licteur ; d'où *uirgārius* « qui regis baculum portat » (Gloss.). *Sēnsū obscēnō* dans Cassiod., Anim. 9. Ancien (Caton, Agr. 101). Panroman. M. L. 9361. Celtique : irl. *uirge*.

Dérivés et composés : *uirgeus* : fait de verges ou d'osier ; *uirgātus* : fait de baguettes ou d'osier ; rayé, vergé, M. L. 9362 ; *uirgātor* : qui donne des verges (Plt.) ; *uirgārius* : ῥαβδοῦχος (Gl.) ; *uirgētum* : oseraie ; *uirgōsus* (bas latin) ; *uirgula* : petite baguette et petit trait, ligne, accent, M. L. 9365 ; d'où *uirgulātus* : rayé (Plin.) ; *uirgultus*, *-a*, *-um* : couvert de buissons ou de jeunes pousses ; *uirgulta*, *-ōrum* : buissons, branchages, et « rejetons, jeunes plants » (Caton, Agr. 141, 2) ; *uirgultōsus*? (Serv., Aen. 3, 516) ; *uirgidēmia* : vendange de coups, raclée. Mot plautinien, forgé sur *uindēmia* ; *prīmiuirgius* : πρωτοδέκανος (Gloss.). Cf. aussi M. L. 9363, **uirgella*.

Voir les sens spéciaux de *uirga*, *uirgātus*, *uirgula* dans Rich, s. u.

Vocalisme *i* de mot expressif, comme dans *uirgō*.

uirgō, -inis f. : 1° vierge, jeune fille ou jeune femme qui n'a pas encore connu l'homme. Se dit aussi des femelles d'animaux ; et, à l'époque impériale, s'emploie comme adjectif de toute espèce d'objets : *u. terra* (Plin.), *u. charta* (Mart.), et même avec un masculin : *emit et comparauit locum uirginem* (Inscr.) ; 2° « la Vierge », constellation du zodiaque ; *Aqua Virgō* ou *Virgō*, nom d'un aqueduc à Rome. Attesté de tout temps (Livius Andr., et peut-être inscription de Duenos *uirco*?). M. L. 9364. Les représentants romans sont pour la plupart savants et transmis par la langue de l'Église, où ce sont des calques du grec ; de même en celtique : britt. *gwyryf*, etc.

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

Dérivés : *uirginālis* : de vierge, virginal ; *uirgināle* (*uirginal*, cf. *fēminal*) et *uirginālia* n. « pudenda muliebria » ; *uirginārius* (Plt.) ; *Virginēnsis*, *Virginiēnsis* f. : déesse qui présidait au détachement de la ceinture de la jeune mariée (St Aug.) ; *uirgineus* (formé par la langue poétique pour remplacer *uirginālis*, qui était exclu de l'hexamètre) ; *uirginius*, usité comme nom propre, ainsi que *Virginia* ; fréquent dans les inscriptions de l'époque impériale au sens de « jeune époux », et *uirginium* (tardif) ; *uirginitās* f. (classique) ; *uirginor*, *-āris* (Tert.) : vivre en vierge ; *Virginēsuendōnidēs* (Plt., Per. 702) ; *uirguncula* (époque impériale).

On ne connaît pas de nom indo-européen pour cette notion ; gr. παρθένος est sans étymologie, comme *uirgō*.

uiriae, -ārum f. pl. : sorte de bracelet (= *armilla*). Attesté seulement à l'époque impériale. Le singulier *uiria* ne se trouve que dans les gloses, mais est confirmé par les langues romanes. M. L. 9366.

Dérivés : *uiriola* ou *uiriolae* « petit bracelet », M. L. 9370 ; B. W. *virole* ; et peut-être *uiriātus*, épithète appliquée à Annibal par Lucilius XXVI (55) : *contra flagitium nescire bello uinci a barbaro | uiriato Annibale*, quoique Nonius, 186, 31, interprète *uiriatum* par *magnarum uirium* et que Lindsay y voit un nom propre, *Viriato*. Il est possible, du reste, que *Viriātus* soit un cognomen celtibère signifiant « qui porte un bracelet », car, d'après Pline, 33, 40, *uiriolae celtice dicuntur*, *uiriae celtiberice*. La forme *uiriliae*, dans Isid., Or. 19, 31, 16, a été influencée par *uirīlis* ; v. Sofer, 85 et 173.

uiriculum, -ī n. : synonyme de *cestrum* (= κέστρον), sorte de burin ou de pointe à graver employée dans la peinture à l'encaustique (Pline, 35, 149).

uiridis : v. *uireō*.

Viritēs : v. *Quirītnus* et *uir*.

uirtūs : v. *uir*.

uīrus, -ī n. : suc des plantes ; humeur (sperme) ou venin des animaux ; par suite, « venin, poison » en général, et « âcreté, amertume ». Terme technique, classique. Non roman.

Dérivés : *uīrulentus* : venimeux ; *uīrulentia* f. (tardif) ; *uīrōsus* (déjà dans Caton, Agr. 157, 11) : visqueux, empoisonné, fétide.

Vīrus n'a pas de pluriel ; le neutre est surprenant ; d'après *uenēnum*?

Avec le même *ī* qu'en latin, cf. v. irl. *fi* « poison », gr. ἰός « venin, rouille » (masculin) et, avec *ĭ* (cas inverse de lat. *uir* en face de skr. *vīrdaḥ*), skr. *viṣám* « venin, poison » (neutre), av. *vīša-*. La différence entre *ī* et *i* dans un mot de ce genre relève des allongements « populaires » que M. Vendryes a mis en évidence dans les Mélanges Chlumsky, p. 148-150 ; cf. *pūsus* et *pūtus*.

uīs, uim f. ; pl. **uīrēs, -ium** : 1° force (en action, ce qui explique le genre « animé » du mot), en particulier force exercée contre quelqu'un, *uim afferre alicuī*, etc., d'où « violence » (sens ancien) et même « viol » ; 2° (sens secondaire) « quantité, nombre ». Le pluriel *uīrēs*, de sens concret, désigne « les forces » (physiques) et par là « les parties sexuelles de l'homme », comme *uirīlia*, les ressources mises à la disposition d'un corps pour exercer sa *uīs* ; en particulier les « forces » militaires, les « troupes ». A servi aussi depuis Cicéron à traduire des valeurs techniques de gr. δύναμις, δυνάμεις : « puissance, ascendant », « vertu (d'une plante, d'un remède) », « valeur (d'une monnaie) », « sens, valeur (d'un mot) », etc.

Vīs est un thème en *-ī-*, ce qui explique la persistance de l'*ī* à l'accusatif et à l'ablatif singulier *uīm*, *uī* ; le génitif et le datif singulier sont à peine attestés, et presque uniquement à l'époque impériale ; la langue classique emploie *dē uī* au lieu du génitif : *dē uī condemnātus*, *reus* (Cic.). A côté du pluriel *uīrēs*, qui présente un élargissement du thème en *-s-*, Lucrèce et quelques prosateurs (Salluste, Messala) emploient *uīs* (e. g. Lucr. 2, 586 ; 3, 265) ; sur la valeur de cette forme, v. Ernout, Philologica II, p. 112 sqq. Les anciens ne séparaient pas *uīs* de *uir*, *uirtūs* (cf. gloss.), et ont confondu *uirōsus* et *uīrōsus*. — *Vīs* est ancien, usuel et classique, mais, sans doute en raison de son caractère monosyllabique, n'a pas survécu dans les langues romanes, sauf dans le juxtaposé *uis maior* > fr. *vimaire*, terme technique du vocabulaire des eaux et forêts.

Dérivés en *uīr-*, rares et tardifs pour la plupart ; *uīriculae* (Apul.) ; *uīrōsus* : violent ; *uīriōsē* (Apul., Tert., Gloss.) ; *uīrācius* dans Varr., ap. Non. 187, 15, *uir uiracius*, glosé *magnarum uirium*. Pour *ēuīriō, -riātiō*, v. *ēuirō*, sous *uir*. Des confusions avec *uir* se sont produites à basse époque.

A *uīs* se rattachent : *uiolentus* : violent. Ancien et usuel, avec un doublet poétique *uiolēns* (Hor., Pers.) fait sur *uiolentior* d'après *uehemēns*, *uehementior* ; d'où *uiolenter* (ancien), *uiolentia* f. ; *inuiolentus* (Cassiod., Not. Tir.).

uiolō, -ās : violer, faire violence à, outrager. Ancien, classique. D'où *uiolātor, -tiō* (tous deux d'époque impériale), *-trīx* (tardif) ; *uiolābilis* (poésie impériale) et *inuiolābilis* (depuis Lucrèce, d'après ἄθλαστος) ; *inuiolābilitās* (langue de l'Église) ; *inuiolātus* (classique) « inviolé » et « inviolable » (cf. *inuictus*) ; *inuiolātē*.

Au sens de « force », la langue homérique a les formes correspondantes à *uīs* : (*F*)ῑ̆ς à *uīs*, (*F*)ῑν' (devant voyelle ; en réalité, *Fῑν* au singulier) à *uim*, et la forme adverbiale (*F*)ῑφι (d'où (*F*)ῑφια en face de *uī-*). — Pour *F*, noter la glose γίς (c'est-à-dire *Fiς*) · ἰσχύς.

Il n'y a pas lieu de considérer ici (*F*)ῖνα « tendon », (*F*)ῖνες « tendons ». — Le sens de skr. *vdyaḥ* (thème en *-s-*) est : « force vitale, force jeune » ; ce rapprochement explique l'*r* de *uīrēs* ; le type *uīr-* n'existe qu'au pluriel ; cf. *spēs* et *spērēs*. La parenté avec *uir* est vraisemblable.

La formation de *uiolentus* rappelle celle de *opulentus*, et *uiolāre* a l'air d'une formation expressive comme *ustulāre*, *sorbillāre*, etc. L'*o* de ces formes doit s'expliquer comme celui de *fīliolus*.

uīs : 2e personne du singulier de *uolō*, issue de **uei-s(i)*. *Vīs* s'est introduit dans la conjugaison de *uolō* parce que la 2e personne normale **uel-si* aboutissait soit à **uelle*, et se confondait avec l'infinitif présent, soit à **uell* > *uel* (v. ce mot). D'autre part, on ne pouvait

restituer **uels*, comme on l'a fait pour *fers*, car une finale *-ls* est inconnue en latin. D'où la nécessité de recourir à une racine différente, celle du skr. *véṣi* « tu recourir à une racine différente, celle du skr. *véṣi* « tu aspires à », gr. *Fίεται* « il aspire à » ; cf. *inuītus*.

uiscum, -ī n. (*uiscus* m., Plt., Ba. 50) : gui ; glu. Ancien, usuel. Panroman, en partie sous des formes savantes. M. L. 9376.

Dérivés : *uiscārius, -a, -um* ; *uiscārius* « qui chasse aux gluaux » ; *uiscārium* « gluau » ; *uiscārāgō, -inis* f. : carline (plante), v. Sofer, 161 ; *uiscātus* (ancien), d'où *uiscō, -ās* (époque impériale) ; *uiscidus* (Theod. Prisc., et Gloss., *uiscidum* : ἰξοειδές ; *uiscidus* : στυφὸς οἶνος), M. L. 9373 ; *uiscōsus* (tardif, Prud., Pall.), M. L. 9375 ; *uiscitūdō* = δρυμότης (Diosc.). Cf. aussi *uiscinus*, *uiscineus* et *uiscillārius* « auceps » (Thes. Gloss., s. u.).

Il doit y avoir un rapport avec gr. ἰξός « glu » ; mais lequel?

uiscus, -eris (singulier rare ; on trouve surtout *uīscera, -um* n. ; l'*ī* est attesté par l'*i longa* des inscriptions) n. : parties internes du corps, chair(s), entrailles. Terme général, s'appliquant à tout ce qui est à l'intérieur du corps ; par image, s'applique à d'autres objets : *uiscera terrae*, Ov., M. 1, 138 ; *in medullis populi Romani ac uisceribus haerebant*, Cic., Phil. 1, 15, 36. Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uīscerātiō* : distribution publique de viande ; repas où l'on mange la chair des victimes (classique) ; *uīscerātim* : par lambeaux (Enn.) ; *uiscerāliter* (Vulg., Arn.), d'après gr. πολύσπλαγχνος ; *uīscereus* (Prud.) ; *ēuīscerō, -ās* : arracher les entrailles à, déchirer.

Sans étymologie claire.

uīsitō, uīsō : v. *uideō*.

uissiō, -īs, -īre (*uīsiō*, *bissiō*, *bīsiō*) : vesser (Gloss.). M. L. 9382. Celtique : irl. *fís*, *fissiu*, britt. *gwis* ; germanique : v. h. a. *wīsila*?

Dérivés : *uissium* n. (*uisium*, *uisitium*) ; *uisiō* : vesse ; M. L. 9381, *vissio* ; cf. aussi M. L. 9380, **vissināre*, v. fr. *vesner*, *venette*.

Forme expressive, comme v. isl. *fīsa* « pēdere », et gr. βδέω, de **βzδεω*. V. *pēdō*.

uisulla (*uītis*), **-ae** f. : sorte de vigne dont les grappes sont plus fournies que lourdes (Col. 3, 2 ; Plin. 14, 28, 31).

uīta : v. *uīuus*, s. u. *uīuo*.

uitellus, -ī m. (*uitellum* n., Varr., Apic.) : jaune de l'œuf. Phonétiquement identique à *uitellus*, diminutif de *uitulus* ; mais le rapport sémantique n'apparaît pas.

uītex, -icis f. : gattilier ou arbre au poivre (Plin.). M. L. 9389. L'*ī* est attesté par tosc. *vitice*, ombr. *vidice* ; cf. V. Bertoldi, Mus. Helv., 1948, p. 73 ; M. L. est dans l'erreur en notant un *ĭ*. Cf. peut-être *uiēre*, *uītis*. Finale en *-ex*, comme *ūlex*, *rumex*, *cōdex*, *ūlex*, etc.

uitiligō, -inis f. : sorte d'éruption cutanée, dartre, tache ; lèpre : *in corpore hominis macula alba quam Graeci* ἀλφόν *uocant, a quo nos album ; siue a uitio dicta, etiamsi non laedit, siue a uitulo propter eius membranae candorem qua nascitur inuolutus*, P. F. 507, 15. Cf. *stribilīgō* ; v. Ernout, Philologica I, p. 182.

Dérivé : *uitiligināsus* (Gloss.). Attesté depuis Lucilius ; rare et technique. Non roman. Sans doute à rattacher à *uitium* « défaut physique, tache ».

uitilītigō, -ās, -āre : chicaner ; *uitilītigātor* : chicaneur. Mots de Caton (ap. Plin., praef., § 30), de *uitium* et *lītigō* « entamer un procès ou une dispute à tort ». Avec haplologie *uitiligat* : *uituperat* (Gloss.).

ultiparra, -ae f. : chardonneret? (Plin.). De *uītis* et *parra*.

uītis, -is f. : vigne ; cep de vigne, et par extension : pampre, raisin, vin ; vrilles (de la courge) ; cep de centurion. Avec des épithètes, désigne des plantes diverses : *u. alba* « bryone » ou « aristoloche » ; *u. nigra* « bryone noire » ; *uītis canis* « saxifrage » ; *u. siluātica* ; *uītis uīneae* : ἀμπελοκλημία. Usité de tout temps. M. L. 9395 (*vigne* et *vis*).

Dérivés : *uīteus* : de vigne, M. L. 9388 ; *uītiārium* : plant de vignes (Cat., Varr., Col.) ; *uītícula* : petite vigne, et « vrille », M. L. 9392 (et **vītula*, M. L. 9405 a) ; *uītícella* : sorte de liseron, M. L. 9390 ; André, *Lex.*, s. u. ; *uītigineus* (Caton, Colum., Plin.), formé sur le type *oleāgineus* ; il a dû exister un doublet *uītignus* (sans rapport avec le composé poétique *uītigenus*, Lucr.), conservé dans les langues romanes, M. L. 9393 ; *uītineus* (Florus 3, 29, 4, peut-être à lire *uītigineus*) ; cf. aussi M. L. 9391, **vītíceus* ; 4501, **intervītile* « sorte de clématite ».

Composés pour la plupart poétiques : *uīticola*, *uīticarpifer*, *uīticomus*, *uītifer*, *uītigena* (cf. ἀμπελογενής qui, du reste, a un autre sens dans Aristote), *uītisator*, *uītiparra*.

Vītis désigne proprement la « plante à vrilles » ou la « vrille » ; ce n'est que par une restriction secondaire que le mot s'est spécialisé dans le sens de « vigne ». Le mot peut s'apparenter à *uieō* et n'a pas de rapport avec *uīnum* ; mais l'identité de l'initiale a favorisé le rapprochement.

V. *uieō*.

uitium, -ī n. : défaut physique ; *uitium cum partes corporis inter se dissident : ex quo prauitas membrorum, distortio, deformatio. Itaque illa duo, morbus et aegrotatio, ex totius ualetudinis corporis conquassatione et perturbatione gignuntur ; uitium autem integra ualetudine ipsum ex se cernitur*, Cic., Tu. 4, 13, 39. Par suite « défaut » ; en général « faute, vice » ; « violence commise, viol », *u. offerre* ou *afferre pudicitiae* (langue des comiques). Dans la langue augurale, « présage ou signe contraire ou défavorable (fourni par un animal qui a des défauts) » ; de là *uitiō creātus* (par opposition à *iūre*). Usité de tout temps. M. L. 9396. Celtique : britt. *gwyd*.

Dérivés et composés : *uitiōsus* : qui a des défauts, fautif ; vicieux ; *uitiōsē* ; *uitiōsitās* (Cic., Macr.) ; *uitiō, -ās* : vicier, altérer, corrompre ; violer ; *uitiātiō, -tor* ; *uitiābilis* ; *praeuitiō* (Ov., Cael. Aur.) ; **inuitiāre*, M. L. 4556.

Cf. aussi *uitilītigō*, *uituperō*.

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

La concordance avec sl. *vina*, lett. *vaina* « faute » est trop partielle pour enseigner grand'chose d'utile. L'origine et l'histoire du mot sont trop obscures pour qu'il soit possible de déterminer avec certitude le sens premier. Cf. Dorothy Paschall, dans Trans. of Amer. Philol. Ass., 67, 1936, p. 219 sqq.

ultō, -ās, -āuī, -ātum, -āre : éviter. Sens physique et moral. Suivi du datif (Plaute) ou de l'accusatif (classique). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *ūltātiō* f. (rare, Auct. ad Her., Cic., traités philosophiques) ; *ūltābilis* (rare, époque impériale) ; *ūltābundus* (Sall., puis T.-L., Tac.). Composés : *dēuītō* (ancien et classique, mais assez rare) ; *dēuītātiō* (Cic., Att. 16, 2, 4) ; *ēuītō, -ās* (classique), d'où *ēuītātiō, ēuītābilis* et *inēuītābilis* (= ἀνέκφευκτος), tous trois d'époque impériale.

Sans étymologie claire, à moins qu'on n'explique *ūltō* comme un fréquentatif de *uieō*, ce qui n'est pas exclu, mais les sens diffèrent beaucoup. L'explication par **ui-itāre* (fréquentatif de *eō*) est purement imaginaire ; il n'y a pas de préfixe *ui-* en latin.

ultricus, -ī m. : beau-père ; mari de la mère qui a des enfants d'un autre lit (classique). Pour le suffixe, cf. *nouerca*. Conservé en roumain et en sarde. M. L. 9400.

Sans étymologie.

ultrum, -ī n. : verre ; guède ou pastel (couleur). *Vitrum* et ses dérivés ne semblent pas attestés avant la fin de la période républicaine et le début de l'Empire. Il n'y a pas lieu de séparer *uitrum*, nom du verre, du nom de la plante, celle-ci ayant été nommée à cause de sa couleur vitreuse. Le verre des anciens n'était pas transparent comme le nôtre, mais verdâtre. — Bien représenté dans les langues romanes. M. L. 9403 et 9402, **uitrium* ; et en celtique : ir . *fuither*? ; britt. *gwydr*.

Dérivés : *uitreus* : de verre (Varr.) ; *uitreolus* (Paul. Nol.) ; *uitreāmen* (Dig.) : objets de verre ; *uitreārius* (*-trī-*) et *uitrārius* : verrier (Sén.) ; *uitrāria* f., *-ium* n. : verrerie, M. L. 9398-9399 ; *uitr(e)āria* f. : autre nom de la pariétaire (Ps.-Apul., Herb. 82, 6), M. L. 9397, et *uitragō* (Orib.) ; *uitrīnus* (Theod. Prisc.), M. L. 9401 ; *uitriola* : chalcanthus, vitriol bleu ou vert, sulfate de fer ou de cuivre (Gloss.), M. L. 9401 a ; *uitrōsus* : ὑαλώδης (Gl.).

Sans étymologie. Sans doute emprunté.

uitta, -ae f. : ruban ou bandelette servant à maintenir la chevelure, ou l'*infula* rituelle. Cf. Rich, s. u. Sans doute ancien terme religieux, d'emploi rare et surtout poétique, mais bien représenté dans les langues romanes. M. L. 9404.

Dérivés : *uittātus* et **uittula*, M. L. 9405.

Le *tt* indique un terme technique ; remplace sans doute un **uīta*, de la racine de *uieō* (v. ce mot).

Vītula : v. *ūītulor*.

uitulāmen, -inis n. : rejeton, marcotte = gr. μόσχευμα (Ambr., Vulg.). Associé à *uitulus*, gr. μόσχος.

ūltulor, -āris, -ārī : *-ari... quod Graeci παιανίζειν uocant*, Varr., Rer. diu. l. XV ap. Macr. 3, 2, 11 ; être en fête à la suite d'une victoire ; Enn., Sc. 52 V² : *is habet coronam uitulans uictoria*. Dérivé de *Vītula*, nom de la déesse de la joie ou de la victoire ; cf. Macr., l. l. : *Hyllus libro quem de dis composuit ait Vitulam uocari deam quae laetitiae praeest ; Piso ait Vitulam uictoriam nominari* ; et Suét., Vitell. 1, 2 : *Vitellia quae multis locis pro numine coleretur* ; toutefois, le nom propre *Vitellius* est scandé avec *ĭ*.

Étymologie populaire dans P. F. 507, 12 : *uitulans laetans gaudio, ut partu* (*pastu*, edd.) ⟨*uitulus*⟩ add. Aug. Sans doute vieux terme rituel, qui a disparu de bonne heure ; peut-être sabin : cf. Suét., l. l. Dérivé tardif : *ūītulātiō*.

uitulus, -ī m. : 1° veau ; 2° petit d'un animal, poulain, etc. ; 3° *marīnus*, veau marin, phoque. Ancien (Cat., Agr. 141, 4). M. L. 9406. Celtique : irl. *fíthal, fidil*.

Dérivés : *uitula* : génisse ; *uitilīnus, uitulīnus* « de veau » ; *-a carō* : viande de veau ; *uitellus* : petit veau (mieux conservé que *uitulus* dans les langues romanes, en raison de la prédilection de la langue rustique pour les diminutifs), M. L. 9387 ; *Vitulāria uia* ; *Vitulus*, nom propre ; *Vítellius*? ; *uitellīnus*.

On ne saurait séparer le dérivé indiquant l'animal de l'année : skr. *vatsáḥ* « veau », got. *wiþrus* « agneau ». La formation se retrouve dans éol. ἔταλον, dor. ετελον « petit de l'année ». Donc, du groupe de gr. (*F*)ἔτος « année » (v. *uetus*). — L'*i*, qui ne peut s'expliquer par aucun changement phonétique régulier, relèverait du type expressif (cf. *uigeō, uigil*). — L'ombrien a, de même, vitlu « uitulum ».

Vitumnus, -ī m. : nom d'une ancienne divinité italique, citée par Tertullien et Augustin, qui le font dériver de *uīta*. Sans doute étymologie populaire ; la forme rappelle *Vertumnus, Volumnus* (v. ces mots), et le mot doit être d'origine étrusque, mais plus ou moins déformé.

uituperō, -ās, -āuī, -ātum, -āre : trouver des défauts à ; d'où « dénigrer, blâmer, déprécier », etc. Le rapport avec *uitium* apparaît encore dans Rhet. ad Her. 2, 27, 44 : *artem aut scientiam aut studium quodpiam uituperare propter eorum uitia qui in eo studio sunt...* Ancien et classique, mais à peu près disparu de la langue impériale. Non roman.

Dérivés : *uituperātiō, -tor* (presque uniquement cicéroniens) ; *uituperābilis* (id.), *-biliter* (Cassiod.), *-tiuus* (Serv.) ; *uituperō, -ōnis* (Gell., Sid.) ; *uituperium* (St Jér.), M. L. 9407.

Vituperō est un composé dont le premier terme est apparenté à *uitium*. Le mot appartient sans doute originairement à la langue augurale ; cf. *cur omen mihi uituperat*, Plt., Cas. 410/411. Pour la formation, cf. *improperō, aequiperō, recuperō*, etc.

uitus, -ūs f. : ῖτυς, ἄντυξ (Gloss. ; cf. Thes. Gloss., s. u.) « cercle, jante ». Sans exemple dans les textes en dehors de Marius Victor., GLK IV 56, 17.

Sur gr. ῖτυς, v. *uieō* ; lat. *uitus* serait donc du groupe de *uieō*.

ūīuerra, -ae f. : furet (Plin.), belette (*mustella*, Gl.). M. L. 9412 ; *ūīuerrārium* n. : endroit où l'on élève des furets. Cf. aussi M. L. 9413, **vīverrica* « belette », et 9414, **vīverrula* « écureuil », ce qui, à en juger par les mots apparentés, serait le sens ancien ; mais les noms de petits animaux sauvages sont mal fixés, cf. *mēlēs, fēlēs*.

Mot expressif qui rappelle des noms de l' « écureuil » : gall. *gwywer* (emprunté à *uīuerra* selon J. Loth), v. pruss. *weware* ; lit. *véveris, voverė* ; serbe *vẽverica* ; pers. *sanjāb*. En somme, des formes à redoublement, de types variés, dont la racine est **wer-* : le germanique a un composé v. angl. *āc-weorna* (all. *Eichhorn* résulte d'une étymologie populaire). La racine pourrait être celle qui figure dans gr. ἀ(*F*)είρω « j'élève » et αἰώρᾱ « balançoire ».

ūluō, -is, -xī, -ctum, ūluere : vivre ; être en vie (*uiuentēs* « les vivants » opposé à *mortuī*), passer sa vie ; vivre de (abl. *u. herbīs, carne*). Ancien, usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 9411.

Dérivés et composés : 1° en *uīu-* : *uīuus* : vivant (opposé à *mortuus*, qui lui a sans doute emprunté son suffixe) ; *uīuī* « les vivants » ; *uīuum* « le vif » ; par suite « plein de vie, vif, ardent » (époque impériale). Ancien, usuel et classique ; panroman, M. L. 9420. Composés : *redi-* (v. *reduuium*), *sēmi-*, *semper-uīuus* = ἡμι-, ἀεί-ζωος.

uīta, -ae f. : vie (par opposition à *mors*) et « moyen ou façon de vivre ». Comme le gr. βίος et à son imitation, désigne aussi la « vie humaine, l'humanité » (poésie et prose impériale). Aussi terme de tendresse : *mea uīta*. Ancien, usuel et classique ; panroman, M. L. 9385 ; celtique : irl. *fit*. Dérivés et composés : *uītālis* : vital ; d'où *uītālia* n. pl. « les parties vitales » ; *uītālia capitis* « les tempes » (Pline, cf. M. L. 9386) ; *uītāliter* (Lucr.) ; *uītālitās* (Plin.) ; *ēuītō, -ās* : priver de la vie (Enn., Acc., repris par Apul.).

uīuēscō, -is (*uīuīscō*) : prendre vie, s'animer, M. L. 9417 ; *uīuidus* : plein de vie (surtout poétique), M. L. 9415 ; *uīuidō, -ās* (tardifs) ; *uīuāx* (poétique, époque impériale) ; *uīuāciter* ; *uīuācitās* ; **vīvācius*, M. L. 9408 ; *uīuārius* : où l'on garde du poisson vivant, *-ae nāuēs* ; *uīuārium* n. : vivier, M. L. 9409, v. h. a. *wīwāri* ; *uīuātus* : viviflé (Lucr.), vivant ; cf. aussi *uīuenda* « moyens de vivre, nourriture », M. L. 9410, et les composés : *uīui-ficus* ; *-ficō*, M. L. 9416 ; *-ficātiō, -tor, -tōrius* (tardifs ; langue de l'Église), d'après ζωοποιῶ ; *uīuiparus* (Apul.) ; cf. peut-être *uīpera* (v. ce mot) ; *uīue-* (*uīui-*) *rādīx* « plant vif », terme d'agriculture (Caton, Varr., etc.) ; *uīuigignentia* = ζωογονοῦντα (Aug.).

reuīuō (Sén.) ; *reuīuēscō* (*-uīscō*) (classique), M. L. 7282-7283.

conuīua, -ae m. : convive ; *conuīuium* : repas en commun, banquet. M. L. 2201. Étymologie dans Cic., Cat. M. 13, 45 : *bene maiores nostri accubitionem epularem amicorum, quia uitae coniunctionem haberet, conuiuium appellarunt, melius quam Graeci qui hoc idem tum compotationem tum concenationem uocant.* Mais sémantiquement tend à se séparer de *uīuō*. De là : *conuīuor, -āris* (et *conuīuō, -ās*) : banqueter ensemble ; *conuīuātor, conuīu(ī)ālis, -e* (tous deux d'époque impériale) ; **conuīvāre*, M. L. 2200.

conuīuō, -is : vivre avec. Attesté seulement à partir de Sénèque ; semble créé sur le gr. συζῶ, συμβιῶ. Mais Cicéron a déjà *conuīctus* au sens de « vie en commun », et le fils de Cicéron *conuīctor, -tiō*.

2° en *uīct-* : *uīctus, -ūs* m. : moyens ou façon de vivre ; régime (classique), M. L. 9315, d'où, tardif, *uīctuālis* et *uīctuālia, -ium* (Cassiod., Vulg.), M. L. 9314 ; *uīctitō, -ās* : faire son régime de, vivoter de (terme de la langue familière, Plt., Tér.).

La racine est **g*ʷeyə-*, **g*ʷyē/ō-*, bien attestée dans plusieurs langues : av. *jyātu-* (gâth. acc. *jyātūm*, gén. *jyātəuš*), *gaya-* « durée de la vie » ; le grec a aor. ἐβίων « j'ai vécu » en face du présent dérivé ζῆν « vivre » et βίοτος « vie » (**g*ʷiyə-to-*), formé comme θάνατος, etc. Il y avait une forme à élargissement *-u-*, qui est très répandue : skr. *jīvaḥ* « vivant », v. sl. *živŭ*, lit. *gývas*, gall. *byw*, répondant à lat. *uīuus*, osq. bivus n. pl. « uīuī » ; skr. *jīvati* « il vit », v. sl. *živetŭ*, v. pruss. *giwa* répondent à lat. *uīuit*. A la forme de la désinence près, l'infinitif *uīuere* répond à véd. *jīvase* « pour vivre ». La gutturale de *uīxī, uīctus* est secondaire ; elle provient de ce que, en position intervocalique, lat. *u* peut représenter soit **w*, soit **gʷ*. Quant à *uīta*, ce doit être un dérivé de *uīuus* ; cf. lit. *gyvatà*, v. sl. *životŭ*, gall. *bywyd* « vie » et *iuuen-ta, senec-ta* ; toutefois, on ne saurait démontrer qu'il ne repose pas sur un ancien **gʷīvītā* ; cf. gr. βίοτος ; osq. biítam « uītam ». Pour *Vitumnus*, v. ce mot. *Conuīua* est formé comme *collēga*.

uix : v. *uicis*.

uix adv. : avec peine et « à peine » ; dans ce dernier sens, souvent renforcé de *dum, uixdum* ; ou joint à *tandem*. Ancien, usuel et classique. M. L. 9421 et 224, *aduix*. Formes romanes rares.

Sans correspondant. La forme rappelle celle de *mox*.

ulciscor, -eris, ultus sum, ulcīscī (et sporadiquement *ulcīscō* actif, Ennius, Sc. 147 V² ; *ulcīscī* passif, Sall., Iu. 31, sans doute d'après *ultus*, qui peut avoir le sens actif « qui s'est vengé de » ou passif « puni », et de *ulcīscendus*, qui a également un double sens ; à *ulcīscō* se rattache la vieille forme *ullō* « ultus fuerō » de **ulsō*) : se venger, absolu et transitif. Dans ce dernier cas, peut avoir pour complément un nom de personne : se venger de quelqu'un (ou aussi : venger quelqu'un) ; ou un nom de chose ; venger une injure : e. g. 1° *ut tuos inimicos ulciscare*, Plt., Tri. 618-619 ; 2° *quos nobis poetae tradiderunt patris ulciscendi causa supplicium de matre sumpsisse*, Cic., Rosc. Am. 24, 66 ; 3° *qua in re Caesar non solum publicas sed etiam priuatas iniurias ultus est*, Cés., B. G. 1, 12, 7. Ancien, usuel, classique. Non roman (cf. *uindicāre*).

Dérivés : *ultor* (Cic., classique) ; *ultrīx* (Vg.) ; *ultōrius* (Tert.) ; *ultiō* (non attesté avant l'époque impériale ; la prose classique dit *uindicta*) ; *inultus* : non vengé.

La ressemblance avec irl. *ole* « mauvais » a chance d'être fortuite. Peut-être tiré de *ulcus*, mais les sens sont éloignés.

ulcus, -eris n. : blessure à vif, ulcère ; plaie (sens physique et moral). Classique. Non roman.

Dérivés : *ulcusculum* (époque impériale) ; *ulcerō, -ās* (classique) ; *ulcerātiō* f. ; *ulcerōsus* (époque impériale) ; *ulcerulentus* (Fulg.) ; *ulcerāria* f. : marrube,

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

plante (Ps.-Apul., Herb. 45, 30) ; *exulcerō* (classique) et ses dérivés.

Cf. gr. ἕλκος « blessure, ulcère » et skr. *árçaḥ* « hémorroïdes ». De plus, ἕλκανα· τραύματα (Hés.) ; ἑλκαίνω « je suis blessé » chez Eschyle. V. le précédent.

ūlex, -icis m. : sorte de romarin (Plin.). M. L. 9034 et 9034 a, **ūlicinus*. Mot méditerranéen, comme *īlex*?

ūlīgō, -inis f. : humidité naturelle de la terre. Terme de la langue rustique (Varr., Col. ; Vg., G. 2, 184 : *at quae pinguis humus dulcique uligine laeta*). Celtique : britt. **uli-ar*? V. J. Loth, s. u.

Dérivé : *ūlīginōsus*.

Sans doute apparenté à *ūdus* (v. *ūuidus*), avec influence des autres mots en *-līgō*, favorisée peut-être par une prononciation dialectale ; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u.

V. *ūmeō*, *ūuidus* ; et pour l'échange *d/l* : *lacruma*, *oleum*, *solium*, etc.

ūllus, -a, -um : v. *ūnus*.

ulmus, -i f. : orme, ormeau. Ancien ; panroman. M. L. 9036 ; B. W. s. u. ; germanique : v. h. a. *ulmboum*, all. *Ulme*.

Dérivés et composés : *ulmeus* ; *ulmārius*, d'où *ulmārium* (Plin.) : pépinière d'ormes ; *ulmānus* : situé près des ormes (Inscr.) ; *ulmētum* (Gloss.), M. L. 9035 ; *ulmitriba* m. : composé hybride plautinien (de *ulmus* et τρίβω) « briseur d'ormes » (celui sur le dos duquel on brise les verges d'orme).

Cf. v. isl. *almr* et le mot celtique représenté par irl. *lem* « orme », etc. (v. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I, 175).

ulna, -ae f. : avant-bras ; par métonymie, en poésie, le « bras » tout entier : coudée et brassée. Mot surtout poétique, attesté depuis Catulle ; Pline semble être le seul prosateur à l'avoir employé. Non roman. V. B. W. sous *aune* II.

Le mot appartient à un grand groupe, comprenant des formations diverses, qui sert à indiquer le « coude », l' « avant-bras », la « coudée (aune) », la « brassée », etc. Le groupe **-ln-* suppose qu'une voyelle est tombée, en latin, entre *l* et *n*. Les formes les plus proches sont donc, avec *ō*, gr. ὠλένη f., ὠλήν m. « coude » (et ὠλλόν· τὴν τοῦ βραχίονος καμπήν, Hés.), et avec *ŏ*, irl. *uilen*, gall. *elin* « coude, angle », v. h. a. *elina* « aune ». La racine se retrouve, d'une part, dans skr. *aratniḥ* (et av. *arəθna-*) « coude », av. *frārəθni-* « aune », v. perse *arašniš* « coudée », de l'autre, dans lit. *úolektis* « aune » (et v. pruss. *woalctis*), avec *ō*, et dans lit. *alkúnė*, v. pruss. *alkunis* ou v. sl. *lakŭtĭ* (russe *lókot'*, serbe *lákat* « coude ») ; le lette a *èlks* et *elkuóns* « coude », et le grec ἄλαξ· πῆχυς (Hés.). Ces mots sont les uns de genre masculin, les autres de genre féminin ; aucun n'a le genre neutre : il s'agit d'un organe actif ; le gr. ὠλλόν est sans doute un diminutif.

ulpicum, -i n. : sorte d'ail ou de poireau à grosse tête. Attesté depuis Caton et Plaute ; appelé aussi *allium pūnicum* d'après Columelle 11, 4. Cf. M. L. 9037, **ūlpĭculum*. Semble un adjectif substantivé. Cf. le gentilice *Vlpius*?

uls prépos. : au delà de. Archaïque ; encore dans Caton, d'après P. F. 519, 1 ; ne subsiste plus que dans des formules ; ainsi Form. sacra Argeor., cité par Varr., L. L. 5, 50, *uls lucum Facutalem* ; et dans *uls et cis Tiberim*. Remplacé partout ailleurs par *ultrā*.

Dérivés : **ulter, -tera, -terum* « qui se trouve au delà », opposé à *citer*. Ne subsiste que dans les ablatifs adverbiaux :

ultrā adv. prépos. (construite avec l'accusatif) : au delà (de), outre (s'oppose à *citrā*) ; *ultrā quam* « plus loin que, au delà de ce qui ». Usuel et classique. Bien conservé dans les langues romanes. M. L. 9038. Composé tardif : *ultrāmundānus* (Apul. ; cf. esp. *oltramar*).

ultrō : seulement adverbe. Dans le sens local « au delà, au loin, au large », se trouve seulement dans Plaute, e. g. Am. 320 : *ultro istunc qui exossat homines !*, et, à l'époque classique, dans l'expression *ultrō citrō*, puis dans le composé tardif et rare *ultrōrsum* (Sulp. Sév.). Le sens local étant réservé à *ultrā*, *ultrō* a été employé dans le sens dérivé de « de plus, en outre, par-dessus le marché », e. g. Plt., Pe. 327, *et mulier ut sit libera atque ipse ultro det argentum*. De ce sens de « par-dessus le marché », on est passé à celui de « gratuitement, sans raison », e. g. Tér., Ad. 594-595, *... ita putant | sibi fieri iniuriam ultro, si quam fecere ipsi expostules* ; et du sens de « sans raison » au sens, le plus fréquent, de « de soi-même, de sa propre volonté, spontanément » : *cum id quod antea petenti denegasset, ultro polliceretur*, Cés., B. G. 1, 42, 2. Sur ce sens ont été faits, à l'époque impériale, *ultrōneus* (Apul., Vulg. ; cf. *spontāneus*, *idōneus*) et *ultrōneitās* (Fulg.).

Comparatif et superlatif : *ulterior* : plus éloigné. Se dit de l'espace et du temps ; s'oppose à *citerior* et à *proximus* ; d'où les substantifs *ulterius* n., *ulteriōrēs*, *ulteriōra*.

ultimus : qui se trouve tout à fait au delà ; le plus éloigné ; le dernier ; cf. *extrēmus* ; irl. *uilt* : « ultima ». De là : *ultima*, *-ōrum* ; *ultimō*, *-ās* : toucher à sa fin (Tert.) ; *paenultimus*, terme de grammaire, d'où irl. savant *peneuilt*. S'oppose à *citinus*. L'osque a últiumam « ultimam ».

Vls est formé comme l'adverbe de sens opposé *cis* ; *-s* est maintenu sous l'influence de *cis* ; pour l'étymologie, v. *ille* et *alius*.

ulua, -ae f. : ulve, herbe des marais. Attesté depuis Caton. M. L. 9042.

Dérivé : *uluōsus*.

ulucus, -i m. : hibou, chat-huant (Serv. Vg., B. 8, 55 ; gloss. *uluccus*, *oluccus* avec gémination expressive conservée dans les langues romanes ; cf. M. L. 9038 a). Cf. le suivant.

ulula, -ae f. : chat-huant, dont le nom vulgaire est *cauannus* ; cf. Thes. Gloss., s. u. Son cri est de mauvais augure ; de là le proverbe : *homines eum peius formidant quam fullo ululam*, Varr., Men. 539. — Pour la forme, cf. *upupa*. *Vlula* est peut-être un postverbal de :

ululō, -ās : hurler ; onomatopée fréquente et ancienne, qui se dit des hommes et des animaux. Conservé dans les langues romanes sous les formes *ululāre* et **urulārc*. M. L. 9039.

Dérivés : *ululātus, -ūs* m. (usuel ; M. L. 9041) et les formes tardives *ululātiō*, *ululāmen*, *ululābilis*. Cf. aussi M. L. 9040, **ululātor*. La forme *ululāta*, glosée μελάγχρους, CGL III 187, 12, semble avoir désigné un poisson. Cf. aussi *ullulage* = gr. ὀλολυγαία?, CIL IV 4112.

Mot imitatif. Cf., sans redoublement, lit. *ulóti* « pousser le cri *ulo-* » et gr. ὑλάω « aboyer » (à côté de lat. *latrāre*, etc.). Avec redoublement, le lituanien a *ulūlóti*, à peu près synonyme de *ulóti*. Skr. *ūlūkaḥ* « chouette » rappelle lat. *ulucus*. Les mots skr. *ululi-* (*ululli-*) et *ulūlu-* sont peu attestés et peu clairs ; skr. *ulū* est mentionné à date ancienne pour désigner un cri rituel et subsiste au Bengale. Cf. aussi gr. ὀλολύζω « je pousse des cris aigus », étr. *hiuls* « chouette ». — La consécution de deux *l* dans *ululāre* est contraire à la phonétique du latin ancien, qui dissimile l'un des deux *l* figurant dans un même mot ; ceci marque le caractère imitatif du mot ; du reste, les langues romanes n'ont pas gardé *ululāre* et, de roum. *urlă* et it. *urlare* à fr. *hurler* (v. B. W. s. u.), c'est à un **urulāre* phonétiquement attendu qu'elles renvoient en général. Cf. *upupa*.

umber, -brī m. : variété de mouton issue du croisement du moufflon et de la brebis (Plin. 8, 199). Forme peu sûre ; est-ce le nom propre *Vmber*? Cf. *Vmber* (*canis*), Vg., Ae. 12, 753 ; etc.

umbilīcus : v. le suivant.

umbō, -ōnis m. : toute pièce faisant saillie sur une surface, surtout ronde ou conique ; d'où divers sens spéciaux dans les langues techniques : bosse de bouclier ; pli de la toge faisant saillie sur la poitrine ; pierre de parement formant le rebord du trottoir ; borne ; coude, etc. Cf. Rich, s. u.

Dérivés : *umbilīcus* : nombril ; et par analogie tout objet circulaire, entre autres : 1° bout du cylindre autour duquel était roulé un livre ancien (sens calqué de gr. ὀμφαλός?) ; 2° tige métallique formant le milieu d'un cadran solaire ; 3° sorte de coquillage ; 4° u. *Veneris* « nombril de Vénus », plante. Ancien, technique. Panroman, avec des déformations diverses ; cf. M. L. 9045, *umbilīcus* et **imbilīcus* ; M. L. 9044, **umbilīculus* ; B. W. sous *nombril*. — Dérivés : *umbilīcārius* : ombilical ; *umbilīcātus* : ombiliqué.

Comme le nom de l' « ongle », celui du « nombril » affecte souvent des formes populaires : *umbilīcus* n'a pas seulement un suffixe de dérivation à *-l-*, comme *ungula* (v. *unguis*), mais un second suffixe complexe **-īko-*, de forme thématique, correspondant à *-īk-*. La forme principale est indiquée par l'indo-iranien : skr. *nábhiḥ* « nombril, moyeu », av. *nābā-nazdišta-* « le plus proche du nombril », c'est-à-dire « le plus proche parent », cf. lat. *proximus* (véd *nābhiḥ* sert aussi à désigner la parenté) ; le dérivé neutre *nábhyam* signifie seulement « moyeu ». L'iranien a une forme populaire à **-ph-* : av. *nāfō* « nombril » (pers. *nāf*), *nāfya-* « de famille ». Le double sens de « nombril » et « moyeu » se retrouve dans v. pruss. *nabis* et en germanique : v. h. a. *naba* « moyeu » à côté de *nabalo* « nombril ». L'élément *-l-* de *umbilīcus* se retrouve dans v. h. a. *nabalo*, v. irl. *imbliu*, gr. ὀμφαλός ; pour le caractère de cet élément, cf. *ungula* ; v. Chantraine, *Formation des noms en grec ancien*, p. 246. Le φ de ὀμφαλός peut reposer sur **ph* ou sur **bh*. L'*o* prothétique de *umbilīcus*, qui est exceptionnel, sans doute populaire, est comparable à celui de *unguis* ; dans les deux cas, il se retrouve en grec ; le dérivé *umbō*, qui n'a pas le suffixe *l*, le présente aussi (le sens de *umbō* existe dans gr. ὀμφαλός). Véd. *nábhiḥ* et gr. ὀμφαλός ont été largement employés par la langue religieuse ; ceci éclaire sans doute un vers parodique de Plaute, Men. 155 : *Dies quidem iam ad umbilicum est dimidiatus mortuus*. Les formes aberrantes sl. *pǫpŭ* (avec *p* issu de **ph*?) et lit. *bámba* soulignent le caractère populaire que tend à présenter le nom du « nombril ».

umbra, -ae f. : 1° ombre produite par un corps interposé entre la lumière et la terre ; 2° ombrage, place à l'ombre, objet donnant de l'ombre : *umbrae uocabantur Neptunalibus casae frondeae pro tabernaculis*, P. F. 519, 1, et par suite « asile, protection » ; 3° ombre, par opposition au corps qui la produit, d'où « image sans consistance, semblant » ; et au pl. *umbrae* « les ombres » des morts ; 4° comme le gr. σκιά, personnage non invité amené par un convive (comme son ombre) ; 5° ombre, ombrine, poissons. Ancien, usuel et classique ; panroman, sauf espagnol et portugais. M. L. 9046.

Dérivés et composés : *umbella* et dans les gloses *umbrella* (refait sur *umbra*) : ombrelle (Mart., Juv. ; cf. Rich, s. u.) ; M. L. 9049 ; *umbrilla* : σκίαινα, poisson (Gloss.).

umbrōsus (classique), M. L. 9050 ; *umbrāculum* : ce qui donne de l'ombre, ombrage(s), parasol (= σκίας), M. L. 9047 ; *umbrāticus* ; *umbrātilis* : qui se passe à l'ombre, retiré (par opposition à *forēnsis*, cf. gr. σκιατροφέω, etc.) ; *umbrāticulus* (Plt., Tru. 611) ; *umbrāliter* : figurément (St Aug.) ; *umbrāticē* « en apparence » (Cassiod.) ; *umbrō, -ās* : ombrer (surtout poétique), M. L. 9048, avec ses composés : *adumbrō*, terme des peintres « esquisser » (cf. σκιαγραφεῖν), M. L. 208, d'où *adumbrātiō*, *adumbrātim* ; *in-*, *ob-*, *prae-*, **sub-umbrō*, M. L. 8045 ; *umbrātiō* (tardif) ; *umbrifer* (poétique).

Le rapprochement avec skr. *andháḥ* = av. *andō* « aveugle » et véd. *ándhaḥ* « obscurité » est plausible ; pour le suffixe, cf. lat. *tenebrae*. On a rapproché aussi lit. *ùnksnā* « ombre » ; *umbra* serait issu de **unks-ra*.

ūmeō, -ēs, -ēre : être humide (surtout poétique).

Formes nominales et dérivés : *ūmor* m. : humidité (abstrait et concret), élément liquide ; liquide en général, humeur. Ancien, classique, usuel ; *ūmidus* : liquide, humide (s'oppose à *terrēnus*) ; *ūmiditās* (tardif) ; *ūmidulus* ; *ūmidō, -ās* (Gloss.) ; *ūmectus* (anté- et postclassique ; formation analogique d'après *frutectum*, etc. : *-ta loca*), d'où *ūmectō, -ās* (surtout poétique) ; *ūmectātiō* ; *ūmēscō, -is* (époque impériale) ; *ūmēfaciō* ; *ūmifer* ; *ūmificus, -ficō* ; *ūmōrōsus* (tardifs).

La graphie sans *h* est la plus correcte ; mais l'étymologie populaire, en rapprochant *umor* de *humus*, a doté ces mots d'un *h* adventice ; cf. Varr., L. L. 5, 24 : *humor hinc* (scil. *ex humo*)... *Pacuuius* (363 R.) « *terra ex ⟨h⟩alat auram atque auroram humidam* », *humectam ; hinc ager uliginosus, humidissimus ; hinc udus, uuidus ; hinc sudor et udor*. Cf. M. L. 4237, *hūmor* ; 4233, *hūmidus* ; 4234, **hūmigāre* ; 3012 a, *exhumōrāre* (Gael. Aur.).

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

Groupe d'origine peu claire, comprenant aussi *ūueō*, *ūuēscō*, *ūuidus* (*ūdus*), *ūlīgō*. On rapproche gr. ὑγρός « humide », qui rappelle arm. *oyc* « frais », et aussi v. isl. *vokr* « humide ». On partirait de **ug-sm-*, ou **oug-sm-*, et de **e/oug-w*. On ne saurait tracer une histoire précise.

umerus, **-ī** m. : 1° épaule (généralement de l'homme, par opposition à *armus*), et quelquefois partie supérieure du bras (ordinairement *lacertus*) ; 2° par image, « milieu (d'un objet) », « dos, croupe ou flanc (d'une montagne) » (époque impériale). Ancien, classique, usuel. M. L. 4232, *humerus* (italien, espagnol) ; B. W. *épaule*.

Dérivés : *umerulus* (Vulg.) ; *umerāle* n. : manteau militaire, casaque. M. L. 4231, *humerāle*.

La graphie avec *h* est aussi fautive que celle de *humor*.

Cf. skr. *áṃsaḥ*, arm. *us* (gén. *usoy*), got. *amsans* (accusatif pluriel) ; ombr. *onse*, uze « in umerō ». Le gr. ὦμος n'est pas clair phonétiquement ; le ἐπομμαδίας de Théocrite apporte le traitement de **-ms-* attendu en lesbien. L'*e* latin, entre *m* et *s*, n'a pas de correspondants, sauf le ἀμέσσω · ὠμοπλάται d'Hésychius, qui ne peut guère être grec et dont l'origine est inconnue.

umquam (*unquam*) adv. : à quelque moment, jamais. Adverbe de temps indéfini, correspondant à *usquam* pour le lieu. S'emploie généralement comme *ūllus* dans des propositions négatives, interrogatives ou conditionnelles. Usité de tout temps. M. L. 9051, *ŭmquam*. Composé : *numquam*, de *nĕ* + *umquam* « ne... jamais », M. L. 5995 ; cf. *nusquam* ; de là *nōnnumquam*, ancien juxtaposé (cf. *nōnnūllus*) « quelquefois ».

Juxtaposé de *cum* (*quom*) et de *quam* (cf. *usquam*). Le *qu-* initial manque, d'après *ubī*, *unde*, *usquam*, *ut*, parce que la répétition de *qu-* était déplaisante.

uncia, **-ae** f. : douzième partie d'un tout (livre, *iugerum*, pied, etc.) ; en particulier, « once », monnaie valant un douzième d'as. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9052, *ŭncia* ; celtique : irl. *unga* ; germanique : got. *unkja*, v. angl. *ynce*.

Dérivés et composés : *unciālis* : d'une once ou d'un pouce (Plin., S^{t} Jér.) ; *unciārius* : du douzième, *u. fēnus* ; *unciātim* : par once ; *unciola* (Juv. 1, 40).

sēm-uncia f. : demi-once ; le 1/24 d'un tout ; *sēmunciālis* ; *sēmunciārius* ; *deunx*, *-cis* m. : les 11/12 de la livre romaine ; cf. Varr., L. L. 5, 172 ; *deunx*, *dempta uncia* ; *sescunx*, *-cis* m. et *sescuncia* (*sesconcia*, Inscr.) : une once et demi ; le 1/8 d'un tout ; *sescuncius* ; *sescunciālis* ; *quincunx*, v. ce mot.

Le nom de l'unité fractionnelle est évidemment dérivé de *ūnus* ; et tous les autres s'y rattachent. Il s'agit de termes techniques dont la formation est singulière. Cf. les noms, tous anomaux, des multiples de l'as.

uncŏ, **-āre** : crier, braire en parlant de l'ours, Carm. Philom. 50. Cf. *oncō*.

uncus, **-a**, **-um** : recourbé, crochu.

uncus, **-ī** m. : croc, crochet. Ancien, technique.

Dérivés et composés : *uncīnus*, *-a*, *-um* et *uncĭnus*, *-ī* m., M. L. 9055 ; *uncĭnulus* ; *uncĭnātus* (Cic., Acad. 2, 38, 121), M. L. 9054 ; **uncia* « jointure du doigt », M. L. 9053.

aduncus, *-cō*, *-āre*, M. L. 210, 210 a ; *aduncitās* (Cic., Plin.) ; *ob-*, *red-uncus* ; *inuncō*, *-āre* : accrocher.

Cf. gr. ὄγκος « crochet », ὀγκή · γωνία (Hés.) et, avec un vocalisme *a-* dont la présence en face de **e/o* n'est pas surprenante à l'initiale : ἀγκών « courbure du bras, coude », ἀγκύλος « courbé », ἀγκύλη « courroie, amarre » ; irl. *écath* « hameçon » (de *ank-*), v. h. a. *ango*, *angul* (même sens) et got. *hals-agga* « nuque », lit. *ánka* « boucle (d'un nœud) », v. sl. *ǫkotĭ* « hameçon », skr. *aṅkáḥ* « courbure, hameçon, etc. » ; et en latin même *ancus*. Il n'y a de formes verbales qu'en indo-iranien ; la racine devait fournir un présent radical athématique qui n'a survécu nulle part, mais qu'indique la coexistence des deux vocalismes dans skr. *áñcati* et *ácati* « il courbe ». — Ce type athématique justifie la coexistence des formes à *-g-*, telles que lat. *angulus*, arm. *ankiwn* « coin », sans doute v. h. a. *ancha*, *encha* « croc, tibia, talus ». V. aussi les articles *ungulus*, *ungustus* et *ancus*.

unda, **-ae** f. : eau (considérée en tant que mobile ou courante), onde, flot (terme surtout poétique ; v. *aqua*). S'emploie au singulier et au pluriel. A le sens figuré de notre « flots, tempêtes », e. g. Cic., Planc. 6, 15 : *campus atque illae undae comitiorum*. En architecture, traduit le gr. κυμάτιον « cimaise ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9059, *ŭnda*.

Dérivés et composés : *undō*, *-āre* : être agité (en parlant de la mer) ; ondoyer, onduler ; couler à flots ; employé tardivement pour *abundō*. M. L. 9060 et 9061, *ŭndātus* ; *undōsus* (poétique) : aux flots agités, orageux, M. L. 9065 ; *undulātus* (Varr.) : ondé, ondulé, tiré d'un diminutif *undula* attesté seulement dans Boèce, mais qui subsiste dans des dialectes romans, M. L. 9066-9067 ; cf. aussi M. L. 9064, **ŭndĭcāre* ; *undātim*, *undanter* (époque impériale) ; *undābundus* (id.).

abundō, *-āre* : déborder ; sens moral « abonder » et « avoir en abondance ». Dans la langue grammaticale, traduit πλεονάζω « être en trop », M. L. 52, 53. — Dérivés : *abundē*, *abundanter*, *abundantia*, *abundātiō* ; rapproché de *habēre*, dont il apparaît comme une forme renforcée, d'où la graphie fréquente *habundō* et la création tardive de *superabundō* ; *deundō* (rare et tardif).

exundō, M. L. 3111 ; *exundantia* ; *inundō*, M. L. 4524 ; *inundātiō* ; *redundō* (= περισσεύω) ; *redundanter* ; *redundantia* ; **subundō*, *-āre*, M. L. 8406.

Composés poétiques en *undi-* : *-cola*, *-fluus*, *-fragus*, *-sonus*, *-uagus*.

L'eau, considérée comme un objet, est exprimée au neutre par ombr. utur (abl. une), hittite *watar*, gén. *wetenaš*, gr. ὕδωρ, ὕδατος, skr. *udakám*, *udnáḥ*, v. h. a. *wazzar* et got. *wato*, gén. *watins* (chaque groupe germanique a généralisé l'un des types anciens, à *r* ou à *n*). Les noms désignant l'eau en tant qu'être actif sont plus variés. L'indo-européen occidental a pour cela un mot représenté en latin par *aqua*. Mais il a aussi été formé des dérivés de **wed*, **ud-* ; le plus remarquable est le mot slave *voda*, avec suffixe **-a-*. Le même suffixe se retrouve dans lat. *unda*, avec un infixe nasal que présente aussi l'autre langue, où les infixes nasaux ont pris un grand développement, le letto-lituanien : lit.

vandů, gén. *vandeñs*. L'infixe provient sans doute d'un présent non conservé dans ces deux langues, mais que connaît le sanskrit : *unátti* (3^{e} plur. *undánti*) « il se répand de l'eau ». — Irl. *uisce* « eau » (neutre) repose sur un thème en **-es-* dont il y a trace en sanskrit et en grec : cf. ὄδος.

unde adv. : d'où ; relatif et interrogatif, corrélatif de *inde* ; cf. Cic., Inuent. 1, 20, 28 (*narratio*) *breuis erit si, unde necesse erit, inde initium sumetur*. Redoublé, prend une valeur indéfinie : *unde unde* (= *undecumque*). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9062.

Composés : *undique* : de toutes parts (cf. *ubique*) ; *undecumque* : de quelque endroit que ; *undelibet* (tous deux rares) ; *aliunde* (archaïque) : d'ailleurs ; *alicunde* : « de quelque part » ; *nēcunde* : de peur que... de quelque part (T.-L. 22, 23, 10 ; 28, 1, 9) ; *undecunde* (Claud. Mam.) ; **dē unde*, fr. *dont*, etc.

La seule forme constituée comme *unde* est *inde*. Pour l'*u-* de *unde*, v. *ubī*. La formation des adverbes indiquant le point de départ diffère d'une langue à l'autre : skr. *kútaḥ*, gr. πόθεν, got. *hwapro*. La structure de *inde*, *unde* rappelle celle des adverbes slaves : *tǫdǫ*, *tǫdě* « de là, inde », *kǫdǫ*, *kǫdě* « unde ». Mais on voit mal le rapport avec le type lat. *hin-c*, *istim*, *illim*.

undecim invar. : onze. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9063 (*ŭndecim*).

Dérivés : *undecimus* ; *undecumānī* : soldats de la 11^{e} légion ; *undeciēs* adv. : onze fois ; *undēnī* : onze par onze ; *undēnārius* (S^{t} Aug.) ; *undecirēmis* : à onze rangs de rames (Plin.).

L'*i* de *undecim* en face de *decem* cadre mal avec l'hypothèse d'une simple juxtaposition, à laquelle contredit aussi l'absence de toute trace d'une forme casuelle de *ūnus*. Le traitement *-im* final s'explique dans un élément accessoire ; cf. *enim*.

unĕdō, **-ōnis** m. (*-inis* f.?) : arbousier et « arbouse » (Plin. ; Gloss.), synonyme de *arbutus*. M. L. 9068. Étymologie populaire dans Plin. 15, 98 : *pomum inhonorum, ut cui nomen ex argumento unum tantum edendi*. M. L. note l'*u* bref.

unguis, **-is** m. : 1° ongle (de l'homme ou des animaux, d'où « sabot, griffe, serre, ergot », au singulier et au pluriel) ; objet en forme d'ongle ou de griffe : coquillage, grappin, serpette ; onglet (partie inférieure des pétales) ; rejeton de la vigne qu'on veut recéper ; petite taie blanche à l'œil (cf. fr. « coup d'ongle ») : Ancien, usuel ; mais remplacé dans les langues romanes par *ungula*. *Vnguis* est un ancien thème en *-i-* : abl. *unguī*, gén. pl. *unguium* ; la forme *unx* des glossaires est sans doute refaite d'après ὄνυξ. La parenté des deux mots était sentie des Latins, et beaucoup d'expressions proverbiales où figure *unguis* ont leur correspondant en grec.

Dérivés et composés : *ungula* : 1° corne du pied des animaux, sabot. Panroman, M. L. 9071, et celtique : britt. *ongl* (peut-être emprunté au français) ; 2° *ungula caballī* « tussilage, pas d'âne » ; v. André, *Lex.*, s. u. ; *ungulātus* (tardif) ; *ungella* (tardif) ; *unguella* ; *unguellula* : pied de cochon cuit (Apic., Marc. Emp.) ; *ungulatros* (l. *ungulastros*?), *ungues magnos atque asperos Cato appellauit*, P. F. 519, 27 ; *unguinālis* f. : herbe qui guérit les panaris ; *unguiculus* (ancien et classique) ; *unguiculārium* : ὀνυχιστήριον (Gloss.) ; *exunguis* : sans ongles (Tert.) ; *exungulō* (Vég.).

Les formes du nom de l' « ongle » diffèrent d'une langue à l'autre, tout en étant évidemment parentes entre elles ; il s'agit, en effet, d'un mot de type « populaire » ; l'indo-iranien a le *kh* populaire en face de *gh* des autres langues : skr. *nakkáḥ* et *nakhám*, *nakhárаḥ* et *nakháram* ; persan *nāzun* ; le χ de gr. ὄνυξ, ὄνυχος est ambigu et l'u admet diverses explications (comme celui de νύξ, v. *nox*). L'*u* du *gu* de *unguis* ne doit pas appartenir à une ancienne labio-vélaire ; cf. v. sl. *nogŭtĭ* et lit. *nagùtis*, v. gall. *eguin* (où il y a un *u*) et v. irl *inga*. Le germanique a v. h. a. *nagal*, etc., et le lituanien *nãgas*. La prothèse de *unguis* doit avoir un caractère « populaire », comme celle de *umbō*, *umbilīcus* ; elle se retrouve dans skr. *áṅghriḥ* « pied » (pour le sens, cf. lit. *nagà* « sabot [d'animal] », v. pruss. *nage* et v. sl. *noga* « pied »). L'o de gr. ὄ-νυξ et le *e-* de la forme obscure arm. *elungn* sont prothétiques.

ungulus, **-ī** m. : *Oscorum lingua anulus*, F. 514, 28, qui cite un exemple d'une comédie inconnue (Atell. inc. 6 R^{3}) et deux de Pacuvius (64 et 215 R^{3}). Sans doute mot introduit à Rome par la comédie et qui n'a pas subsisté.

V. *uncus*.

unguō (et *ungō* d'après *unxī* sur le modèle *iungō*, *iunxī*), **-is**, **unxī**, **unctum**, **unguere** : oindre, parfumer. Le participe *unctus* a pris dans la langue familière le sens de « élégant », puis « bien garni » (par opposition à *siccus* ; cf. Hor., Ep. 1, 17, 12), « riche, copieux », d'où *unctum* « bonne chère ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9069, *ŭngĕre*, et 9069 a, **ungĭcāre*. Celtique : irl. *ongaim*.

Dérivés et composés : *unguen*, *-inis* n. : graisse, huile, onguent (archaïque et poétique), avec un dérivé *unguinōsus*. Remplacé par *unguentum* (depuis Plt.), M. L. 9070 ; britt. *ouenn*. Dérivés : *unguentātus*, d'où *unguentō*, *-āre* ; *unguentārius*, souvent substantivé ; *unguentārius*, *-a* : parfumeur, parfumeuse ; *unguentāria* (*taberna*) : boutique de parfumeur ; *unguentārium* (*aes*) : argent pour acheter des parfums ; *unguĕdō*, *-inis* f. (Apul.).

unguilla, *-ae* (Sol.) : boîte à onguents ; *Vnxia*, *-ae* f. : déesse de l'onction (Arn., Mart. Cap.) ; formation désidérative du type *noxia*, etc. ; *unctiō* (ancien et classique) ; *unctor* ; *unctōrium* : salle de frictions ; *unctus*, *-ūs* (époque impériale) ; *unctūra* (Cic.), M. L. 9058 ; *unctulus*, *-a*, *-um* (Varr.) ; *unctiusculus* (Plt.) ; *unctitō*, *-āre* fréquentatif (Plt., Caton) ; cf. aussi *unctum*, M. L. 9057 (panroman) ; **unctificāre*, 9056 ; **unctolentus*, 9056 a.

de-ungō (? douteux ; conjecture d'Acidalius dans Plt., Pseud. 222) ; *exunguō* (mot de Plt.) : ruiner en parfums, mettre à sec, nettoyer (argot) ; *inunguō*, *-is* : appliquer un onguent sur ; *inunctiō* ; *ob-*, *perunguō* et *perunctiō* ; *inunctus* : non oint (S^{t} Aug.) ; *subung(u)ō* (Not. Tir.), M. L. 8407.

Il ne subsiste des formes verbales claires de la racine qu'en sanskrit et en latin (l'arm. *awcanem* « j'oins » fai-

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

sant quelque difficulté). Au premier aspect, skr. *anákti* « il oint » (3e plur. *añjánti*) est à lat. *unguō* ce que *rinákti* « il laisse » est à lat. *linquō* ; pure apparence, car dans *anákti* la nasale appartient à la racine, et ce n'est que secondairement que les deux formes ont été rapprochées en sanskrit. La racine **engʷ-* fournissait sans doute un présent athématique, ce qui explique la disparition presque universelle des formes verbales. Le lat. *unguō* représente un ancien présent athématique à vocalisme *o*, qui, comme *linquō*, etc., est passé au type thématique ; l'ombrien a aussi umtu « unguitō ». Les formes *unxī* et *unctus*, auxquelles se rattachent *unctiō*, etc., sont faites d'après le présent ; le sanskrit *aktáḥ* « oint », de **n̥gʷ-tó-*, montre assez que *unctus* doit son vocalisme à *unguō*. — Hors du sanskrit, on peut citer, avec **n̥* : irl. *imb*, breton *amann* « beurre », et avec *-on-*, comme lat. *unguen* : v. h. a. *ancho*, v. pruss. *anktan* « beurre ». L'alternance vocalique montre que les trois thèmes en **-en-*, lat. *unguen*, ombr. umen, abl. umne, irl. *imb* et v. h. a. *ancho*, ont été substitués à un ancien thème radical, dont véd. *añjáḥ* « onguent » est aussi un substitut.

***ungustus** : fustis uncus, P. F. 519, 9. Sans autre exemple.

V. *uncus*.

ūnicornis : v. *cornū*. Mot d'époque impériale, traduisant le gr. μονόκερως ; a servi à désigner la licorne. Formes romanes savantes. M. L. 9072 ; B. W. s. u. ; britt. *ungorn*.

uniō, -ōnis (genre et quantité de l'*u* non attesté en latin ; sans doute masculin) : oignon : *caepam quam uocant unionem rustici*. Col. 12, 10, 1. Demeuré en français et dans certains dialectes du sud, M. L. 9073 ; passé en germanique : **unja* > v. angl. *ynnē*, et en celtique : irl. *uinniún*, dont la forme semble attester un *ū*. Rattaché ordinairement à *ūnus*, comme le suivant ; l'oignon aurait été ainsi désigné parce que, à la différence de l'ail, il a un tubercule isolé, et la formation serait identique à celle de *terniō*, *quaterniō*, *quīniō* ; mais ce peut être une étymologie populaire (v. B. W. s. u.). Mot dialectal ; le terme courant est *cēpa*, *cēpulla*.

ūniō, -ōnis m. : perle grosse et de la plus belle eau (cf. Plin. 9, 112, qui dérive le nom de *ūnus* : *dos omnis in candore, magnitudine, orbe, leuore, pondere, haud promptis rebus in tantum ut nulli duo reperiantur indiscreti, unde nomen unionum Romanae scilicet imposuere deliciae* ; 9, 119 ; et Mart. 12, 49, 13, *grandes, non pueros, sed uniones*). Pour le développement de sens, on peut comparer le fr. « solitaire », qui désigne un diamant qui se porte seul en raison de sa taille et de son poids.

Le nom n'apparaît que sous l'Empire : terme technique? Peut-être le même mot que le précédent : cf. *pirula* > *perle* (étymologie toutefois contestée), *cēpītis* (de *cēpa*), *cēpolatītis*, nom d'une pierre précieuse (Plin.), et le sens de fr. *oignon* « grosse montre bombée ». Le nom courant est *margarīta*, emprunté au grec.

ūniuersus, -a, -um (*oinuorsei* = *ūniuersī*, SC Ba.) adj. : proprement « tourné tout entier (d'un seul élan) vers ». S'emploie au singulier avec des noms collectifs : *-a prōuincia, terra*. Le pluriel *ūniuersī* « tous ensemble » (= οἱ ὅλοι) s'oppose à *singulī*. Le neutre *ūniuersum*, dans la langue philosophique, a servi à traduire τὸ ὅλον (Cic.) ; *in ūniuersum* « en général » ; *ūniuersē*. M. L. 9074 (mots savants).

Dérivés : *ūniuersitās* (rare ; attesté depuis Cicéron, qui l'a peut-être créé pour traduire ὁλότης ; usité après lui dans la langue du droit) ; *ūniuersim* (Naev., Gell.) ; *ūniuersālis* (Quint., Plin. le J.) ; *ūniuersāliter* (Dig.) ; *ūniuersātim* (Sid.).

unquam : v. *umquam*.

ūnus, -a, -um (de *oinos*, encore conservé dans les inscriptions anciennes ; cf. *oino*, CIL I² 9 ; *oenos*, Cic., Leg. 3, 3, 9 ; et les juxtaposés et composés *noenu* = *nōn* ; *oinuorsei* = *ūniuersī*, SC Ba. ; *oinumama* = *ūnimamma*, CIL I² 566 ; *oenigenos* : *unigenitos*, P. F. 211, 13) : un, un seul, unique. — Se décline comme les démonstratifs ; gén. *ūnīus*, dat. *ūnī*, sauf au neutre *ūnum*, cf. *alter*. Toutefois, la langue parlée a créé de bonne heure les génitifs et datifs *ūnī, ūnō, ūnae*. S'oppose à *alter*, à *duo*, en général à tout nombre pluriel ; a servi à désigner l'unité, sens dans lequel il a supplanté la racine **sem-* (cf. *semel*, etc.) ; et, par contre, dans le sens de « seul », a été éliminé par *sōlus* ou renforcé par lui : *ūnus sōlus*. — Accompagne souvent aussi *īdem* : *ūnus atque īdem* « un seul et même » ; ou se joint à la négation pour la mettre en valeur, cf. Cic., Bru. 59, 216 : *nulla re una magis oratorem commendari quam uerborum splendore et copia* « par aucune chose particulière⟨ment⟩ plus que par... » ; de là *nēmō ūnus* (cf. *nēmō quisquam*), T.-L. 2, 6, 3. — *Ūnus* peut s'employer au pluriel : *ruri dum sum ego unos sex dies*, Plt., Tri. 129. — A également le sens indéfini de « un quelconque », seul ou joint à d'autres indéfinis : *aliquis ūnus* (= fr. *aucun*, etc.), *ūnus quisque*, etc. De là *ūllus*, cf. plus loin. Panroman. M. L. 9075.

L'utilisation secondaire de *ūnus* pour désigner l'unité, le nombre un, explique que les adverbes et adjectifs ordinaux et distributifs soient empruntés à d'autres racines : *prīmus, singulī, semel*.

Dérivés et composés : *ūnā* adv. : ensemble, en même temps. Ablatif féminin ; cf. *extrā, infrā*, etc. ; *ūnitās* (attesté depuis Varr. = gr. ἑνότης) : unité, sens physique et moral ; *ūniter* (Lucr.) : de manière à former une unité ; *ūnicus* : unique (déjà dans Plaute), d'où « sans rival » ; joint à *ūnus* (Cat. 73, 6), à *sōlus* (Lucr. 2, 542, 1078) comme dans notre « seul et unique » ; *ūnicē* ; *ūniō, -ōnis* : unité, union (latin ecclésiastique), d'après *oommūniō*? — Pour *uniō* « perle » et « oignon », v. ces mots ; *ūniō, -īs* : unir (époque impériale ; rare), M. L. 9073 a ; *ad-, co-ūniō* ; *ūnō, -ās, -āre* : unifier (Tert.) = ἑνόω et *adūnō, -ās, -āre*, M. L. 209 (et *ad ūnum*, 211), comme *adnūllō* ; *adūnātiō* ; *coūnō* (= συνενόω) ; *ūnōsē* adv. (Pac.).

Le celtique a conservé : irl. *undir* « unārium », *unigim* ; britt. *unig* « ūnicus » et *uned, undod* « ūnitās, -tātem », toutes formes savantes.

nōn : v. ce mot.

Nombreux composés en *ūn-, ūni-* du type : *ūnanimus ūnanimis, ūnanimāns* et *ūnanimitās* ; *ūniceps, ūnicolor, ūnicornis, ūniformis, ūnigena, ūnigenitus* ; *ūnimōris* = μονότροπος ; *ūnimanus* ; *ūnipetius* (Marc. Empir.) ; *ūniuersus* (v. ce mot), etc., souvent d'après des types grecs en μονο-.

Ūnus figure encore dans les noms de nombre : *undecim, undēuīgintī* « dix-neuf », *undēcentum*, etc.

De *ūnus* dérive aussi : *ūllus, -a, -um* (gén. *ūllius*, dat. *ūllī*) : adjectif et pronom indéfini « un quelconque, quelqu'un, aucun » ; employé le plus souvent dans des phrases négatives, interrogatives ou conditionnelles, tandis que *aliquis* s'emploie dans des phrases positives. Ancien, usuel et classique.

A *ūllus* se rattachent : *nūllus*, de *ne* + *ūllus* : aucun, nul, personne (en parlant de plus de deux, auquel cas on emploie *ne-uter*). Dans la langue familière, se place en apposition au sujet au lieu de *nōn*, comme négation renforcée : *Philotimus... nullus uenit* « En fait de Philotimus... il n'est venu personne ». Comme adjectif a aussi le sens de « qui n'existe pas » ou « qui n'existe plus, perdu » : *nūllus sum* « je suis mort » (familier), de là « dont on ne tient pas compte, sans valeur, nul » (classique) ; cf. Cic., Tu. 2, 5, 13, *nullum uero id quidem argumentum est* ; et, dans le latin ecclésiastique, les composés : *nūllificō, -ās* « mépriser, tenir pour rien », *nūllificātiō, nūllificāmen* (Tert.) et *adnūllō* = ἐξουδενῶ (Sept.) ; *nūllātenus* glosé « nūllā ratiōne, nūllō modō » (Mart. Cap., Cod. Just.) et *ūllātenus* (Claud. Mam., Greg.). — *Nūllus* est bien représenté dans les langues romanes, M. L. 5992.

nōnnūllus : ancien juxtaposé « qui n'est pas nul, quelque » : *nonnullum periculum est*, Plt., Cap. 91 ; pl. *nonnūllī* : quelques, quelques-uns.

L'ancien nom de l'unité, qui subsiste dans des mots tels que *simplex, singulī*, a disparu à l'état isolé. Pour obtenir une expression plus forte, on l'a remplacé par le mot signifiant « unique », de même qu'en celtique, en germanique et en baltique ; cf. irl. *oen*, got. *ains*, v. pruss. *ains*, en grec οἰνός, οἰνή désignent l'« as » au jeu de dés ; la formation parallèle, où le sens de « unique » est évident, est représentée par hom. οἶ(F)ος « seul », v. perse *aiva* ; avec un autre suffixe, le sanskrit a *ékaḥ* « seul, un » ; le baltique et le slave ont un autre vocalisme dans sl. *ino-* « μονο- » (au premier terme de composés), *ot-inędŭ* « tout à fait » ; lat. *ūnicus* est fait comme v. sax. *ēnag* « seul », v. sl. *inokŭ* « unique ». L'ombrien unu (T. E. II a 6, 8) est contesté ; v. Vetter, *Hdb.*, p. 190.

uocātiō, uocīuus : v. *uacō*.

uocimum (*pirum*) n. : poire verte et allongée (Plin. 15, 56). Forme obscure, corrigée en *uoconium*.

uocō : v. *uox*.

uola, -ae f. : *uolae uestigium medii pedis concauum, sed et palma manus uola dicitur*, P. F. 511, 3. Rare dans les textes, mais a dû s'employer dans la langue parlée, comme le prouve le proverbe *nec uola nec uestigium exstat*. — Sur le rattachement de *inuolō* à *uola*, v. ce verbe.

Sans correspondant exact. Le rapprochement de av. *gava* « mains (des êtres mauvais) » et de gr. γύαλον « courbure » est de peu de profit.

uolaemum (*uolēmum*), **-ī** n. et masc. *uolemi*, κολοκυνθίδες ἄπιοι (Gloss.) : sorte de grosse poire ; cf. Vg., G. 2, 88 : *nec surculus idem | Crustumiis Syriisque piris grauibusque uolaemis*. — Mot gaulois d'après Servius, qui note ad loc. : *grauibus uolemis, magnis : nam et uolema ab eo quod manum impleant dicta sunt, unde et inuolare dicimus* (cf. *uola*). *Volema autem Gallica lingua bona et grandia dicuntur*. — Peut-être identique au superlatif osque *ualaemon* « optimum » ; l'*o* serait dû à un faux rapprochement avec *uola*.

Cf. le groupe de *ualeō*?

Volcānus (*Vul-*), **-ī** m. : Vulcain, dieu du feu ; dérivés : *Volcānius, -a, -um* ; *Volcānālis* ; *Volcānālia, -ium*. A dû s'employer comme nom commun (cf. déjà l'emploi du mot dans Plt., A. 341, *quo ambulas tu qui Volcanum in cornu conclusum geris?*), et par là a subsisté dans quelques formes romanes. M. L. 9462.

Nom de divinité dont l'étymologie est indéterminée. Une origine étrusque n'est pas exclue : cf. *Velχa, Volca* dans les gentilices étrusques (Schulze, *Lat. Eigenn.*, p. 377).

uolgus (*uulgus*), **-ī** m. et n. : la foule, le vulgaire, le commun du peuple. — Les deux genres sont attestés ; le masculin semble plus rare et archaïque ; mais bien souvent la distinction est impossible à faire. Le neutre développe peut-être la nuance collective ; cf. Zimmermann, Glotta 13, 238 sqq. Niedermann a pensé à une influence de *pecus* au sens de « foule stupide ». Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uolgō* adv. : communément, généralement ; *uolgāris* (et *uolgārius*, populaire, sans doute refait sur le pl. n. *uolgāria*) ; *uolgāriter* ; *uolgāritās* (tardif) ; *uolgiuagus* (Lucr.) : qui erre à l'aventure ; qui se livre au vulgaire (= πάνδημος) ; *uolgō, -ās* : répandre dans la foule, propager, divulguer ; *sēnsū obscēnō* « prostituer » (cf. *uictum uolgo quaerere*, Tér., Hau. 447, et l'expression juridique *uolgō conceptī*, Dig. 1, 5, 23) ; *uolgātor* (Ov.) ; *uolgātus, -ūs* (Sid.) ; et les composés : *dī-, ē-, in-, per-* (d'où *peruolgātē*), *prō-uolgō*.

Sans correspondant connu, ce qui n'est pas surprenant pour un mot ayant ce sens. Le skr. *várgaḥ* « division, groupe » est loin pour le sens.

uolnus (*uul-*), **-eris** n. : blessure, sens physique et moral. Ancien, usuel et classique. Non roman.

Dérivés : *uolnusculum* (tardif et rare ; d'après τραυμάτιον?) ; *uolnerārius* : de blessure : *-m emplastrum* ; *uolnerārius* m. : chirurgien ; *uolnerō, -ās* ; *uolnerātiō* (classique), *-tor* (tardif), *-tūus, -tic(i)us* ; *uolnerābilis* (Cael. Aur.) et *inuolnerātus, inuolnerābilis* (= ἄτρωτος) ; *conuolnerō* (époque impériale). — Composés, poétiques et rares : *uolnifer* ; *uolnificus, -ficō*.

Le groupe *-ln-* aboutissant normalement à lat. *-ll-*, on admet que quelque élément s'est amui entre *l* et *n* de *uolnus* ; mais on ne sait lequel. On rapproche gall. *gweli* « blessure » (à côté de v. irl. *fuil* « sang », *fuili* « blessures sanglantes »), v. isl. *valr* « morts sur le champ de bataille » et v. h. a. *wuol* « défaite », v. sax. *wōlian* « abattre », lit. *velỹs* « mort », v. pruss. *ūlint* (de **wālint*) « combattre », hittite *walḫ-* « battre, frapper », sans doute hom.-att. οὐλή « blessure » (de **Folsā*?) ; le désidératif à vocalisme *a* et à *ll* (gémination expressive) *uallessit* appartient sans doute à ce groupe (v. ce mot).

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

La racine semble dissyllabique, à en juger par le hittite ; lat. *uolnus* reposerait peut-être sur **welenos*. — Comme *r* de sl. *rana* « blessure » peut reposer sur **var-*, le rapprochement de skr. *vraṇám* « blessure » est incertain. Du reste, l'indo-européen a connu des flottements entre *r* et *l* en des conditions inconnues (v. *stella*). Sans rapport avec *uellō*.

uolō, uīs, uoluī, uelle (formes athématiques *uolt, uoltis, uelle*, et, d'une autre racine, *uīs* [v. ce mot] ; le subjonctif est un ancien optatif : *uelim* ; la 1re personne du pluriel indicatif *uolumus* a gardé l'*u* intérieur sous l'influence de *possumus* ; *uoluī* est sans doute fait sur *potuī*, de même que **uolēre*, supposé par les formes romanes, cf. M. L. 9180, a dû subir l'influence de *potēre*) : vouloir ; avoir la volonté de ; « avoir l'intention de » ou « consentir à, vouloir bien » (de ce sens proviennent les formules de politesse *sīs, sultis* « si tu veux, si vous voulez bien ») ; *uelle* avec un complément de personne dans la langue parlée a aussi le sens de « vouloir de quelqu'un ou de quelque chose » ; « vouloir voir » ou « vouloir posséder ». Cf. aussi *uelle sibi* « se proposer, avoir un dessein » et par suite « avoir un sens, vouloir dire, signifier » ; *bene, male uelle* « avoir de bonnes, de mauvaises intentions » (*alicuī*), etc. — *Volō* figure en outre dans des périphrases verbales, où il ne joue guère qu'un rôle d'auxiliaire : *illud tamen te esse admonitum uolo*, Cic., Cael. 3, 8 ; *sed nunc rogare hoc ego te uolo* (= *rogabo*), Plt., Tri. 173, etc. Cet emploi s'est développé en bas latin, peut-être sous l'influence du grec (où ἐθέλω a servi à former le futur), et a laissé des traces dans les langues romanes, notamment en roumain. Sur le caractère général de cette tendance, v. Wackernagel, *Vorles. üb. Syntax*, I, 195. Usité de tout temps. La forme *uelle* est à peine représentée dans les langues romanes ; *uolēre* est, au contraire, très répandu. M. L. 9180 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *uolēns* : qui veut bien, propice « *cum uolentibus dīs* » ; usité aussi dans la phrase du type *mihī uolentī est*, qui répond au grec ὑμῖν ταῦτα βουλομένοις ἐστίν ; de là *uolenter* (Apul.) ; *uolentia* (Apul., Sol.) ; *beni-, mali-* (et *bene-, male-*) *uolēns* (archaïque ; la langue classique emploie plutôt *bene-, male-uolus*, que l'on trouve, du reste, déjà chez Plaute) et *bene-, male-uolentia* (classiques et usuels, dont Apulée a extrait le *uolentia* cité plus haut, au lieu duquel la langue classique emploie *uoluntās*, et Salvien, *inuolentia*) ; *-uolus* dans *bene-* (*-ni-*), *male-* (*-li-*) *uolus* ; *multiuolus* (Catull., Vulg.) ; *beneuolē, maleuolē* ; *uolō, -ōnis* m. : volontaire ; *Volones, dicti sunt milites qui post Cannensem pugnam usque ad octo milia, cum essent serui, uoluntarie se ad militiam optulere*, P. F. 511, 5. Formation populaire en *-ō, -ōnis*, que la langue classique remplace par *uoluntārius*.

uoluntās : 1° bonne volonté. Sens ancien ; employé d'abord à l'ablatif (*meā, tuā*) *uoluntāte* « volontairement, de plein gré » ; 2° bienveillance (= *studium*) ; 3° volonté exprimée (par un testament, etc.). C'est seulement lors de la création du vocabulaire philosophique que *uoluntās* a pris le sens abstrait et technique de « volonté » ; cf. Cic., Tusc. 4, 6, 12. M. L. 9438. — Dérivés : *uoluntārius* (classique), *uoluntāriē* (tardif), M. L. 9437 ; et, à date très basse, *inuoluntās*, *inuoluntārius* ; *uoluntātiuus* : *-a uerba* : verbes désidératifs (Prisc.).

uel : v. ce mot.

La seconde personne de *uolō, uīs*, ajoutée au thème du relatif-indéfini, a servi à former les pronoms et adverbes du type *quīuīs, quamuīs, ubiuīs*, etc.

Composés : *nōlō, neuīs, neuolt* (puis *nōn uīs, nōn uolt, uult*) ; *nōlumus, ne uoltis* (*nōltis*, Lucil.) et *nōn uoltis, nōlunt* ; *nōluī, nōlle* : ne pas vouloir. *Nōlō* est issu de **ne uolō* > **nouolō* (cf. *nouos* en face de νέ(ϝ)ος) *nōlō* ; la négation est la même que dans *nesciō, nequeō* ; les formes avec *nōn* sont récentes. Le *nō-* de *nōlim, nōlle*, etc., ne s'explique pas directement en partant de *uelim, uelle* ; il est analogique de *nōlō, nōlēns, nōluī*, etc. Le participe *nōlēns* est attesté à l'époque impériale ; *nōlentia* dans Tertullien ; *nōluntās*, créé d'après *uoluntās*, est dans le Gloss. de Placide, CGL V 87, 6. L'impératif *nōlī*, récent et formé sur le subjonctif, suivi d'un infinitif, sert à exprimer une interdiction polie : *Nōlī facere* « Ne veuille pas faire » (en opposition à *uelim faciās*, qui est un ordre atténué). *Nōlō* et *uolō* sont souvent opposés dans des expressions antithétiques : *uelim nōlim, sīue uelim, seu nōlim, uolēns… nōlēns* ; de là le *noltis* de Lucilius créé pour être opposé à *uoltis*.

mālō, māuīs, māluī, mālle (arch. *māuolō, māuelim, māuellem*, etc. ; *māuoluit* est encore dans Pétr., Sat. 77) : vouloir plutôt ; aimer mieux, préférer. On explique ordinairement *mālō* par *magis-uolō* devenu *māuolō*, puis *mālō* ; mais le passage de *māuolō* à *mālō* est insolite. *Mālō* doit être refait sur *māuīs, māuolt*, d'après *nōlō* (qui est phonétique), *neuīs, neuolt* ; de là *mālumus, mālunt*. *Māluī* est fait d'après le rapport *molō/moluī* ; *poteō/potuī*.

L'*u* initial de *uolō* est un ancien *w* : ombr. veltu « dēligitō », *ehueltu* « iubētō » (cf. toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 127). Au sens de « vouloir », la racine **wel-* n'existe que dans les langues qui vont du slave à l'italique ; l'indo-iranien a, en ce sens, skr *váçmi* « je veux », gâth. *vasemī*, dont l'ancien participe *(ϝ)εκών « qui veut bien » atteste l'existence en grec primitif, la langue ayant substitué le type βούλομαι dans l'usage ordinaire ou, en dorien, le type λῶν « vouloir » (l'arménien, qui a pour « vouloir » un mot d'emprunt, n'enseigne rien).

Le présent est athématique aux formes qui sont susceptibles de se conserver en latin : *uolt, uoltis, uelim, uelle* ; les formes *uolō, uolumus, uolunt* sont pareilles à celles du type thématique, comme *edō, edunt* ; *ferō, ferunt*. Sur le supplétisme de *uolō, uīs*, v. ce dernier mot. Le lituanien est la seule langue qui en ait le correspondant exact : *pa-velt* « il veut, il permet ». Le slave a substitué le type *veljǫ* (*velišĭ*), inf. *velěti* « commander » ; *volję* (*volišĭ*), *voliti* « vouloir » ; *do-vŭljǫ* (*do-vŭlišĭ*), *do-vŭlěti* « suffire ». Le germanique n'a gardé que l'ancien optatif, apparenté à lat. *uelit*, et il s'en sert comme d'indicatif : got. *wili* « il veut » (*wileina* « ils veulent »).

Il est probable que véd. *vṛta* « il a souhaité » (optat. *vurīta*) est apparenté ; il s'agirait d'une racine de type athématique fournissant un aoriste ; une racine de cette sorte peut fournir à l'indo-iranien un aoriste et au latin un présent ; cf. skr. *ádāt* « il a donné » en face de lat. *dat* « il donne ». En indo-iranien, la racine a été rapprochée d'une racine, sans doute différente, qui fournit le présent : véd. *vṛṇīté* « il choisit », av. *vərənte*.

Le celtique a gall. *guell* « meilleur » (v. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, II, p. 121) ; cf. av. *vairyō* « de choix, excellent » ; et v. *uoltus*.

Le substantif *uoluntās* repose sur **uolunt-tās*, avec trace d'un participe à vocalisme *o*, du type de *euntem* (et *sōns*?), dont le maintien a pu être favorisé par l'existence de *uoluptās* : les deux mots sont souvent confondus dans les manuscrits.

uolō, -ās, -āuī, -ātum, -āre : voler (de l'oiseau) ; par image « courir aussi vite que l'oiseau vole ». Ancien, usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 9431.

Dérivés et composés : *uolātus, -ūs* m. : vol (classique) ; *uolātiō* (Ste Aug.) ; *uolātūra* (Varr., Col.) ; *uolāticus* : qui vole et « volage » (ancien, usuel et classique), M. L. 9432 ; *uolātilis*, d'où *uolātilia* « les espèces volantes » (Vulg.), M. L. 9433 ; *uolucer, -cris, -cre* « qui vole », souvent substantivé : *uolucris, -is* f. (et quelquefois masculin v. *āles*), cf. Cic. poet., Diu. 2, 30, 64) « oiseau », surtout poétique ; cf. *alacer uolucrum, -culum* (Greg. Tur.), *uolucriter, uolucritās, uolucripēs*, tous trois tardifs et rares.

Composés en *-uolus* : *ueli-, flammi-, celeri-uolus* ; il semble, en outre, d'après le témoignage des langues romanes, qu'il y ait eu un simple **uolus* ; cf. M. L. 9439.

uolitō, -āre : fréquentatif-intensif de *uolō*, « voleter, voltiger, se pavaner ».

Volō et *uolitō* ont fourni à leur tour de nombreux composés dans lesquels le préverbe ne fait que préciser l'idée verbale : 1° *ā-, ad-* (M. L. 2227) et *superad-, circum-, con-, dē-, ē-* (**ex-*, M. L. 3115), *in-* (sur le sens spécial de ce mot, v. l'article s. u.), *inter-, per-, prae-, praeter-, prō-, re-, sub-, subter-, super-, trāns-uolō* ; 2° *ad-, circum-, ē-, in-, inter-, ob-, per-, super-, trāns-uolitō*. Sur *convolāre* > *convoler*, v. Benveniste, Le français moderne, 1955, p. 2 sqq. Quelques-uns de ces verbes ont les substantifs dérivés correspondants.

Le rapprochement avec véd. *garútmān* « ailé », nom d'un oiseau céleste, et skr. *garuḍáḥ* (forme prākritisée de **garutra-*? correspondant à *uolucer*) est séduisant. Il s'agirait d'un groupe de mots important dans la langue religieuse ; la science augurale l'aurait conservé, comme d'autres termes religieux ont subsisté en latin.

uolpēs (*uul-* et *uolpis*), **-is** f. : 1° renard. Attesté depuis Plaute. Animal proverbial, renommé par sa ruse et sa rapidité ; d'où l'étymologie d'Aelius, citée par Varr., L. L. 5, 101 : *uolpes… quod uolat pedibus* ; 2° *u. marīna*, sorte de poisson vorace et rusé, dit « faux » (Pline 9, 145). M. L. 9464. Irl. *uulp*. V. B. W. *renard*.

Dérivés : *uolpēcula* f. : petit renard. Classique (Cic.), demeuré en roman, avec un doublet **uolpīcula, -lus*, M. L. 9463 ; *uolpiō, -ōnis* m. (formation populaire en *-ō(n)*, cf. *stelliō*) : fin renard, matois (Apul.) ; *uolpīnus, uolpicīnus* : de renard ; *uolpīna* = ἀλωπεκία ; *uolpīnor, -āris* : faire le renard, user de fourbe (Varr. ap. Non. 46, 23).

Il est vain de chercher une étymologie exacte à un nom de cette sorte, qui est sujet à des déformations volontaires : *lupus*, qui a des correspondants indo-européens clairs, en est un bon exemple ; v. ce mot. Le rapprochement avec lit. *vilpišỹs* « chat sauvage » n'a que le mérite, faible ici, d'être phonétiquement satisfaisant. Les noms, assez aberrants, du renard, lit. *lāpė́*, gr. ἀλώπηξ, etc., sont différents. Sur ce groupe, v. W. Schulze, KZ, 45, p. 287. — Le genre féminin que présentent plusieurs des noms de l'animal, ainsi, outre les noms cités, r. *lisica* (et de même dans d'autres langues slaves), est, comme dans le dérivé gr. ὄαινα, un moyen de marquer du mépris pour une bête sans courage. Ce caractère du mot contribue à rendre compte de la divergence des formes ; la dénomination est de caractère « vulgaire », donc instable.

uolsella, uulsella : v. *uellō*.

uoltur (*uultur*), **-uris** et **uolturus, -ī** (Enn., A. 138) m. : vautour ; symbole de la rapacité. Ancien, classique. Les formes romanes remontent à *vŭltur, vŭltōre* et *vulturius*. M. L. 9466, 9467.

Dérivés : *uolturius* m. : vautour ; coup du vautour (au jeu de dés). Ancien. M. L. 9467 ; *uolturīnus* : de vautour, et *subuolturius* : tirant sur le vautour (Plt., Ru. 422) ; formation plaisante pour *subaquilus*.

On rapproche *uellō*. Pour le sens, cf. av. *urvatō* (génitif singulier), Yt, XIV, 19, dit d'un « oiseau de proie » qui prend avec ses serres, et hom. (ϝ)ἑλωρ, (ϝ)ελώρια, dit d'un « cadavre qui sert de proie aux chiens, aux chacals, aux oiseaux » ; all. *Geier, Gier*. Mais une origine étrusque est possible ; *uoltur* serait « l'oiseau du dieu *Vel* », cf. *Velthurna* ; v. Heurgon, cité dans l'article suivant.

Volturnus, -a, -um : adjectif dérivé de *Voltur*, nom d'une montagne de Campanie, près de Venouse (le *monte Vulture*), usité surtout dans *Volturnus* (*uentus*), nom d'un vent du sud. Cf. M. L. 9468. Sur la possibilité d'une origine étrusque (*Volturnus* ‹*deus*› = étr. *velθurna*, et *Volturnius*), v. J. Heurgon, Rev. Ét. lat., 1936, p. 109 sqq. Cf. *Sāturnus, Iūturna*, etc.

uoltus (*uultus*), **-ūs** m. (le pluriel neutre *uolta* qu'on trouve dans Enn., A. 464, *auersabuntur semper uos uostraque uolta*, repris par Lucr. 4, 1213, représente sans doute un ancien collectif neutre) : visage, en tant qu'interprète des émotions de l'âme ; cf. Cic., Leg. 1, 9, 27 : *nam et oculi nimis arguti, quemadmodum affecti sumus, loquuntur, et is qui appellatur uoltus, qui nullo in animante esse praeter hominem potest, indicat mores ; cuius uim Graeci norunt, nomen omnino non habent*. Lucrèce semble employer le mot au sens de « yeux, organe de la vision », cf. 5, 841, (*portenta*) *muta sine ore, etiam sine uoltu caeca reperta*, par une restriction de sens qui serait secondaire si *uoltus* ne se rattache pas à une racine **uel-* « voir » qu'on retrouve en celtique ; v. l'article cité ci-dessous. Ancien, classique. M. L. 9469.

Dérivés : *uolticulus* m. : [grise] mine (création de Cic., Att. 14, 20, 5, sans autre exemple) ; *uoltuōsus* : trop expressif, grimaçant, affecté (attesté depuis Cic., Or. 18, 60) ; *uultuātus* = *figūrātus* (Mar. Victor.).

Cf. sans doute got. *wulþus* « δόξα » ; v. les observations de J. Vendryes, BSL 22 (1921), 24 sqq., qui rapproche le groupe de *uolō* « je veux ».

uolua (*uulua* et *uolua, uulba*?), **-ae** f. : 1° *ōs mātricis* ; *mulieris nātūra* ; « vulve » et « matrice » (en cuisine « ventre de truie, fressure de porc ») ; 2° volve, enveloppe des champignons. Les gloses ne connaissent que *uulua*.

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

ot technique et populaire. M. L. 9442, 9470. — Dimi-
ıtif : *uoluula* (Naev. et Apic.).
Le rapprochement avec skr. *gárbhaḥ* « matrice » (que
. Benveniste rapproche de gr. βρέφος) et « fœtus »,
. δελφύς « matrice », etc., ne serait établi que si l'on
ait sûr de l'antiquité de la forme *uolba*, ce qui n'est
as (elle figure dans l'édit de Dioclétien). Et l'on n'a
as d'autre étymologie claire.

Volumnus, -i m. ; **Volumna, -ae** f. : divinités pro-
ectrices de l'enfance, citées par S[t] Augustin, Ciu. D. 4,
1. Probablement à rapprocher de l'étrusque *Velimna*,
al. *Velmineo*, lat. *Volumnius*, comme *Vertumnus*, *Vi-
umnus* ; v. W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, p. 258 sqq. Le
attachement à *uolō* n'est qu'une étymologie populaire,
nais qui a pu influer sur les attributions de ces dieux
cf. *Sāturnus*).

uoluō (dissyllabe ; la prononciation trisyllabique est
ardive et artificielle), **-is, uoluī, uolūtum, uoluere** :
ouler, faire rouler (causatif) ; rouler dans son esprit
fréquent et classique). Attesté depuis Pl. ; panroman,
ous cette forme ou sous des formes dérivées. M. L.
9443.

Dérivés et composés : *uolūta* : volute, bande roulée
en spirale du chapiteau ionique, cf. Rich, s. u. (gr. ἕλιξ
ou κάλυξη), M. L. 9439 a ; *Volūtīna* : déesse qui recou-
vrait les épis de leur enveloppe (S[t] Aug.) ; *uolūtim*
adv. (rare, tardif) ; *uolūmen* : rouleau, repli (sens gé-
néral) ; en particulier : rouleau de papyrus sur lequel
était écrit un ouvrage ou une partie d'ouvrage, livre :
ēuoluere uolūmina (usuel et classique). Les sens pris
par le mot dans les langues romanes se rapportent
au sens général ; on trouve à basse époque *uolūmen*
au sens de « corps, objet, volume », M. L. 9436 ; *uolū-
minōsus* (Sid.) : qui s'enroule, tortueux.

uolūcra (*uolūcre* n. ; *uolūcris*, d'où le pl. *uolūcrēs*,
Col.) : pyrale ou rouleuse, chenille qui s'enroule dans
les feuilles de la vigne (Plin.), dite aussi *conuoluulus* ;
cf. aussi *inuoluulus*. Pour le suffixe, cf. *inuolūcrum* :
enveloppe.

uoluola f. (et *uoluulus*, CGL V 398, 54, confirmé
par les langues romanes, M. L. 9447) : autre nom du
conuoluulus « liseron », dit aussi **uolūculum*, M. L.
9435, et *uolūcrum*, v. André, *Lex.*, s. u. ; *uolūbilis* :
qui roule, ou qui tourne vite ; d'où « rapide » (en par-
lant de la parole) ou « changeant » (*u. cāsus, fortūna*) ;
uolūbiliter ; *uolūbilitās* (classique).

Cf. aussi M. L. 9444, **uōlvīcāre* ; 9445, **volvita*,
volta, B. W. *voûte* ; 9441, **vōlūtŭlāre* ; 9446, **vōlvītāre*,
vōltāre.

uolūtō, -ās : fréquentatif-intensif de *uoluō* « rouler
à plusieurs reprises » (sens physique et moral). Em-
ployé souvent au médio-passif *uolūtārī* « se rouler »
(en parlant d'animaux : *in lūtō, in puluere uolūtārī*) ;
Pline emploie absolument le participe *uolūtāns*. Dé-
rivés : *uolūtābrum* : bauge, bourbier, M. L. 9440 ;
uolūtātiō (classique) ; *uolūtātus, -ūs* m. (Plin.) ; *uolū-
tābundus* (Cic.).

Voluō et *uolūtō* ont fourni des composés à préverbes :
aduoluō ; *circumuoluō, -uolūtō* ; *conuoluō* ; *conuoluulus*
m. « liseron » et « ver coquin » ; et *conuolūtor* : tournoyer ;
dēuoluō : faire rouler d'en haut (quelquefois synonyme
de *dēiciō*), M. L. 2615 ; *ēuoluō, ēuolūtiō* ; *inuoluō et inuo-
lūcrum* ; *inuolūmen, -mentum, inuolūtiō, inuoluulus*,
**inuolutō*, M. L. 4540, 4539 ; *obuoluō* ; *peruoluō* et *peruo-
lūtō* ; *prōuoluō* ; *reuoluō* et *reuolūbilis* (poétique, époque
impériale) ; *reuolūtiō* (tardif), M. L. 7284, et **reuoltiāre* ;
**reuolutāre*, 7283 a, b ; **reuoluicāre*, 7285 ; *sub-, super-,
trāns-uoluō*.

Il y a eu un présent en *-u-* que conserve arm. *gelum*
« je tords » et que supposent hom. ἐλυσθείς « tourné » et
le causatif got. *afwalwjan* « ἀποκυλίειν ». Sans l'élar-
gissement *-u-* : v. sl. *valiti* « rouler » et, sans doute,
arm. *glem* (de **gōleye-*?) « je roule » et v. irl. *fillim* « je
tourne », v. h. a. *wellan* « rouler ». Les formes verbales
grecques sont peu claires ; mais le substantif lat. *uolū-
cra* a un pendant grec dans le nom d'instrument : ἑλυ-
τρον « enveloppe, étui », cf. skr. *varútram* « vêtement de
dessus », dont le *ϝ* initial est attesté par γέλουτρον · ἑλυ-
τρον ἦγουν λέπυρον (Hés.) (forme béotienne?) ; cf. aussi
hom. ϝέλιξ, par exemple, la formule I 466 = Φ 448,
Ψ 166 εἰλίποδας (ϝ)ἑλικας βοῦς, ou (ϝ)ελισσόμενος (ainsi
Θ 340 et Σ 572), et l'on a les gloses : γελίκη · ἕλιξ,
γελλίξαι · συνελῆσαι, c'est-à-dire ϝελ-ικ.

uolup : neutre d'un adjectif **uolupis* « agréable »,
conservé chez les comiques dans l'expression fixée *uo-
lup(e) est* « il m'est agréable, ce m'est un plaisir » (l'exis-
tence de *uolup* comme substantif dans Enn., A. 242 est
très douteuse).

Dérivés : *Volupia* f. : déesse du Plaisir (Varr.,
L. L. 5, 164).

uoluptās : plaisir (opposé à *dolor* ; cf. Cic., Fin. 1,
11, 37, traduisant le gr. ἡδονή) ; sens abstrait et con-
cret, d'où *uoluptātēs* « les plaisirs ». Souvent dans un
sens érotique. Ancien, usuel, classique. Non roman.
Dérivés : *uoluptābilis* (Plt., d'après *optābilis*) ; *uolup-
tārius* (et *uoluptuārius*) : voluptueux (ancien et clas-
sique) ; *uoluptuōsus* (époque impériale) ; *uoluptuōsē* ;
uoluptātiuus (Fronton) ; *uoluptificus* (Apul.).

On pense au groupe de *uolō* ; le *-p-* évoque l'élargis-
sement de gr. (ϝ)ἐλπομαι « j'espère » ; mais ici l'élargis-
sement serait plus complexe ; v. Benveniste, *Formation*,
p. 155.

uomica : v. *uomō*.

uōmis (et, d'après les autres cas, *uōmer*), **-eris** m. : soc de charrue ; cf. Rich, s. u. Ancien et usuel. M. L. 9448 et 9450, **vōmerea*.

Sans correspondant exact, comme il arrive d'ordi-
naire aux termes techniques. Les mots les plus voisins
sont v. pruss. *wagnis* « coutre (de charrue) » et v. h. a.
waganso « soc », gr. ὀφνίς · ὕννις, ἄροτρον ; ὄφατα ·
δεσμοὶ ἀρότρων. Gr. ὕννις « soc de charrue » est un
terme populaire, à *n* géminé, peut-être du même groupe.

uomō, -is, -uī, -itum, -ere : vomir (absolu et transi-
tif), rejeter. Ancien, usuel et classique. Sens propre et
figuré. M. L. 9449.

Dérivés et composés : *uomica* f. : 1° vomissure (sens
figuré) ; 2° abcès, accumulation d'humeur ou de pus
rejeté par le corps. Sans doute féminin de *uomicus,
-a, -um* (d'où **vomicāre*, M. L. 9451) ; *uomicōsus* ;
uomitiō f. (classique), *-tor* m. (Sén.) ; *uomitōrius*, d'où

uomitōria n. pl. « dégagements par où s'écoulait la
foule dans un théâtre », cf. Rich, s. u. ; *uomitus, -ūs*
m. (ancien) ; *uomitō, -ās*, itératif, M. L. 9452.

uomāx (Sid.) : sujet à vomir. Composés poétiques
ou techniques : *uomificus, uomifluus* (Cael. Aur.) ;
igni-uomus (Lact., Venant., Fort.).
Composés : *con-, dē-, ē-, prō-, re-uomō*.

La racine, qui était dissyllabique, fournissait un pré-
sent radical athématique représenté par skr. *vámiti* « il
vomit », en face de *vāntáḥ* « vomi » ; ce présent a été
remplacé en lituanien par le dérivé *vemiù* « je vomis »
(inf. *vémti* ; avec un causatif *vtmdyti*) et en latin par le
thématique *uomō*. — Parallèlement, le grec a une forme
sans *w* initial : ἐμέω. Forme nominale en germanique :
v. isl. *vaema* « mal de mer ».

uopiscus, -i m. : jumeau qui survit après l'avortement
de l'autre ; cf. Plin. 7, 49 : *uopiscos appellabant a geminis
qui retenti utero nascerentur, altero interempto, abortu.*
Conservé seulement comme cognomen. L'*ī* est attesté
par des apex. Sans étymologie. Même formation que
cornisca?

uorō, -ās, -āuī, -ātum, -āre : avaler, engloutir ; cf.
Cic., N. D. 2, 47, 122 : *animalium alia uorant, alia man-
dunt*. Sens propre et figuré. Ancien, classique, usuel.
Mais tend à être remplacé par le composé d'aspect dé-
terminé *dēuorō*. Non roman.

Dérivés et composés : *uorāx* (classique), M. L.
9454 a ; *uorāciter* ; *uorācitās* (époque impériale) ; *uo-
rāgō* : gouffre, abîme (sens physique et moral, e. g.
Cic., Sest. 52, 111, *gurges et uorago patrimonii*), M.
L. 9454, d'où *uorāginōsus* ; *uorātor* ; *uorātus, -ūs* m. ;
uorātrīna f. « taverne, cabaret » et « gouffre » (ces
trois derniers tardifs), cf. *lātrīna* ; *carni-uorus* (Pline,
d'après σαρκοφάγος) ; *omniuorus* (id.), composés sa-
vants imités du grec ; cf. le type δημοβόρος. Une
forme simple de *uorus* avec géminée expressive se
trouve dans la glose *uorri* : *edaces*.

dēuorō (classique et usuel), M. L. 2616 ; dérivés tar-
difs : *dēuorātor, -trīx, -tōrius* ; *dēuorātiō* ; *dēuorābilis* ;
trānsuorō (Apul.) ; *trānsuorātiō* (Cael. Aur.).

La racine dissyllabique **g[ʷ]erə-*, **g[ʷ]rē/ō-* « avaler »
fournissait un aoriste radical qu'a conservé gr. ἔβρων
dans de rares formes de la langue épique et un parfait
dont βέβρωκα, βέβρωμαι, sont les représentants ; l'armé-
nien a un aoriste *ker* « j'ai mangé » en face de *utem*
« je mange ». Pour le présent, il a été recouru à des déri-
vés comme gr. βιβρώσκω ou lit. *gerìu* (inf. *gérti*) « j'avale »
ou à des formes thématiques : skr. *girámi*, v. sl. *žirǫ*.
Le latin a le dérivé *uorāre* (sans doute « duratif », comme
un certain nombre de formations en *-ē*, type *ē-ducāre*).
Par suite de son sens, la racine admettait en indo-euro-
péen beaucoup de formes intensives et expressives en-
traînant des dissimilations de *r* ou *l* ; d'autre part, les
formes à vocalisme zéro admettaient en partie le timbre
u pour la voyelle accessoire ; ainsi s'expliquent lat. *gur-
guliō* et *gurges* (ce dernier à redoublement « brisé »). Et
il y a, en dehors de toute dissimilation, des formes à *l*
(cf. le cas de *stella* en face de gr. ἀστήρ) : lat. *gula, glu-
tus* (v. ces mots).

uŏs (gén. *uestrum, uestrī* (*uos-*), dat. abl. *uōbīs*, acc.
uōs), pronom de la 2[e] personne du pluriel : vous ; cor-
respondant à *tū* du singulier. Le génitif est emprunté à
l'adjectif possessif *uester, uestra, uestrum* (*uoster*)
« vôtre » (le passage de *uoster* à *uester* s'est réalisé vers
150 av. J.-C. ; l'*o* doit être bref dans *uoster*) ; la langue
archaïque emploie *uostrōrum, uostrārum* à côté de *uos-
trum*. Renforcé de *-met* : *uōsmet, uōsmetipsī*, ou de *-pte*,
cf. P. F. 519, 30 : *uopte pro uos ipsi Cato posuit*. Usité
de tout temps. Panroman. M. L. 9455 et 9279, *vester*,
**vŏster*.

V. l'article *nōs*. Cf. skr. *vaḥ*, av. *vā*, v. sl. *vy*, v. pruss.
wans. Le latin n'a rien gardé du groupe de lit. *jūs*, etc.
Les formes celtiques sont tout autres que les formes
latines. Le pronom de 2[e] personne du pluriel a des
formes diverses suivant les langues ; le latin a, comme
le slave, beaucoup simplifié.

uoueō, -ēs, uōuī, uōtum, uouēre : faire un vœu,
vouer : *uōtum uouēre, soluere* ; par image « souhaiter,
désirer » (langue impériale). Ancien, usuel et classique.
Non roman.

Dérivés et composés : *uōtum* : 1° vœu, promesse
ou offrande solennelle faite aux dieux, en échange
d'une faveur demandée ou accordée ; par suite « sou-
hait exprimé, désir » ; 2° vœux prononcés lors du ma-
riage, mariage (Apul., Cod. Just.), M. L. 9458, cel-
tique : irl. *móit* ; et M. L. 9456, **vōtāre* (non dans les
textes) « vouer » ; *uōtīuus* (classique) : votif, M. L.
9457 ; *uōtīuitās* (Inscr.) ; *uōtifer* (poésie impériale) :
-a arbor.

cōnuoueō : vouer ensemble (SC Bac., d'après *con-
iūrō*) ; *dēuoueō* : vouer entièrement aux dieux (sou-
vent avec un sens péjoratif), vouer aux dieux infer-
naux ; consacrer (sens propre et figuré) ; *dēuōtus* :
britt. *diwyd* ; *dēuōtiō* (cf. *tabella dēuōtiōnis*) ; *dēuōtō,
-ās* (archaïque et postclassique), M. L. 2617.

Ombr. vufetes « uōtīs », vufru « uōtīuum » montrent
que le premier *u-* de *uoueō* est un ancien **w* et le second
une ancienne aspirée. Ceci posé, le rapprochement avec
véd. *vāghát-* « faisant un vœu, sacrifiant » est justifié.
Cf. aussi arm. *gog* « dis ». — Le rapprochement avec
gr. εὔχομαι « je prie » est appuyé par le sens et favorise
celui avec gâth. *aogədā* « il a dit », d'une racine indo-
iranienne **augh-*. Racine du vocabulaire religieux.

uŏx, uŏcis f. : voix, organe actif de la parole (d'où
le genre animé, féminin comme *lūx, prex, uīs*, etc.) ; au
pluriel sens concret : « sons émis par la voix », cf. Cic.,
de Or. 3, 57, 216, *omnesque uoces, ut nerui in fidibus,
ita sonant ut a motu animi quoque sunt pulsae...* ; « pa-
roles, mots », sens qui s'est étendu secondairement au
singulier. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9459.

Dérivés et composés : *uŏcula* f. : faible voix ; in-
flexion, ton de la voix (d'où *uŏculātiō*, intonation ;
cf. **vŏculāre*, M. L. 9430) ; *uŏcālis* : doué de la voix
(opposé à *mūtus*) ou de la parole, sonore ; subst. *uŏcā-
lis* f. (sc. *littera*) : voyelle ; *uŏcālēs* (bas latin) m. pl. :
chanteurs. — M. L. 9427, *vŏcālis* ; *uŏcālitās*, trad. de
εὐφωνία, Quint. 1, 5, 4 ; *sēmiuŏcālis* : à demi pourvu
de la voix (Varr., Vég.) ; subst. *sēmiuŏcālis* f. : semi-
voyelle.

aequiuocus, ūniuocus, plūriuocus, adjectifs tardifs
de la langue grammaticale, faits sur des modèles
grecs.

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

uōciferor, -āris (et *uōciferō*, Varr., T.-L.) : crier, vociférer ; et les dérivés *uōciferātiō* (Cic.), *-tor, -tus, -ūs* ; *uōcificō, -ās* (Varr., Gell.) ; *uōcifer* (Claud.).

Cf. aussi M. L. 9428, **vōcĭnāre*, logoud. *abboginare.*

uŏcō, -ās : appeler ; nommer ; invoquer ; inviter. Ancien, usuel et classique. M. L. 9428 a. Fréquent dans l'expression juridique *in iūs uocāre*, où apparaît encore la valeur juridique comme la valeur religieuse est maintenue dans *inuocō* ; de là *uocātiō* « citation en justice » et les composés *aduocātus* « celui qui assiste l'appelé en justice » (emprunté par l'osque : *akkatus* n. pl. « aduocātī ») ; *aduocātiō* « assistance » ; *prōuocō* « faire appel », *prōuocātiō*, termes techniques de la langue du droit.

Dérivés et composés : *uocābulum* : façon d'appeler ou moyen d'appeler, nom ; nom (par opposition au verbe *uerbum*), d'où irl. *focal* (qui peut représenter aussi *uōcālis* ou *uōcula*) ; *uocābilis* : sonore, vocal (Gell.) ; *uocāmen* : synonyme rare de *uocābulum*, peut-être créé par la poésie dactylique, cf. Lucr. 2, 657 ; *uocātiō* : citation en justice (cf. plus haut) ; invitation (Catulle) ; appellation (langue de l'Église), d'où *uocātor* (époque impériale), *uocātōrius.*

uocātus, -ūs m. : appel, invitation ; *uocātīuus* : [*cāsus*] « le vocatif », trad. du gr. κλητικός ; *uocātīuē.*

uocitō, -ās : avoir l'habitude d'appeler, donner le nom de (diminutif familier).

Composés : *aduocō* ; *aduocātus* m. (cf. plus haut), M. L. 226 et 225 (*aduocātor*) ; irl. *abhcoide* ; *aduocātiō* ; *āuocō* (= *āuertō*) ; *āuocātiō* ; *conuocō* ; *conuocātiō* ; *ēuocō*, spécialisé en particulier dans la langue militaire au sens de « appeler des troupes, faire des levées » ; *ēuocātiō* « appel aux armes » et « appel en justice » ; *ēuocātus* m. « vétéran rappelé au service militaire et muni d'un grade », d'où « gradé » ; *ēuocātor, -tōrius* (*ēuocātōria* : mandat du prince, citation) ; *ēuocātīuus* ; *inuocō, -uocātiō*, dont la valeur religieuse est nette ; *prōuocō* : appeler dehors, provoquer, faire appel (cf. plus haut), M. L. 6793 b ; *prōuocātiō, -tor, -tōrius* ; *reuocō* « rappeler » et « rétracter, révoquer » ; *reuocābilis* et *irreuocābilis* (époque impériale) ; *irreuocātus* ; *irreuocandus* ; *reuocāmen* : rappel (Ov.) ; *reuocātiō* (classique), *-tor, -tōrius* (époque impériale) ; *sēuocō, -ās.*

De *uocātus* : *inuocātus* : non appelé.

La racine **wekʷ-* était en indo-européen celle qui indiquait l'émission de la voix, avec toutes les forces religieuses et juridiques qui en résultent. Le nom racine *uōx* a en indo-iranien un correspondant, qui a une valeur religieuse : skr. *vāk* (avec *ā* généralisé), av. *vāxš* (acc. *vāčəm*, mais gén. *vačō*) ; Homère a ὄπα, ὀπός, ὀπί, avec ὄσσα pour nominatif ; ὄσσα est conçu comme une personne, B 93, ω 413 ; tokh. A *wak*, B *wék* « voix » (féminin) ; v. pruss. *wackis* « Geschrei » (Voc.) est dans un contexte qui montre qu'il s'agit de « cri de guerre » ; le dérivé arm. *goćem* « je crie » s'applique à un cri puissant ; cf. *conuīcium.* — Le thème neutre en **-es-* de skr. *vácaḥ* « parole », gr. (ϝ)έπος, n'est pas représenté en latin. Les thèmes verbaux de type archaïque, comme le présent véd. *vívakti* « il parle », le parfait véd. *vavā́ca* (3e plur. *ūcúḥ*), l'aoriste skr. *vocā-* = av. *vaoča-* = gr. (ϝ)ειπέ-, ne le sont pas davantage. — Le latin n'a qu'un verbe dérivé *uocāre* dont le *c*, au lieu du *qu* attendu, indique l'influence du nominatif *uōx*, mais qui a gardé le vocalisme *o* bref ; des formes semblables se trouvent en vieux prussien, notamment *wackītwei* « locken » et *perwūkauns* « berufen » (avec *ō*) ; lat. *uocāre* a conservé, surtout dans les formes à préverbe, beaucoup des anciennes valeurs politiques et religieuses. Cette valeur se retrouve dans ombr. *suboco* « inuocō », *subocau(u)* « inuocātiōne ».

ūpiliō,(*ōpiliō*), **-ōnis** m. : berger (Plt., As. 540 ; Vg.). — Cf. *ouis.*

upupa, -ae f. : 1° huppe, oiseau ; 2° pioche ou pic ; 3° biberon (Muscio). Ancien ; formes romanes diversement altérées (*ūpupa*, etc.). V. B. W. s. u. ; M. L. 9076 ; germanique : v. h. a. *witu-hopfa.* Pour la forme, cf. *ulula.*

Le grec a, avec un vocalisme différent, ἔποψ, et aussi ἀπαφός (Hes.) avec *a* et *ph* sans doute expressif ; v. Frisk, s. u. Onomatopée, de type populaire, de forme mal fixée.

urbs, urbis (gén. *urbium*) f. : 1° ville (par opposition à *arx*, à *rūs*) ; 2° la ville par excellence, Rome (cf. ἄστυ en grec et M. L. 9078). Usité de tout temps, mais supplanté dans les langues romanes par des représentants de *cīuitās* et de *ūilla.*

Dérivés et composés : *urbānus* : de la ville (opposé à *rūsticus*) ; par suite « poli, fin, spirituel » = ἀστεῖος ; *urbānitās* = ἀστειότης ; *urbānē* = ἀστείως et *inurbānus, inurbānē* ; *pseudourbāna* (*aedificia*) : hybride gréco-latin « qui copie la ville » (Vitr.) ; *urbicus*, adjectif de l'époque impériale, formé sur *rūsticus* ; d'où *urbicārius* (Cod. Theod., Just.) ; *urbicula* (Gloss.) ; *suburbānus* : de banlieue, de faubourg ; *suburbānitās* ; *suburbium* : faubourg ; *suburbicārius* ; *amburbium, -ī* n. : procession autour de la ville, d'où *amburbiālis, amburbālis* (*hostia*) ; cf. P. F. 5, 3 ; Serv., B. 3, 77, comme *ambaruālis.*

urbi-capus (Plt. ; cf. πτολίπορθος) ; *urbi-cremus* (Prud.), *-genus, -gena.*

Sans doute emprunté. Il n'y a pas en indo-européen un nom de la « ville ». Le groupe de gr. πόλις, etc., signifiait « citadelle ».

urceus (*urceum*, Cat., Agr. 13, 1), **-ī** m. : vase à anses, pot ; cf. Rich, s. u. Ancien, technique. M. L. 9080, *ūrceus.* Celtique : irl. *orc* ; got. **aurkjus.*

Dérivés : *urceolus* (et *urceolum*, Gloss. ; *orce-, orci-, urci-*), M. L. 9079, *urceolus* et *urceola* (als. *erkle*) ; *urceolāris* : *u. herba* : pariétaire, M. L. 9078 a ; *urceātim* (Pétr.).

Mot technique, sans doute emprunté ; inséparable de gr. ὄρχη « terrine ». Mais la nature du rapport ne se laisse pas préciser. Cf. *orca* et *urna.*

urcō, -ās, -āre : crier (en parlant du lynx, Suét., Anthol.). Une variante *hircō* a subi l'influence de *hircus.*

ūrēdō : v. *ūrō.*

urgeō, -ēs, ursī (rare), **urgēre** : serrer de près, presser (transitif et absolu : *nil urget* « rien ne presse », Cic., Att. 13, 27, 2 ; joint à *premere, īnstāre*, Cic., Agr. 1, 5, 15 ; de Or. 1, 10, 42) ; poursuivre ; de là *urgēns* « urgent » (tardif), *urgenter.* Pas de substantifs dérivés. Ancien, usuel, classique. A peine représenté dans les langues romanes. M. L. 9083.

Composés : *ad-, ex-, in-, per-, sub-, super-urgeō*, tous rares, pour la plupart d'époque impériale, et savants.

On rapproche des verbes de sens divergents, mais conciliables ; got. *wrikan* « poursuivre », gr. εἴργω (de **ϝεϝργω*) « j'enferme », skr. *vrájati* « il va de l'avant », lit. *veržiù* « je serre ensemble », v. sl. *ot-vrŭzǫ* « j'ouvrirai », etc. Possibilités ; mais rien n'est exactement démontrable. Le latin aurait un -*r- représentant *i.-e. ur* au lieu de *r.* Forme peu sûre.

urica : v. *eruca.*

ūrīna, -ae f. : urine ; par extension « liquide séminal » (Juv. 11, 170). Terme technique. M. L. 9085 (mots savants) ; B. W. s. u. ; *ūrīnālis* « d'urine » et subst *ūrīnal* n. « urinal ».

ūrīnor, -āris : *-i est mergi in aquam*, Varr., L. L. 5, 126 ; *ūrīnātor* « plongeur ». Rare, technique.

Alors que le substantif *ūrīna* s'est spécialisé dans le sens de « urine » (peut-être sous l'influence du gr. οὖρον), le verbe *ūrīnor* a gardé le sens ancien de « plonger dans l'eau » et l'acte d'uriner s'est exprimé par *meiiō, mingō* ou le verbe **pissō.*

On ne peut comparer directement gr. οὐρέω « j'urine », qui a dû commencer par *ϝ*, à en juger par les formes ἐούρουν, ἐούρησα, ἐούρηκα, et dont on rapproche le groupe de gr. ἔρση « rosée », etc. S'il y a parenté, elle est lointaine. Cf. peut-être le groupe de skr. *vár, várі* « eau », tokh. A *wär* « eau », qui est éloigné.

urium, -ī n. : *uitium lauandi est, si fluens amnis lutum importet, id genus terrae urium uocant*, Plin. 33, 75. Sans doute mot étranger, ibérique?

urna, -ae f. : urne, vase à col étroit et à corps renflé qui servait à divers usages : urne à liquides, urne cinéraire, urne à voter ; unité de capacité équivalant à la moitié d'une amphore ; v. Rich, s. u. Rattaché par l'étymologie populaire à *ūrīnor* ; cf. Varr., L. L. 5, 126. Ancien, usuel. M. L. 9086.

Dérivés : *urnula, -ae* ; *urnālis*? : d'une urne, d'où *urnālia* n. pl. ; *urnārium* : desserte ; *urni-fer, -ger* (poétique).

Sans doute de la même famille que *urceus* ; v. ce mot.

ūrō, -is, ussī, ustum, ūrere : brûler, sens propre et figuré ; physique et moral. Ancien, usuel et classique. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 9081.

Dérivés et composés : *ūrēdō* f. : 1° démangeaison ; 2° nielle ou charbon, maladie des plantes (classique) ; *ūrīgō* f. : démangeaison, prurit (cf. *prūrīgō*, époque impériale) ; *ustiō* (époque impériale), M. L. 9094 a ; *ustor* : brûleur de cadavres ; *ustrīna* et **ustrīnāre*, M. L. 9096 « flamber » ; *ustūra* (basse époque), M. L. 9097 a ; *ustuiō, -īs* (Prud.).

usta, -ae f. : cinabre brûlé ; *ustīcius* : bistre (terre de Sienne brûlée) ; *ustilāgō* : 1° inflammation (κατακαυμα, Sept.) ; 2° chardon sauvage (Ps.-Apul.) ; *ūstulō, -ās* (déjà dans Catulle ; *ambustulātus* dans Plt., Rud. 770), synonyme de *ūrere*, bien représenté dans les langues romanes, M. L. 9097 ; *ussitat* : frequenter combūrit (Gloss.).

Composés de *ūrō* : *adūrō* : brûler extérieurement, M. L. 212 ; *adustiō* (époque impériale) ; *ambūrō* : brûler autour ; le sens du préverbe s'affaiblit à partir de Cicéron et le verbe marque alors l'achèvement de l'action, comme *comb-, per-ūrere* ; *ambustiō.* C'est de *ambūrō*, coupé *am-būrō* (d'après *am-plector*, etc.), qu'a été tiré un substantif *bustum* et un verbe **būrere*, par lequel s'explique *combūrō, combustiō, -tūra* ; *deūrō, exūrō, -ustiō* ; *in-ūrō* ; *obustus*, **redustus*, M. L. 7150 ; *per-, prae-, sub-ūrō*, rares pour la plupart, sauf *combūrō, exūrō, inūrō.*

Le présent *ūrō* répond à gr. εὕω et skr. *óṣāmi* « je brûle », et *ustus* à skr. *uṣṭáḥ* « brûlé ». Le germanique a des formes nominales : v. isl. *ysia* « feu », *usli* « cendre brûlante », etc. Le verbe expressif *ustulāre* est formé comme *postulāre.*

ursus, -ī m. (et *ursa, -ae* f.) : ours, ourse. Le féminin est surtout poétique ; à l'imitation du grec, sert à désigner des constellations, la Grande et la Petite Ourse. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9089, *ursus* ; celtique : britt. *ors.*

Dérivés : *ursīnus* ; *ursārius* : gardeur d'ours (Inscr.).

Noms propres : *Vrsō, Vrsulus, -la, -sācius.*

Cf. skr. *ṛkṣaḥ*, av. *arəšō* (et pers. *xirs*), arm. *arj* (gén. *arjoy*), gr. ἄρκτος et ἄρκος, irl. *art* (cf. gaul. *deae artioni*). Le mot est remplacé par des mots nouveaux en germanique, en baltique, en slave, par suite d'interdictions de vocabulaire.

urtica, -ae f. : ortie, plante ; et ortie de mer, zoophyte. Mis en rapport, par étymologie populaire, avec *ūrō* par les Latins ; cf. CGL V 255, 8 : *urticae genera sunt duo, masculus et femina ; masculus si tangatur ustulat...* ; mais on attendrait **ustica.* Les formes romanes supposent *ūrtica* avec *ŭ*, M. L. 9090. Ancien (Plt.). Panroman.

Dérivés : *urtīcētum* (Gloss.) ; **urticulu*, M. L. 9091. Nom de plante, sans étymologie.

ūrūca, -ae f. : chenille du chou. Cf. Thes. Gloss., s. u. — V. *ērūca.*

ūrus, -ī m. : auroch. Mot germanique, cité pour la première fois par Cés., B. G. 6, 281.

uruum, -ī n. : mancheron de la charrue (= *būra*). Technique, cité par Varron ; demeuré en sarde. M. L. 9092.

uruō, -ās, -āre : *-are est aratro definire*, Dig. 50, 16, 239, § 6 ; cf. F. 514, 22 : *uruat Ennius in Andromeda significat circumdat, ab eo sulco qui fit in urbe condenda uruo aratri, quae fit forma simillima uncini curuatione buris et dentis, cui praefigitur uomer.* L'abrégé de Festus a la forme *ueruat* : *circumdat.* Sans doute dénominatif du précédent. Osq. uruvú « curua »? (Cipp. Abell., l. 30).

uspiam adv. : quelque part. Adverbe de lieu, de sens identique à *quōpiam* et *usquam.* Attesté depuis Plaute, employé par Cicéron (œuvres philosophiques et correspondance, non dans les discours) ; rare à l'époque impériale, où on le rencontre surtout chez les archaïsants. N'est guère usité que dans les phrases négatives, conditionnelles ou interrogatives.

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

Vspiam est à *quispiam* comme *usquam* à *quisquam*; . le suivant.

usquam adv. : même sens que *uspiam* et *quōquam*. Plaute emploie indifféremment *usquam* ou *quōquam* avec les verbes de mouvement : Cap. 456, *ne quoquam pedem/ecferat sine custode*; Mo. 857, *equidem haud usquam a pedibus abscedam tuis*. — *Vspiam*, *usquam* n'ont, en effet, pas *ubi* au premier terme et semblent formés de *us-*, issu de **ut-s*, élargissement de *ut*, et des particules indéfinies *-piam* (de *pe* + *iam*), *-quam*. Le sens premier est donc « en quelque façon, d'aucune manière », sens du reste bien attesté, cf. Plt., Tri. 336, *qui quidem nusquam per uirtutem rem confregit atque eget*, sur lequel s'est développé le sens de « quelque part, en quelque endroit », par une extension naturelle que favorisait en outre l'existence de *quōquam*, dont la langue tendait à rapprocher *usquam*. D'abord plus fréquent que *uspiam*, mais ne semble plus employé après le Ier siècle.

Composé : *nusquam* de *ne* + *usquam* « nulle part ». V. *ut* et *quam*.

usque adv. : s'emploie absolument ou joint à d'autres particules, adverbes ou prépositions, pour marquer la continuité d'un mouvement dans le temps ou dans l'espace, envisagé dans son point de départ ou dans son point d'arrivée : *usque ab* (*ab... usque*), *usque ex*, *usque inde*, *hinc*; *usque ad* (ou *ad... usque*), *adhūc*; *usque in* (*et in... usque*); *usque eō*, *usque quō* et *quousque*; *usque dum*, *usque dōnec*, *usque quod*; *usque quāque*. Le sens est celui d'un indéfini « en tout endroit, en tout temps », puis « toujours ». A l'époque impériale, par extension de constructions telles que *usque Romam* (Cic.), où *Romam* était considéré comme « dépendant », de *usque*, *usque* a été employé comme préposition avec le sens de « jusqu'à », e. g. Just. 7, 1, 4, *imperium usque extremos Orientis terminos prolatum*.

Vsque n'est pas séparable de *usquam*; pour la forme, cf. *quisque*, *utique*.

ustilāgō : v. *ūrō*.

ūsurpō : v. *utor*.

ut, et forme renforcée **utī** (*utei*); la forme ancienne *uta* (correspondant à *ita*) figure aussi peut-être dans *aliuta*, conservé par P. F. 5, 15 : *aliuta antiqui dicebant pro aliter, ex Graeco ἀλλοίως transferentes. Hinc est illud in legibus Numae Pompili* (15) : « *Si quisquam aliuta faxit, ipsos Ioui sacer esto* » et dans *utīnam* de **utānam*, particule appartenant à un thème de relatif interrogatif-indéfini signifiant « comment » et « en quelque manière, comme » (cf. la synonymie de *ut* et de *quī* dans les souhaits : *qui illum di omnes perduint*, Plt., Men. 451, et *ut illum di perdant*, Naev., Com. 19). A pour corrélatif *ita* dans les groupes *ita... ut* ou *ut... ita* « ainsi... comme », qui servent souvent à introduire des phrases comparatives; à *ita* peuvent se substituer des synonymes : *sīc* (de là *sīcut*, *sīcutī*); peut être redoublée pour renforcer le sens indéfini : *ut ut* « de quelque manière que », ou accompagnée de particules généralisantes comme le pronom indéfini lui-même : *utcumque* « de quelque manière que » et « de toute manière » (cf. *quīcumque*); *utique* « en tout cas », souvent avec valeur restrictive « tout au moins » (cf. *quisque*), quelquefois « spécialement » (T.-L.); ou d'une forme d'adjectif ou de verbe, g. e., *ut puta* « par exemple », proprement « compte (ou « songe à ») en quelque sorte ». — *Vt* « comme » a servi également à introduire des phrases causales ou explicatives, soit seul, soit accompagné : *pro eō ut* « dans la mesure où », *perinde ut*; avec un substantif : *ut cynicus* « en qualité de cynique », Cic., Tu. 5, 33, 92; *ut est captus hominum* « étant donné ce qu'est l'intelligence humaine », Cic., Tu. 2, 27, 65; de là *utpote* « comme il est possible », *utpote quī* « comme il est possible à quelqu'un qui » : *satis nequam sum, utpote qui hodie amare inceperim*, Plt., Rud. 462; *utpote cum*.

Enfin, comme le gr. ὡς dans ὡς τάχιστα et comme ἵνα, *ut* a pu servir à indiquer le temps ou le lieu : *ut, ut prīmum, statim ut, ut... tum*, etc., e. g. Plt., Am. 203, *principio ut illo aduenimus, ubi primum terram tetigimus*; Cic., Q. Fr. 2, 3, 2, *qui ut perorauit, surrexit Clodius*; et, avec sens local (rare, poétique et peut-être à l'imitation du grec), Cat. 11, 2, *siue in extremos penetrabit Indos | litus ut longe resonante Eoa | tunditur aqua*; et aussi 17, 10.

Vt, en qualité de particule indéterminée, accompagnait souvent des subjonctifs de supposition (d'où *ut* « à supposer que », *quod ut ita sit*, proprement « les choses seraient-elles ainsi de quelque manière », Cic., Tu. 1, 21, 49), de possibilité ou d'intention : *ita milites instruxit ut hostium impetum sustinere possent* voulait dire originairement « il rangea ses soldats ainsi ; ils pourraient d'une manière ou d'une autre supporter le choc de l'ennemi ». La langue a tendu à considérer cet *ut* ainsi employé comme une conjonction subordonnante qui introduisait le subjonctif, ayant le sens de « pour que, afin que, que ». *Vt* a donc servi à introduire des complétives après les verbes marquant l'effort, *cūrāre*, *dare operam*, *facere ut*, la demande, le souhait ou la crainte, la possibilité, l'éventualité : *fit*, *accidit*, *sequitur ut*, etc. Par une extension nouvelle, *ut*, *ita ut* (*tantus*, *tot*, *is... ut*) a servi à introduire des propositions marquant une conséquence d'un fait précédemment accompli, « de telle sorte que », e. g. Cic., Verr. 2, 4, 42, 91, *eos deduxi testes et eas litteras deportaui ut de istius facto dubium esse nemini possit*, « j'ai produit de tels témoins, et j'ai ramené de telles lettres que personne ne peut (et non : ne puisse) douter... ». — Il s'est constitué ainsi deux conjonctions qui, dans l'emploi, n'avaient plus rien de semblable : 1° *ut* « comme », avec une série de sens dérivés, mais voisins, et où le mode, là où un verbe était exprimé, était l'indicatif; 2° *ut* « afin que, de sorte que », où le mode était le subjonctif. Le même développement se trouve en grec pour ὡς, qui a tous les sens de *ut* latin.

Outre les composés de *ut* cités plus haut, on trouve encore : *utinam* (cf. *quisnam*) : particule accompagnant un souhait relatif au présent, au passé ou à l'avenir « puisse-t-il arriver que ; plaise, plût aux dieux que ; que ne... » ; et, avec *ut* comme second terme, *sīcut*, *uelut*, *prout*, *praeut*, anciens juxtaposés dont les deux termes ont tendu à se souder.

Vt, malgré la fréquence de son emploi en latin, est à peine représenté dans les langues romanes (cf. M. L. 9099 a), qui ont recouru à des formes plus pleines. Déjà, dans la Cena Trimalchionis, *ut* au sens de « comme »

est remplacé généralement par *quomodo*, *quemadmodum*; *e. g. solebat sic cenare quomodo rex*, 38, 15; *quomodo dicunt*, 38, 8.

Le *t* final de *ut* suppose qu'il s'est amui une voyelle finale, *-a* à en juger par *ita* et *aliuta*; cette voyelle subsiste, altérée, dans *uti-nam*, *uti-que* et dans *utei*, *utī* (de **uta-ī*). En regard, l'osco-ombrien a osq. puz, ombr. puz-e, *pus-ei*, *pus-e*, donc un ancien **qʷut-s* qui se retrouve dans lat. *uspiam*, *usquam*, *usque*. Le radical **kʷu-* est celui qui figure dans *ubī*, etc. (v. ce mot). Le suffixe apparaît en indo-iranien sous la forme non expressive *-ti* dans skr. *ūti* (v. *ita*) et avec *-th-* expressif et forme pleine de la voyelle dans gâth. *iθā* « ainsi », véd. *itthá* (avec gémination expressive). La forme attestée par osq. puz et lat. *us-quam* résulte de ce qu'un *-ə* final était susceptible de s'amuir en indo-européen. L'emploi d'un radical **kʷu-* doit être une innovation italique : cf. skr. *kathá* et gāth. *kaθā*; mais, à côté de *kaθa*, l'Avesta a une forme, sans doute secondaire, *kuθa* « comment », d'après *kuδa*, *kuθra*, etc. Le modèle était fourni par *iθa*, puisque, en face de *kuδa*, il y avait *iδa* « ici »; c'est, de même, *ita* qui a dû fournir le modèle de *ut(a)*, en face de *ibī*, *ubī*.

uter, utra, utrum : pronom interrogatif indéfini « lequel des deux » et « celui, celle des deux qui, que »; peut s'employer aussi au pluriel; cf. Cic., Q. fr. 2, 11, 4, *sed utros eius habueris libros — duo enim sunt corpora — an utrosque nescio*. Quelquefois, renforcé de *-ne*, e. g. Hor., S. 2, 2, 107, *uterne | ad casus dubios fidet sibi certius, hic qui... | an qui*; cf. *quīne*, *quōne*. — Le neutre *utrum*, qui servait à annoncer une alternative proposée à un interlocuteur, e. g. Plt., Ru. 104, *sed utrum tu masne an femina es?*; Mo. 681, *uidendumst primum utrum eae uelintne an non uelint*, est devenu par là une conjonction introduisant le premier terme d'une interrogation double (M. L. 9103); l'ablatif *utrō* est devenu un adverbe local « auquel des deux endroits ». — Cf. aussi **utrim*, adverbe local conservé dans *utrimsecus* (Aetna 593). Ancien, usuel et classique. Mais, ayant perdu le sens du suffixe **tero-*, la langue a tendu à effacer la distinction entre *uter* et *quis*; la confusion existe dès l'époque classique et plus encore sous l'Empire. Non roman.

Composés : *neuter* q. u.; *uterque*, *utraque*, *utrumque* : chacun des deux (cf. *quisque*, dont *uterque* est le comparatif), l'un et l'autre (singulier et pluriel); *utrōque* « de part et d'autre, des deux côtés » (*utrōqueuersum*); *utrāsque* (Cass. Hem.); *utrimque* (*utringue*); *utrimquesecus* « des deux parts »; *utercumque*; *utra-*, *utrumcumque* : qui que soit des deux qui (classique); *uterlibet*; *uterūs* : qui vous voulez des deux; n'importe lequel des deux; *utrubī* (*utrobi*, *utribi*) : dans lequel des deux endroits, dans celui des deux endroits où (archaïque et langue du droit impériale); *utrubīque* (*utrobique*).

Enfin, les deux termes juxtaposés *alter uter* « l'un ou l'autre » ont tendu à se souder et le dernier élément seul s'est décliné : *alteruter*, *alterutra*, *alterutrum*.

Les formes osques et ombriennes reposent sur **kʷo-* à l'initiale : osq. púturúspíd « utrīque », ombr. *podruhpei* « utrōque », etc. Ceci concorde avec les formes des autres langues pour l'interrogatif-indéfini se rapportant à deux notions envisagées séparément : skr. *katarāḥ*, av. *katārō*, lit. *katràs*, gr. πότερος, got. *kwapar*. Comme celui de *ut*, *usquam*, l'*u* de *uter* est donc analogique; mais, ici, il est propre au latin, et non pas commun à tout l'italique. Ici aussi, le point de départ se trouve dans le parallélisme de *ibī*, *ubī*. La forme à *i-* qui a servi de point de départ survit dans *iterum* (v. ce mot).

uter, utris m. (n. pl. *utriā*, Luc. Inc. 91 ap. Non. 232, 36; gén. *utrium*, Sall., Iu. 91, 1) : outre. Ancien, technique. M. L. 9102.

Dérivés et composés : *utrārius* : porteur d'eau (langue militaire); *utriculus* : petite outre; *utriculārius* : fabricant d'outres, *utriclarii fabri*, CIL XIII 1934; v. B. A. Müller, Glotta 9, p. 202 sqq.; *utricium*; *utriscum* (Gloss.); *utricīda*, composé formé plaisamment par Apulée d'après *pāricīda*. Cf. aussi M. L. 9100, **ūtellum*.

Le rapprochement avec gr. ὑδρίᾱ « vase à eau » est séduisant. Il s'agit peut-être d'un emprunt qui aurait passé par l'étrusque.

uterus (*uter*, Caec. ap. Non. 188, 11; *uterum* n. dans Plt., Turp., Afr. ap. Non. 229, 27), *-ī* m. : ventre; en particulier « partie du ventre où se trouve le fœtus, utérus ». Ancien et classique.

Diminutifs : *uterculus*, *utriculus* (Pline); adjectif : *uterīnus*.

On pense naturellement à skr. *udára* « ventre », gr. ὄδερος· γαστήρ (Hés.), v. pruss. *weders* « ventre ». Mais ceci n'explique pas le *t*. Les mots de ce groupe ont des formes « populaires » instables, ainsi qu'il a été noté sous *uenter*.

utique : v. *ut*.

ūtor, -eris, ūsus, sum, ūtī (ancien **oitor* encore attesté dans les graphies *oeti*, *oetier* = ūtī, *oitile* = ūtile, fournies par les inscriptions anciennes ou les vieux textes de lois, e. g. CIL I² 756, 6 et 8; 586, 9; Fest. 288, 25; quelques emplois passifs de *ūtor*, cf. Nov. ap. Gell. 15, 15, 4) : user, faire usage de, se servir, employer. Complément à l'ablatif-instrumental (classique) et aussi, à l'époque ancienne, à l'accusatif, d'où l'expression *dare ūtendum* (*aliquid*), qui est encore dans Cicéron et Ovide. — *Vtor* a aussi le sens dérivé de « avoir des rapports avec », e. g. Cat., Agr. 143, 1, *uilica uicinas aliasque mulieres quam minime utatur*; « avoir à sa disposition, jouir de, avoir » : *patre usus et diligente et diti*, Nep. Att. 1, 2. Ancien, usuel, classique. Non roman; remplacé par **ūsāre*. M. L. 9093.

Dérivés et composés : *ūtilis* et *ūtibilis* (archaïque); *ūtiliter*; *ūtilitās* : utilité (abstrait et concret); *ūtilitātēs* « services »; *inūtilis* « inutile » et « contraire à l'utilité, nuisible »; *inūtiliter*; *inūtilitās* (rare, mais classique); *ūtēnsilis* : dont on peut faire usage; n. pl. *ūtēnsilia* « ustensiles ». Mot, semble-t-il, de la langue parlée (Varr., Col., T.-L.; non strictement classique). M. L. 9101, *ūtēnsilia*, **ūsūtilia*. Dérivé : *ūtēnsilitās* (Tert.).

ūsus, *-ūs* m. : « usage » et « utilité ». S'emploie avec *esse* dans l'expression *ūsus est* (*alicuī aliquā rē*) « il y a profit à quelqu'un avec quelque chose »; cf. Plt.,

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)

Pseud. 50, *argento mi usus inuento siet*, devenue synonyme de *opus est*; cf. le développement de sens de gr. χρή, χρῆσθαι; *ūsus frūctus*, expression asyndétique désignant le droit d'usage et de jouissance d'un bien dont on n'est pas propriétaire (par opposition à *mancipium*, cf. Lucr. 3, 971) : *est ius alienis rebus utendi fruendi, salua rerum possessione*, Dig. 7, 1, 1.

De là *ūsūfructuārius* : usufruitier, terme juridique (Gaius, Dig.). — Cf. aussi *ūsū capiō* : « prendre par usage ». Ancien juxtaposé dont les éléments ont tendu à se souder. Terme de droit, auquel correspond un substantif *usūcapiō, -ōnis* : *est dominii adeptio per continuationem possessionis anni uel biennii; rerum mobilium anni, immobilium biennii*, Ulp., Fgm. tit. 19. — Sur *ūsūcapiō* ont été faits *ūsū-recipiō, -receptiō* (Gaius).

V-sus est demeuré dans les langues romanes (M. L. 9099), qui en ont tiré un dénominatif : fr. *us* (remplacé par *usage*), *user*; B. W. s. u.

Dérivés : *ūsuālis* et *ūsuārius*, tous deux tardifs; *ūsuārius* subst. m. : usager, usufruitier (termes de droit).

ūsūra : usage (ancien et classique). Spécialisé dans la langue du droit au sens de « profit retiré de l'argent (prêté) », « intérêt, usure », M. L. 9098. De là *ūsūrārius* « dont on a la jouissance » ou « qui porte intérêt », irl. *usuire*; *ūsūrula* (Gloss.).

ūsiō : usage. Rare, non classique, usité seulement dans des locutions toutes faites : *ūsiōnī esse, ūsiōnis grātiā*; *ūsibilis* (CGL II 597, 63, *usibile, bonum*); cf. M. L. 9094.

ūsitātus : d'un fréquentatif *ūsitor* (Gell. 10, 21, 2; 17, 1, 9), et *ūsitō* non attesté en dehors de la glose *usitol* : χρῶμαι, CGL II 479, 17, à la fois de sens actif et passif : 1° qui se sert de; 2° usité, usuel (sens le plus fréquent); *ūsitātē*. Souvent confondu avec *ūsitātus*.

ūsurpō, -ās : prendre possession par usage. Terme de droit, qui peut-être s'est employé d'abord de celui qui prenait une femme (*rapere*) sans passer par des noces légitimes; cf. Gell. 3, 2, 12 sqq. S'est appliqué ensuite à toute espèce d'objets dans le sens de « s'approprier, prendre possession ou connaissance de », puis « usurper »; et par affaiblissement « faire usage de, employer », e. g. *ū. uōcem* « employer un mot » (cf. *nūncupō*); de là l'emploi dans le sens de « surnommer » (cf. *perhibērī*). e. g. Cic., Off. 2, 11, 40, *Laelius is, qui Sapiens usurpatur*. — Dérivés : *ūsurpātiō* (classique); *ūsurpātor, -trīx* (tardifs), *-tōrius*; *ūsurpātiuus*; *ūsurpābilis*.

Composés : *abūtor* : 1° « *in usum consumere* », dit Non. 76, 27, définissant *abūsa* « *in usum consumpta* ». C'est sans doute le sens premier, cf. *absūmō*, etc.; par suite « user complètement de », e. g. T.-L. 27, 46, 11 : *exeundum in aciem abutendumque* (= tirer tout le parti possible) *errore hostium*; 2° détourner de son usage, abuser, mésuser.

Dérivés : *abūsus, -ūs* m. : 1° emploi de choses fongibles (opposé à *ūsus*), cf. Don., Andr. Prol. 5 : *usui est ager, domus, abusui uinum, oleum, et cetera huius modi*; 2° abus (sens rare), M. L. 55; *abūsiō* : 1° terme de rhétorique traduisant le gr. κατάχρησις; 2° abus (langue de l'Église); d'où *abūsor* (langue de l'Église); *abūsiuus* (tardif); *abūsiuē* (Quint); *coūtor*, calque de συγχρῶμαι (Vulg.); *deūtor* (Corn. Nep., Eum. 11, 3, douteux); *exūtor*? un participe *exussum* au sens de *abūsum* « dépensé complètement » est quelquefois admis dans Plt., Tri. 406; mais le texte est douteux, et sans doute faut-il lire *exunctum*. Cf. aussi **adūsō, -ās*, M. L. 215.

L'existence de la diphtongue est confirmée par osq. úittiuf, nom: sg. « *ūsiō », pélign. *oisa* « ūsā » (*casnar oisa aetate*) ?¶Mot italique, mais dont aucune étymologie claire n'est connue.

ūua, -ae f. : 1° raisin; et grappe de raisin. Se dit, par extension, d'autres fruits ou baies, de forme semblable au raisin (*ūua amōmī, laurī*; *u. agrestis, canīna, coruīna, lupīna, taminia*), ou de la grappe que forme un essaim d'abeilles; 2° luette = σταφυλή; 3° sorte de poisson de mer (? v. de Saint-Denis, *Vocab.*, s. u.). Ancien (Caton), classique, usuel. M. L. 9104 et 9105, *ūuula, ūuola* (Plin. 27, 44) « petit raisin ».

Composé : *ūuifer* (St., Sil.).

On pense naturellement à lit. *uga* « baie », v. sl. *jagoda* « fruit », *vin-jaga* « raisin ». Mais on ne voit pas comment établir le rapport. La terminologie de la « vigne » est, du reste, ou empruntée (*uīnum*, etc.) ou récemment adaptée (*uītis*). Le gr. ὄα « cormier » ne convient ni pour la forme ni pour le sens.

ūueō, -ēs, -ēre : être humide. Attesté seulement au participe *ūuēns* (époque impériale).

Formes nominales et dérivés : *ūuor*, Varr., L. L. 5, 104 : *uuae ab uuore*; *ūuēscō, -is* : devenir humide (Lucr.); *ūuidus* et *ūdus* : humide (attestée depuis Plt.; surtout poétique); *ūuidulus* (Catull.); *ūuiditās* (tardif, rare); *ūdō, -ās* : humecter (tardif).

ūdor? : dans Varr., L. L. 5, 24 : *hinc* (scil. *ex uerbo* « *hūmus* ») *udus, uuidus*; *hinc sudor et udor*, si toutefois *ūdor* n'est pas la transcription du gr. ὦδωρ.

V-uidus, ūdus ont cédé devant *ūmidus* que soutenait le rapprochement populaire avec *humus*. Les emplois de ces formes sont rares et presque uniquement poétiques; *ūuor, ūdor* ne se trouvent que dans Varron, dont ce sont peut-être des inventions étymologiques. Cf. *ulīgō* et *unda*?

uuluāgō (*uulgāgō, bulbāgō*), **-inis** f. : asaret. De *uulua*; la plante passait pour emménagogue. V. André, *Lex.*, s. u.

uxor, -ōris f. : femme légitime prise par le mari « *liber*[*or*]*um sibi quaesendum grātiā* »; terme juridique (*uxōrem dūcere* [jamais *coniugem*], *habēre*; dans les textes de lois, *uxor* s'oppose à *uir*) et familier; le terme noble est *coniux*. Ancien et classique. M. L. 9106 (représentants rares et qui n'ont pas tous survécu); *mulier* est beaucoup mieux représenté.

Dérivés : *uxōrius* : relatif à l'épouse ou au mariage, d'où *uxōrius* : faible pour son épouse; *uxōrium* : impôt sur les célibataires; *uxōriōsus* (Gloss.); *uxorcula*, terme de tendresse familier; cf. aussi M. L. 9107, **ūxōrāre* « prendre femme ».

Le seul mot qui admette un rapprochement est arm. *amusin* « époux, épouse », qui se laisse décomposer en

am- « avec » et une formation de la racine **euk-* « être habitué à, apprendre » qu'a l'arménien dans *usanim* « j'apprends ». En latin, il n'y a que le sens de « épouse », parce que *uxor* doit être une combinaison de **uk-*, à rapprocher de l'arménien *us-*, et *-sŏr-*, le même élément qui figure dans *sŏror* (**swe-sor-* étant « la personne féminine du groupe »; pour **swe-*, cf. *sodālis*) et dans les formes féminines des noms de nombre : skr. *tisráḥ* « 3 », *cátaraḥ* « 4 », etc.; **uk-sōr-* est une sorte de composé. Bien que limité à l'italique, le mot est donc ancien; c'est un des archaïsmes de l'italique. Le pélignien a *usur* (nominatif pluriel?) et, sur la malédiction osque de Vibia, se lit usurs, qui peut signifier « *uxōrēs* » (mais le sens est douteux; v. Vetter, *Hdb.*, n. 6). V. *soror*.¶

X

xenium, -ī n. : présent, cadeau (fait à un hôte). Emprunt de la langue impériale (Pline le J., Mart., etc.) au gr. ξένιον. Diminutif : *xeniolum* (Apul.).

xystus (*-tum* n.), **-ī** m. : galerie couverte, colonnade. Emprunt au gr. ξυστός (-τον), depuis Cicéron.

Z

zaberna, -ae f. : giberne (Éd. Diocl.); v. *gaberina*.

zabulus, -ī m. : forme populaire de *diabolus*, transcription du gr. διάβολος, avec passage de *dy-* à *z*, comme dans *zaconus*, etc. (Paul. Nol., Lact.).

zamia, -ae f. : perte, préjudice. Hapax de Plt., Au. 197; transcription du gr. dor. ζᾶμία; à lire sans doute *sāmia*, comme *sŏna*, etc.

zanca, -ae f. : bottine montante. Mot parthe : *z. parthica* (Treb. Poll.), rare et tardif.

zēlus, -ī m. : jalousie amoureuse, envie. Emprunt tardif au gr. ζῆλος, surtout fréquent dans la langue de l'Église, avec ses dérivés *zēlōsus* « jaloux », M. L. 9613; B. W. s. u.; *zēlō, -as* (Tert., Aug., Vulg.) et *adzēlor, -āris*; *zēlanter* adv., *zēlātor* (Ven. Fort., Ambr.) et le composé *zēlotypus* (depuis Pétr., Juv., Quint.).

zenzur : plante mal déterminée, sorte de prêle? = πολύγονον dans Muscio 71, p. 101 Rose. Sans doute mot punique.

zephyrus, -ī m. : zéphyr. Emprunt poétique au gr. ζέφυρος, équivalent au *fauōnius*. Cf. *zephyria oua*, M. L. 9615 a.¶

zeus, -ī m. : sorte de poisson (Plin.); transcription du gr. ζαιός.

zingiberi : transcription du gr. ζιγγίβερι(ς), lui-même de source orientale, qui est à l'origine du fr. *gingembre*. M. L. 6919.

zinzala, -ae f. : moustique. Tardif (Cassiod., Gl.); onomatopée passée dans les langues romanes. M. L. 9623.

zinziō, zinzilulō, -ās : gazouiller (Suét.). Onomatopée. M. L. 9622.

zippulae, -ārum f. pl. : mot tardif (Vitae Patr.), désignant une sorte de pâtisserie. Conservé en napolitain : *zeppola*.

zizania, -ae f. : transcription du gr. ζιζάνια, pl. de ζιζάνιον « ivraie », passé dans la langue de l'Église au sens de « jalousie, discorde », etc.

ziziphus (*-phum*), **-ī** m. : transcription du gr. ζίζυφον « jujube » et « jujubier ». M. L. 8627.

zōna, -ae (*sōna*, Plt.) f. : ceinture. Emprunt ancien au gr. dor. ζώνᾱ. Dérivés : *zōnārius* (Plt.); *zōnātim* (Lucil.); *zōnula* (Catull.); *zōnālis* (Macr.). Composé hybride : *septizōnium* : le zodiaque, d'après *septimontium*. Formes romanes savantes.

BDD-B178-V © 1932; 1939; 1951; 2001 Klincksieck
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-01 21:40:27 UTC)